Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Jeanne-Marie Leprince de Beaumont

Lettres D'Émérance A Lucie

Pt. 1

Leipsick: Weidmann & Reich, 1765

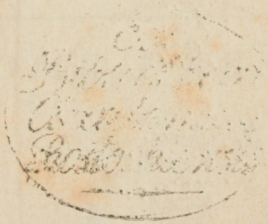
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn816119309

Band (Druck) Freier Zugang



Co_1830(1)

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn816119309/phys_0002
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn816119309/phys_0003
DFG

LETTRES
D'ÉMÉRANCE
A LUCIE.

Par Mad^me. LE PRINCE DE BEAUMONT.

PREMIERE PARTIE.

TOME PREMIER.



A LEIPSICK,
Chez les Héritiers WEIDMANN,
& REICH.

M. DCC. LXV.
AVEC PRIVILEGE.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn816119309/phys_0005
DFG

Ex
Bibliotheca
Academicae
Rostochiensis

ÉPITRE
A MADAME,
MADAME
DE S. J. D. P.

Non, Madame, votre modestie ne peut l'emporter sur ma reconnoissance, & il a fallu chercher un moyen de les accorder ensemble. Je m'acquitterai donc du devoir que m'impose la gratitude ; mais mon hommage ne sera connu que de vous ; je sup-

primerai même une partie des vertus qui devroient composer votre éloge, dans la crainte de vous laisser deviner. Vous n'aspirez qu'à être ignorée, c'est le partage de la femme forte & raisonnable; je ne suis point surprise de ce goût, & j'en apperçus les prémices il y a dix-huit ans. Dans la Capitale d'une de nos Provinces, où la place qu'occupoit Monsieur votre Epoux ne laissoit personne au-dessus de vous, on démêloit déja en vous le caractere précieux de cette femme que le Saint-Esprit a daigné nous peindre. Je me rappelle avec plaisir de vous y avoir vue tenant l'éguille, & environnée de jeunes personnes

que votre charité avoit enlevées au péril, & faisant votre amusement d'un ouvrage dont la longueur auroit effrayé une femme frivole. Si l'obligation de représenter interrompoit votre travail, vous cherchiez à vous rendre utile à la société, en procurant des amusements innocents qui pussent rapprocher les Citoyens malgré la distance que la naissance avoit mis entr'eux ; vous appreniez par votre exemple à estimer les talents aimables, le vôtre étoit de chercher à faire du bien, & ce fut à ce desir d'être utile que je dûs l'honneur de votre protection. Je finis ; un mot de plus vous dévoileroit, au moins dans

une Province où l'on conserve un souvenir très-vif de vos bonnes & utiles qualités.

Je suis avec une respectueuse reconnoissance,

MADAME,

Votre très-humble & obéissante Servante,

DE BEAUMONT.

LETTRES

CONTENUES dans ce Tome premier.

PREMIERE LETTRE DE Lucie à Émerance, Page 1
II. LETTRE. *Réponse d'Émerance à Lucie*, 13
III. LETTRE. *Lucie à Émerance*, 20
IV. LETTRE. *Réponse d'Émerance à Lucie*, 27
V. LETTRE. *Lucie à Émerance*, 32
VI. LETTRE. *Réponse d'Émerance*, 37
VII. LETTRE. *Lucie à Émerance*, 41
Billet de Victoire, 45
VIII. LETTRE. *Émerance à Lucie*, 48
IX. LETTRE. *Lucie à Émerance*, 55
X. LETTRE. *Émerance à Lucie*, 58
Billet particulier, 63
XI. LETTRE. *Lucie à Émerance*, 64
XII. LETTRE. *Victoire à Émerance*, 69
XIII LETTRE. *Émerance à Lucie*, 73
XIV. LETTRE. *Émerance à Victoire*, 77
XV. LETTRE. *Victoire à Émerance*, 80
XVI. LETTRE. *Lucie à Émerance*, 82

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn816119309/phys_0011
DFG

XVII. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 89
XVIII. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 96
XIX. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 109
XX. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 119
XXI. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 136
XXII. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 141
XXIII. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 151
Suite de la Lettre d'Emerance, 157
Hiſtoire d'Emerance, 160
XXIV. LETTRE *Lucie à Emerance*, 175
XXV. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 189
Suite de l'Hiſtoire d'Emerance, 190
XXVI. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 253
XXVII. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 265
Hiſtoire d'Annette, 267
XXVIII. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 316
XXIX. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 325
XXX. LETTRE. *Emerance à Lucie*, 333
XXXI. LETTRE. *Lucie à Emerance*, 335
Suite de l'Hiſtoire d'Annette, 337
Continuation de la Lettre de Lucie à Emerance, 376
Annette à Emerance, 377
Lucie à Emerance, 378

Fin de la Table du Tome premier.

AVERTISSE-

AVERTISSEMENT.

UNE Dame plus illustre par ses vertus & ses malheurs que par sa naissance, qui pourtant étoit noble, s'étoit retirée dans une maison de Campagne, où elle goûtoit un repos qu'elle n'avoit pas trouvé au milieu du grand monde & de la Cour où elle avoit été forcée de passer plusieurs années. Sa vertu quelque sublime qu'elle fût, n'avoit rien de triste & d'austere; elle la faisoit consister principalement dans une sage condescendance pour les foiblesses des personnes que le voisinage & les usages du monde la forçoient

de voir. Quoiqu'on ignora son nom & ses malheurs, la curiosité lui attira d'abord la visite de toutes les personnes de considération qui vivoient dans ces quartiers : bientôt leurs assiduités eurent un autre motif. Émerance (c'est le nom que je donnerai à cette Dame) avoit un charme inexprimable dans la conversation, & l'on soupiroit en la quittant, même après la plus longue visite : les meres briguoient la permission d'y conduire leurs filles, & ces dernieres s'étonnoient de trouver dans une personne qui passoit trente ans, toutes les graces de la jeunesse réunies avec la solidité de l'âge mûr. Parmi celles qui eurent le bonheur d'être admises chez Émerance, trois

jeunes Demoiſelles s'attacherent à elle d'une maniere particuliere. Je ne préviendrai point mon Lecteur ſur leurs caracteres, on le connoîtra par ce qui va ſuivre. Après avoir paſſé deux ans dans la douceur d'une ſociété intime, des événemens imprévus ſéparerent ces Amies : en quittant Émerance, ces jeunes perſonnes lui demanderent avec inſtance la permiſſion de lui écrire ſouvent, & la conjurerent de conſentir à ce qu'elles continuaſſent à ſe gouverner par ſes conſeils : cette vertueuſe femme le leur permit, & fut toujours exacte à leur répondre. Après la mort d'Émerance, ſes lettres paſſerent dans les mains d'une de ſes parentes qui ne voulut pas les rendre publiques ; mais après la mort

de cette parente, ſa fille ne ſe crut pas obligé aux mêmes ménagements, parce que les perſonnes intéreſſées à la ſuppreſſion de ces Lettres n'exiſtoient plus. Elle les confia donc à un de ſes amis, & lui permit d'en tirer copie : c'eſt de cet ami que je viens de les recevoir ; j'ai cru qu'elles ne pourroient manquer de plaire au Public, & qu'elles ſeroient de quelque utilité aux jeunes perſonnes qui entrent dans le monde ; c'eſt dans cette vue que je les fais paroître.

LETTRES D'ÉMERANCE A LUCIE.

PREMIERE LETTRE DE LUCIE A ÉMERANCE.

QUELQUE desir que j'eusse de vous écrire en arrivant ici, très-illustre Amie, il ne m'a pas été possible de le faire les premieres semaines : la nouveauté ; la conséquence des choses qui s'y sont passées, possedoient mon ame ; c'étoit comme un torrent qui l'empor-

toit rapidement ſans lui donner le temps de jetter les yeux à droit ou à gauche. A préſent même que je ſuis plus tranquille, j'ai peine à me faire des idées diſtinctes de ce qui s'eſt paſſé chez moi; encore plus, à trouver des termes propres à l'exprimer. C'eſt vous annoncer que j'ai beſoin de toute votre indulgence par rapport à cette Lettre que je pourrois nommer une Brochure, tant je prévois qu'elle ſera longue. Il faut être bien sûre de vos bontés pour haſarder un tel pacquet; mais je ne pourrois en douter ſans ingratitude, & j'aime mieux devenir importune que méconnoiſſante.

J'étois trop jeune quand je fus ſéparée de mon Pere & de ma Mere, pour avoir conſervé quelque idée de leur caractere; je ſçavois en général, plus par les diſcours de ma Tante, que par l'expérience de mes premieres années, que mon Pere étoit un homme de bon ſens, un peu gouverné par ſon Épouſe: que cette Epouſe avec le meilleur cœur du monde, ne laiſſoit pas d'être d'un commerce fort pénible; mais jamais ma Tante n'étoit entré dans un détail circonſtancié à cet égard: ſa délicateſſe, ſa retenue à parler des défauts du prochain, l'avoient miſe en garde contre

ma curiosité, qui d'ailleurs n'étoit pas bien vive : je n'étois pas destinée à vivre avec cette Mere difficile ; mes aînées m'avoient en quelque sorte bannie de sa mémoire, elle avoit consenti à me laisser à ma Tante, & n'avoit pas marqué de répugnance à me voir établie loin de Paris. La mort de mes Sœurs changea la face des choses, sans pourtant me faire changer d'idée à cet égard. Six mois écoulés depuis la perte de la derniere, m'avoient persuadée que j'étois aussi éloignée du cœur de mes parents que de leurs yeux, & je n'avois garde de déviner le tendre motif qui avoit forcé mon Pere à retarder le moment de mon retour. Le peu de temps que je passai avec ma Tante après l'arrivée de celui qui devoit me conduire à Paris, fut consacré à la douleur : nous ne fumes capables l'une & l'autre que de verser des larmes, & je n'eus pas même la pensée de lui demander alors des éclaircissements que la prudence l'auroit sans doute engagé à me donner. Revenue à moi pendant un voyage assez long ; je me trouvai saisie d'une frayeur d'autant plus vive, qu'elle n'avoit point d'objet certain. La douceur avec laquelle on m'a élevée me paroi-

ſoit un malheur ; & comme le propre de la peur eſt de groſſir les objets, tous les déſagréments poſſibles ſe préſentoient à mon imagination troublée, comme inévitables pour moi. J'arrive enfin : je ſuis dans les bras de cette Mere que je me figurois ſi terrible : ma tendreſſe l'a emporté ſur mes craintes, je ne ſens plus que le plaiſir de la voir, de l'embraſſer, de mouiller ſes mains des larmes que le plaiſir me faiſoit répandre. Elle partagea mes tranſports & fit abſolument diſparoître mes terreurs. L'arrivée de mon Pere acheva de rendre le calme à mon cœur. Des amis, des parents, des curieux ſe font un ſpectacle de ma figure ; on me tourne, on m'examine, on me loue ; on admire comment je me préſente, & l'on eſt tout étonné qu'une fille qui a toujours vécu en Province, n'ait rien de ridicule & de choquant. Enfin, la foule ſe retire, nous reſtons en famille, & ma Mere, de l'air le plus grave, prie mon Pere de m'annoncer le ſujet pour lequel on m'a fait venir avec tant de précipitation. Je rougis à ce diſcours ſans ſçavoir pourquoi, & mon Pere prenant la parole, dit en me regardant : Aſſurément, Madame, Lucie

eſt au fait ; ſa rougeur m'apprend qu'elle devine qu'il eſt queſtion d'un mari pour elle. Je l'en trouve plus eſtimable, répond gravement ma Mere : j'aime à voir dans ma fille cette pudeur que l'on admiroit de mon temps dans les perſonnes du ſexe ; & tout de ſuite elle exalte les mœurs du ſiécle paſſé, rappelle ce qu'elle en a oüi dire à ſon ayeule, & finit par une déclamation pathétique contre les uſages d'aujourd'hui. Mon Pere ſourioit de temps en temps, mais je voyois qu'il s'efforçoit pour paroître ſérieux & attentif : pour moi, je l'étois de la meilleure foi du monde ; ce que diſoit ma Mere, me paroiſſoit de bon ſens. Elle finit en me diſant qu'il falloit me préparer à recevoir le lendemain mon futur, parce qu'on devoit auſſi-tôt ſigner les articles, pour finir dans la huitaine la cérémonie du mariage. Oh ! pour le coup je fus anéantie ; ma rougeur diſparut pour faire place à une pâleur qui annonçoit la ſituation de mon ame. Mon Pere, qui comprit ce que j'éprouvois, voulut me raſſurer par l'éloge de mon futur, & commençoit à m'en faire le portrait le plus flatteur : ma Mere ne lui permit pas de le finir. Vous n'y

penſez pas, mon Cher, lui dit-elle. De mon temps une fille bien née n'avoit pas beſoin d'autre motif que celui de l'obéiſſance, pour accepter aveuglément l'Epoux que ſes parents lui deſtinoient. Vous ſavez que je ne vous vis que trois jours avant notre mariage, & vous pouvez apprendre à Lucie avec quelle docilité je me ſoumis aux ordres de mon Pere; j'eſpere que ma fille ſuivra mon exemple. Les parents connoiſſent ſeuls ce qui convient à leurs enfants, & ces derniers ſont faits pour leur obéïr ſans réplique.

Aſſurément, Madame, repris-je en tremblant, vous me verrez toujours ſoumiſe à vos volontés; mais j'oſe vous repréſenter. . . . Des repréſentations, dit ma mere! ô mon Dieu! où en ſommes nous? une fille de vingt ans faire des repréſentations. Non, Mademoiſelle, une perſonne bien née ne ſait que ſe ſoumettre, elle ne ſe permet pas la moindre réflexion ſur ce que ſes parents ont conclu pour elle, & je ne permettrai jamais que cette mauvaiſe coûtume s'introduiſe dans ma famille. Ma mere fut mariée comme vous le ſerez; elle m'éleva dans le même eſprit, &, s'il plaît à Dieu, vous marcherez ſur nos traces.

Je vous avoue, ma chere Madame, que j'entendis à peine ces dernieres paroles de ma mere; je vis d'un coup d'œil toute l'horreur de mon sort. Je dis l'horreur, & je ne crois pas l'expression trop forte. Je ne vois rien de si cruel que d'être forcée de sacrifier sa liberté dans un choix d'où dépend tout le bonheur ou le malheur de notre vie. Mille pensées diverses me rouloient dans l'esprit: tantôt je voulois dire à ma mere, qu'assurément rien ne m'obligeroit à joindre mon sort à un inconnu dont j'ignorois absolument le caractere, les mœurs, les vices, & même les vertus. Tantôt j'ouvrois la bouche pour lui dire que j'avois une répugnance invincible pour le mariage, & que je voulois être Religieuse; tantôt j'étois presque tentée de fuir sans explication. Je jettois des regards sur mon pere qui le pressoient de venir à mon secours; il me répondit dans le même langage que je pouvois compter sur lui, & s'adressant à ma mere, il loua beaucoup sa façon de penser, déclama contre la puissance des parents qui se relâchent mal-à-propos des droits que leur donne l'autorité paternelle. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'en pa-

roiſſant approuver ſes ſentiments, il vint à bout de la faire conſentir à écouter mes raiſons. J'en avois une déciſive. Une fille élevée par ſes parents doit s'en rapporter abſolument à eux, parce que connoiſſant ſon caractere, ils ſont en état de l'aſſortir ; je n'avois pas cet avantage, puiſque j'avois été élevée loin d'eux. Je ne demandois un délai que pour leur donner le temps de me connoître. Mon pere ajoûta habilement : Et vous ſoumettre enſuite aveuglément à ce qu'ils ordonneront.

Je n'oſai prononcer ce gros mot ; une inclination qui ne m'engageoit à rien, fut toute ma réponſe, & ma mere qui la prit pour un ſerment, parut ſatisfaite. On ſe mit à table, & je me contraignis pour paroître tranquille. Ma mere y fut ſi gaie, ſi tendre, ſi attentive pour moi, que je commençai à eſpérer de la fléchir. S'étant retirée au deſſert pour donner quelques ordres, mon pere prit ce moment pour me parler à cœur ouvert : Ma chere Lucie, me dit-il, je ſuis au déſeſpoir de n'avoir pu trouver le moment de vous prévenir ſur le caractere de votre mere ; c'eſt une femme eſtimable, qui aime tout ce qu'elle doit aimer avec tendreſſe ; mais elle a le dé-

faut d'être entichée de plusieurs préjugés qui tiennent plus que sa peau ; qui voudroit l'emporter sur elle de haute lutte, le tenteroit inutilement. Acquiescez sans réplique à toutes ses idées, & fiez-vous à ma tendresse du soin de vous rendre heureuse. J'exige une ouverture entiere de votre part ; votre cœur seroit-il engagé ? Le trouble que vous avez ressenti à la proposition d'un mariage, me donne lieu de le croire ; parlez, & si votre choix n'a rien qui puisse vous faire rougir, je me garderai bien de vous rendre malheureuse en tyrannisant votre cœur. La bonté de mon pere me pénétra de reconnoissance ; je me serois jettée à ses pieds s'il ne m'en avoit empêché, & je l'assurai que je lui apportois un cœur libre. Si vous êtes sincere, m'a dit mon pere, j'espere que tout ceci se terminera heureusement. Je differerai votre mariage pour vous donner le temps de connoître le Marquis de Villeneuve que je vous destine, je suis persuadé qu'il ne peut que gagner à l'examen ; & je vous crois trop raisonnable, s'il n'a rien qui vous choque, pour m'obliger à rompre les engagements que j'ai pris avec sa famille ; en tout cas, faites-moi juge de ce qui

pourroit vous déplaire, & vous trouverez en moi un ami & un pere dont l'unique vœu eſt votre bonheur.

La gratitude lioit ma langue, & mon cœur étoit trop étroit pour contenir l'abondance des ſentiments de reſpect & d'amour que tant de bonté y faiſoit naître. Dans ce moment je crois que je n'euſſe pas balancé à prendre de ſa main l'Epoux le plus déſagréable, pour le payer de ſa condeſcendance. Je me trouvai trop agitée cette premiere nuit pour pouvoir me livrer au ſommeil ; cependant cette agitation n'avoit rien de fort pénible, & les bontés de mon pere m'avoient entierement raſſurée. Le lendemain on me fit paſſer quatre heures à ma toilette, & lorſqu'elle alloit être terminée, mon pere vint m'annoncer que le Marquis de Villeneuve le pere qui demeuroit à Verſailles, avoit eu la veille un violent accès de fievre, & que le fils, en lui donnant avis de cet accident, l'invitoit à ſe rendre auprès du malade, qui ſouhaitoit paſſionnément de le voir. Dans l'état où j'étois cette nouvelle devoit me cauſer du plaiſir, puiſqu'elle différoit de quelques jours une entrevue à laquelle j'avois beſoin de me préparer ; mais la

vivacité de mon caractere me fait regarder l'incertitude comme le plus grand de tous les maux ; je suis véritablement fâchée de l'accident qui retarde l'examen que je dois faire du jeune Marquis ; je commence à souhaiter qu'il soit tel que mon pere me le dépeint ; son attachement pour cette famille me le rend estimable, & cet attachement, je l'ai remarqué dans l'inquiétude que mon pere a marqué de la maladie du Marquis. Il a été en danger pendant huit jours, & il ne lui reste plus que de la foiblesse. Son fils m'a écrit le billet le plus galant, pour se plaindre du double mal que cet accident lui a causé, en exposant les jours d'un pere qui lui est extrêmement cher, & en retardant le moment où il doit me rendre ses hommages. Je juge avantageusement de ce jeune homme, moins par l'esprit que je lui découvre dans cette lettre, que par l'amitié, la tendresse respectueuse dont il paroît rempli par rapport à son pere.

Pendant cette semaine je n'ai reçu de ma mere que des marques de bonté ; il est vrai que j'ai profité des leçons de mon pere, & que j'ai acquiescé par un silence respectueux à ses sentiments,

quoiqu'ils me paroiſſent ſouvent fort extraordinaires. Voilà où j'en ſuis, Madame, c'eſt dans trois jours que je dois recevoir la viſite des Marquis pere & fils; mais quelque bien qu'on me diſe de ce dernier, je ne laiſſe pas de me ſentir effrayée en penſant au nouvel état dans lequel je ſuis prête d'entrer; je n'en avois jamais enviſagé les devoirs, & ils me paroiſſent bien graves. Raſſurez-moi, Madame, l'amitié, vos promeſſes vous en font une loi. Combien de fois dans le trouble dont je ſuis ſaiſie, ai-je ſoupiré en jettant les yeux ſur le paſſé. Jours heureux! je n'ai jamais bien connu votre prix. N'allez pourtant pas me ſoupçonner, Madame, d'avoir été inſenſible au bonheur que j'ai goûté chez vous, non; il eſt pourtant vrai que l'abſence de ce bonheur me le fait enviſager dans toute ſon étendue, & me cauſe les regrets les plus vifs. Adieu, Madame; que nos amies ſont heureuſes! elles jouiſſent du précieux avantage de vous voir & de vous entendre, pendant que je ſuis réduite à vous écrire.

SECONDE LETTRE.

RÉPONSE

D'ÉMERANCE

A LUCIE.

NOus avons lu votre lettre en société, ma chere Lucie, & au lieu d'une brochure il faudroit un in-douze au moins, si je voulois vous écrire les dissertations qu'elle occasionne. Vous vous contenterez d'un extrait, s'il vous plaît, encore ne puis-je vous promettre que ma réponse soit plus courte que votre lettre. Une fois pour toutes, ne gênons pas nos sentiments lorsqu'il sera question de nous écrire. Vos lettres, quelque longues qu'elles soient, ne m'ennuyeront jamais; j'ai trop bonne opinion de votre amitié pour craindre que les miennes vous deviennent importunes. Laissons donc trotter notre plume au gré de notre cœur, & profitons sans ménagement du seul reméde qui puisse nous diminuer les rigueurs de l'absence.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn816119309/phys_0029
DFG

Loin de blâmer les frayeurs dont vous êtes agitée à la vue d'un engagement qui ne doit finir qu'à la mort ; j'en prends droit de me confirmer dans la bonne opinion que j'ai de votre caractere. Certainement rien de plus grave que les devoirs auxquels nous nous assujettiſſons en nous mariant, & je me perſuade qu'une perſonne qui les conſidere avec attention, peut frémir à bon droit. N'allez pourtant pas vous imaginer que ces devoirs, quelqu'auſteres qu'ils paroiſſent, ſoient incompatibles avec le bonheur ; non, ma Chere, c'eſt dans leur pratique exacte qu'une femme raiſonnable trouve ſon repos, ſon plaiſir & ſa gloire. Mais ces précieux avantages, il faut les acheter par quelques ſacrifices. Une fille qui ſe marie s'engage à renoncer à ſes inclinations, à ſes caprices, à ſa liberté ; ces premiers ſacrifices, quelque durs qu'ils paroiſſent, ſont les premiers pas qu'elle doit faire vers le bonheur. Je ſçais qu'à la rigueur ce ſacrifice doit être réciproque, & que l'Epoux devroit faire la moitié du chemin. Cependant s'il refuſe de fournir ſa cotte-part, il faut ſe réſoudre à faire la dépenſe toute entiere. Une femme pour s'y déterminer

n'a qu'à faire la comparaiſon de ce qu'il doit lui en couter pour ſe réſoudre, ou des déſagréments qu'il lui faudra eſſuyer pendant tout le cours de ſa vie dans une contradiction perpétuelle. Et ne croyez pas que le bon caractere d'un mari puiſſe vous diſpenſer de ſacrifier au moins quelque choſe. Un homme ſans défaut eſt une chimere, & il faudroit rencontrer bien juſte, pour que ſes vertus même ſympathiſaſſent juſtement avec votre caractere. Mais quel eſt le prix de ce ſacrifice ſi on a le bonheur d'être aſſociée à un homme raiſonnable? Il vous attire ſon reſpect, ſon attachement, ſa reconnoiſſance. Quand vous ſuppoſeriez un Epoux dépourvu de preſque toute humanité; il ne ſeroit pas poſſible que la condeſcendance d'une Epouſe ne parvînt à l'adoucir; au moins ſeroit-elle sûre de trouver au fond de ſon cœur la récompenſe qui ne manque jamais à la vertu, & celle-là ne peut être conçue que par ceux qui l'ont goûté.

A la néceſſité de conformer ſes volontés à celles d'un Epoux, ſe joignent les ſoucis, les embarras que traîne après ſoi le ſoin d'une famille; c'eſt encore une de ces choſes qu'il faut avoir

éprouvé pour la comprendre. Le détail des domestiques, les attentions qu'exige une sage œconomie, l'éducation d'une jeune famille, absorbe tout le temps d'une femme qui veut s'y livrer comme elle le doit. On m'accusera peut-être de débiter une morale trop severe & rebattue en vingt endroits; cependant je suis intimement persuadée qu'une femme ne peut se livrer à la dissipation & aux plaisirs, qu'aux dépens de ses devoirs: sa condition pour se priver de bien des choses n'en est pas plus à plaindre; il est des plaisirs de plus d'un genre, & si on interrogeoit une femme vertueuse, elle vous répondroit qu'elle fait ses délices de ce détail minutieux qui effraye une mere dissipée. Je conseille à celle qui veut jouir de la vie, comme on parle dans le monde, je lui conseille, dis-je, de se vouer au célibat, c'est le seul état qui lui convienne. Notre pétulante amie la belle Victoire, jure ses grands dieux qu'elle conservera toute sa vie le nom de fille, si elle ne peut le perdre qu'à ce prix; je suis persuadée que sa raison lui découvrira la nécessité, la difficulté & le prix des vertus nécessaires aux personnes mariées. J'aurois mille choses à vous dire

au

au sujet de cette chere Amie ; malgré la bonté de son caractere, je ne puis m'empêcher de trembler pour elle ; ses passions n'attendent, ce me semble, qu'un objet pour faire rage ; mais ce n'est pas ici le moment de vous faire part des raisons qui fondent mes craintes à son égard. Je vous ai promis l'abrégé des sentiments que votre lettre a fait naître chez elle & chez l'indolente Henriette ; il faut tenir ma parole. Victoire a jugé du caractere de Madame votre mere sur l'échantillon. C'est une femme attachée à l'étiquette qu'elle a reçu de ses ayeules, m'a-t-elle dit, & je jure qu'elle gémit en secret de ne pouvoir porter les coëffures à trois étages. Elle a donné l'essor à sa vivacité sur les désagréments qu'on est forcé d'essuyer avec les personnes qui lui ressemblent ; pour moi je trouve qu'on est fort heureux quand on n'a à se plaindre que de pareilles vétilles, & que le fond du caractere est bon ; un peu de complaisance nous tire d'affaire. Je n'exigerois pas pourtant que vous en eussiez assez pour vous engager avec trop de précipitation ; l'affaire est d'une assez grande conséquence pour qu'on doive vous accorder quelques jours de

réflexion ; mais toutes les fois qu'il ne sera question que de sacrifier des usages indifférents, ne balancez pas à le faire. Henriette, loin de vous plaindre, vous trouve la plus heureuse personne du monde ; elle dit que rien n'est si fatiguant que la nécessité de choisir soi-même. Par un contraste singulier, elle est depuis quinze jours dans une espece d'agonie : il se présente deux partis qui paroissent également avantageux pour elle ; & sa mere a fourré dans sa tête, que l'affaire regardant sa fille, c'étoit à elle à choisir. La pauvre enfant sue à grosses gouttes quand elle pense que pour choisir il faut examiner, comparer. Victoire lui conseilloit hier fort sérieusement de faire tirer les deux concurrents à la courte paille. S'il n'avoit pas fallu déranger sa tranquillité pour se mettre en colere, Henriette auroit été fâchée bien sérieusement, elle n'entend point raillerie sur cet article. Assurément la nature a fait une mépriſe, une telle mere vous auroit accommodée à merveille.

Que dirons-nous de votre pere ? Nous chantons ses louanges en trio. Vous croyez peut-être que nous n'admirons que sa bonté à votre égard ; non, il ne faut qu'être pere pour agir

ainſi; mais il faut une prudence conſommée, une patience peu commune, pour ſe prêter aux foibleſſes d'une Epouſe ſans y céder. Il paſſe pour un homme gouverné par ſa femme, & j'oſerois aſſurer qu'il la gouverne deſpotiquement. Son exemple vous donne une utile leçon, ma Chere. De quelque caractere que ſoit l'Epoux que le Ciel vous deſtine, vous pouvez eſpérer de l'amener par la voie de la douceur & de la condeſcendance à tout ce qui ſera de plus raiſonnable. Je ſouhaiterois beaucoup que votre goût fût conforme à celui de vos parents. J'ai connu Madame de Villeneuve, & je conſerve une vraie vénération pour ſa mémoire; elle eût pu ſervir de modéle à toutes celles de ſon ſexe, & a ſupporté la jeuneſſe de ſon mari avec une patience héroïque. Le Ciel l'a récompenſée avant ſa mort, & les dix dernieres années de ſa vie elle pouvoit paſſer pour la plus heureuſe de toutes les femmes, comme elle avoit été la plus vertueuſe. Adieu, ma Chere, hâtez vous de vous déterminer, & de nous faire part de votre ſort, & ſoyez perſuadée que l'abſence ne diminuera jamais le vif intérêt que nous prenons à tout ce qui touche notre chere Lucie.

TROISIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

JE devrois commencer par m'accuſer, Madame. Avoir paſſé ſix ſemaines ſans vous écrire, c'eſt un crime de léze-amitié, qui ſemble ne pouvoir être excuſé. Je me flatte pourtant de votre indulgence; les grandes affaires que j'ai terminées depuis ma derniere lettre, ne m'ont pas laiſſé un moment dont je puiſſe diſpoſer; il ne tiendroit même qu'à moi, ce me ſemble, de vous faire valoir le ſacrifice que je vous fais à ce moment. Ouï, Madame, ces moments que je conſacre à l'amitié, je les dérobe à l'amour. Vous ſerez ſurpriſe ſans doute de cette expreſſion, & vous aurez peine à comprendre que cette fille qui s'étoit crue invulnérable, ſe ſoit rendue en ſi peu de temps. Auſſi n'eſt-ce pas de mon propre amour que je prétends parler, c'eſt de celui de M. de Villeneuve. Il a paſſé trois heures à me répéter qu'il m'adore, & me trouve fort injuſte d'inter-

rompre sa répétition. J'ai beau lui représenter qu'il aura du temps de reste pour m'assurer de sa tendresse; qu'il faut vivre de ménage dans le commencement d'une passion pour se réserver une ressource contre la satiété dans le mariage : il me dit que les fleuves remonteront vers leur source, avant que sa flamme reçoive la moindre altération ; & mille autres belles choses qui me rendent toute glorieuse ; car je suis intimement persuadée qu'il ne promet rien qu'il ne soit capable de tenir. Vous riez de ma crédulité, Madame ; peut on compter sur les serments d'un amant, & sur tout d'un amant de vingt-deux ans, tel qu'est le Marquis de Villeneuve ? Vous avez raison ; aussi n'est ce pas du jeune Marquis dont il est question, mais de son pere. Votre étonnement redouble, chere Amie, & vous avez besoin que je vous dise le mot de cette énigme, qui doit vous paroître inexplicable; le voici : Je viens d'être fiancée à M. de Villeneuve le pere, & ses quarante-cinq ans m'ont moins effrayée, que les vingt-deux de son fils. Ce qui vous surprendra davantage, c'est que vous êtes la premiere cause de ce changement.

Ce que vous m'avez mandé de Madame de Villeneuve, ne pouvoit manquer d'exciter ma curiosité; je priai mon pere de la satisfaire, & il m'apprit que le Marquis dont on admiroit aujourd'hui les vertus, avoit donné dans tous les excès de la jeunesse, & qu'il n'avoit rendu justice au mérite de son Epouse qu'après dix années de mariage. Ce qu'on me disoit du pere me fit envisager ce que j'avois à craindre du fils. Il m'avoit paru charmant; je vous avouerai même que mon cœur commençoit à s'intéresser pour lui d'une maniere assez vive. Je me hâtai donc de l'étudier dans la crainte d'être aveuglée par l'inclination. Je crus même que le juste intérêt que j'avois à le connoître, m'autorisa à prendre une voie que je n'aurois pas crue légitime dans un autre cas. Il étoit temps, Madame, de prendre mes précautions; j'ai compris au chagrin que m'ont causé mes découvertes, que le Marquis ne m'étoit plus indifférent. S'il n'eût été question que des défauts ordinaires aux jeunes gens de son âge, si j'eusse pu me flatter d'un retour aussi heureux que celui que sa mere a éprouvé, j'aurois sacrifié sans peine quelques années; mais il ne m'a

pas été possible de me faire illusion sur ce point; le Marquis péche par le cœur. Ce fils qui m'avoit paru si tendre, joue l'amitié, l'amour, la reconnoissance, & les joue avec tant d'intrépidité, que je ne dois qu'au hazard la connoissance de son caractere. Je me déterminai dès-lors à mourir plutôt que de devenir son Epouse, & mon embarras n'étoit pas médiocre; comment retirer une parole presque donnée? Il n'y avoit pas moyen de communiquer mes découvertes à mon pere; il eût fallu sacrifier ceux qui m'avoient montré l'abysme dans lequel j'étois prête de tomber, & rien ne m'auroit pu forcer à cette démarche. Le hazard, ou plutôt la Providence a détourné le coup dont j'étois menacée, & qui paroissoit inévitable, sans que je m'en sois mêlée; & ce qu'il y a de singulier, c'est que ma mere, qui croit fermement que je lui sacrifie l'inclination qu'elle me suppose pour le Marquis, me sait un gré infini de ce prétendu sacrifice. Rien de plus comique d'ailleurs que le sujet pour lequel il a perdu ses bonnes graces. Il a osé la badiner sur le respect qu'elle conserve pour les *Us & Coûtumes* du siécle passé: sa bouche profane a eu la hardiesse de dire

que nos ayeuls n'avoient ni le goût, ni la politeſſe de notre ſiécle. Cette belle déciſion l'a rendu ſi odieux à ma mere, qu'elle m'a déclaré nettement que je devois me réſoudre à ne la voir jamais ſi j'épouſois le Marquis, & m'a preſque étouffée à force de m'embraſſer lorſque je lui ai annoncé que ſa volonté étoit pour moi une loi ſacrée. L'indifférence du jeune Marquis lorſqu'on lui a annoncé la rupture de cette affaire, m'auroit moins choquée que le déſeſpoir qu'il a affecté. Vous concevez, Madame, que j'ai quelqu'un qui me rend un compte exact de ſes démarches; jugez ſi je dois m'applaudir d'avoir échappé à un tel ſort. Le Marquis pere a cru ne devoir rien épargner pour regagner ma mere, & penſant travailler autant pour ma ſatisfaction que pour celle de ſon fils, il a voulu me prévenir ſur les démarches qu'il alloit faire. Quelle a été ſa ſurpriſe lorſque je l'ai prié de ne ſe donner aucun mouvement pour cette affaire, pour laquelle je n'avois pas autant de goût qu'on m'en ſoupçonnoit; & comme il me preſſoit de lui découvrir les motifs de mon éloignement pour ſon fils, & que je ne voulois pas lui dire les véritables: je

crus

crus me tirer d'affaire en lui disant que la jeunesse du Marquis m'effrayoit. Cette réponse lui a fait naître la singuliere idée de se proposer à la place de son fils : il m'a assuré que la seule disproportion de nos âges l'avoit forcé à étouffer les sentiments que je lui avois inspirés, & que l'aveu que je venois de lui faire, en lui prouvant la solidité de mon esprit, lui donnoit quelque espérance. Je ne m'étois pas attendue à cet aveu ; je vous avoue, Madame, qu'il m'a flatté : j'estimois beaucoup M. de Villeneuve, son caractere étoit décidé, & je voyois d'un coup d'œil à quoi m'en tenir : ce sentiment a dicté ma réponse, & j'ai assuré mon nouvel amant que j'obéirois sans répugnance à mes parents s'ils approuvoient ses desseins : le Marquis n'a pas perdu un moment, & a fait à mon Pere un sincere aveu de ce qui s'étoit passé entre nous ; on n'en a découvert que la moitié à ma Mere, parce qu'on a voulu me laisser le mérite de l'obéissance à ses yeux, & dès le même jour tout a été conclu. J'attends celui de mon mariage sans empressement & sans crainte ; le Marquis me paroît moins un Epoux qu'un ami solide avec lequel je vais me lier

pour jamais, & dans le commerce duquel je trouverai tout ce qui peut fonder les agréments d'une vie raisonnable; une connoissance parfaite du monde; un cœur dégoûté des plaisirs grossiers par la satiété, ce qui rend ce dégoût invincible; un homme capable d'être mon guide dans le monde que je connois à peine; un homme, en un mot, d'une société agréable pour me faire aimer ma maison, & les devoirs qui doivent m'y retenir.

Le Marquis a feint de se soumettre avec respect aux vues de son pere; mais dans son particulier il fait rage, parce que ce mariage le laisse avec cinquante mille livres de rente que son pere lui assure, & qu'il comptoit sur le double. Vous sentez, Madame, que cette Lettre n'est que pour vous, & vous concevez les raisons pour lesquelles j'exige qu'elle soit un mystere pour nos amies: j'abandonne à votre discrétion les endroits que vous jugerez à propos de leur lire, persuadée que vous les distinguerez aisément. Je serai sans doute mariée lorsque vous recevrez cette lettre, & je me flatte d'être débarrassée de tout le cérémonial lorsque votre réponse me sera remise; vous pouvez alors compter sur ma ponctualité: je suis trop intéressée

à soutenir notre commerce pour n'gli-ger de l'entretenir ; mais indépendamment de l'utilité que j'espere recevoir de vos conseils, croyez, Madame, que je n'ai point de plus grande passion que celle de vous assurer de la tendre & respectueuse amitié avec laquelle je suis pour toute ma vie, &c.

QUATRIEME LETTRE.

RÉPONSE

D'ÉMERANCE

A LUCIE.

JE vous congratule, ma chere Lucie, mon aimable Marquise, de la sagesse de votre choix, mais je le fais tout bas: je serai peut-être la seule qui serai de mon sentiment & du vôtre. La nouvelle de votre mariage a révolté tous vos amis : on vous taxe de folie, & on s'attend à joüir de vos regrets ; on vous accorde dix années de satisfaction, & l'on est sûr, dit-on, que vous les payerez bien cher dans la suite. Je ne puis disconvenir qu'il n'y ait souvent beaucoup

à risquer en liant son sort à une personne d'un âge disproportionné ; mais cette regle a des exceptions, & je me flatte que M. le Marquis de Villeneuve est précisément dans le cas de l'exception. Un vieillard, dit-on, est fâcheux, jaloux, ennemi des plaisirs : vous aurez moins un Epoux qu'un Tyran, qui prendra droit de votre peu d'expérience & d'usage du monde pour vous assujettir à ses caprices. Chez un jeune homme, un commencement fâcheux vous laisse l'espoir d'un avenir agréable : chez un homme d'un certain âge, le mal s'augmente chaque jour : vous serez réduite avant quarante ans, à la condition d'une Garde ; la goutte, les rhumes & mille autres gentillesses confineront votre Epoux dans un lit ou du moins au coin de son feu ; il faudra lui tenir compagnie & essuyer l'ennui, le chagrin que lui occasionneront ses maux. Dégoûté du bal, des assemblées, il vous répétera sans cesse qu'une jeune personne risque son innocence ou tout au moins sa réputation dans ces sortes de lieux : il faudra écouter patiemment le récit de vingt avantures scandaleuses dont il aura été l'acteur ou le témoin dans un bal, & la conclusion sera le

ſacrifice de ce plaiſir & de mille autres qu'il ne trouvera dangereux que parce qu'il n'eſt plus en état de les goûter. Voici ce qu'on conclut de tout ceci. Si Lucie avoit parole de ſon Epoux qu'il mourroit avant la ſoixantaine, ou ſi elle étoit aſſurée elle-même de ne vivre que dix ans ; on ne pourroit aſſez louer la ſageſſe de ſon choix, qui eſt extravagant ſi elle eſpere une plus longue vie pour l'un ou pour l'autre.

Voilà, ma Chere, les diſcours qui ſe répétent mille fois le jour à votre occaſion, & comme on ſçait le vif intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, on s'adreſſe à moi préférablement à tout autre, pour ſe plaindre de votre conduite. Mon embarras n'eſt pas médiocre : les craintes de nos amis ſont fondées, leurs plaintes ſont juſtes dans la bouche de tous ceux qui ne connoiſſent pas comme vous les qualités du pere & les défauts du fils, & quoique ces dernieres ne puiſſent entrer pour rien dans votre juſtification par rapport au public, je ſerai charmé d'entendre le détail des unes & des autres. Je n'ai connu votre Epoux que dans le temps de ſes égarements, dès-lors il promettoit un heureux retour. On ſentoit qu'au

milieu de l'yvresse des passions, il conservoit le goût, l'estime de la vertu : ses lumieres & son cœur étoient dans une contradiction perpétuelle, cet état violent ne pouvoit être de durée, & l'espoir d'un retour certain à la vertu, consoloit son Epouse. On ne doit pas espérer ce retour dans tous les jeunes gens, comme vous l'avez fort bien remarqué ; & dans ceux qui péchent par le cœur, le sang-froid de l'âge mûr ajoute de nouveaux défauts aux vices de la jeunesse. Je vous parlois dans ma derniere lettre de mes craintes par rapport à Victoire : tout conspire à les réaliser. Son pere vient d'acheter une Charge qui l'attache à la Cour, & cette pauvre enfant se livre aux transports de joie les plus vifs, en pensant à un changement qui la met à portée de vivre au milieu du grand monde qu'elle aime passionnément : vous entrez pour quelque chose dans le plaisir qu'elle goûte d'avance ; elle se félicite d'être à portée de vous voir souvent, & cela me rassure un peu. Fasse le Ciel qu'elle soit docile à suivre vos conseils & vos exemples, c'est la seule ressource qui va lui rester contre la violence de ses passions. Henriette s'est enfin déterminée ; elle

épouse M. de Sauvebœuf qui paroît ce qu'on appelle un galant homme. N'admirez-vous pas les obstacles qui s'opposent au dessein que j'avois formé de vivre ici tranquille : mon attachement pour mes amies me replonge au milieu du monde que je croyois avoir quitté pour toujours : mon cœur les y suivra & partagera les agitations qu'elles y vont essuyer. Fasse le Ciel, encore une fois, qu'elles y conservent le goût de la vertu qui me les a rendu cheres ; mais à vous parler franchement, ma chere Lucie, je ne compte que sur vous. Au nom de notre amitié, veillez sur Victoire, tâchez de conserver sa confiance, & de la sauver des écueils du monde. Mon cœur est si serré en vous écrivant ces paroles, que la plume me tombe des mains.

CINQUIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

VOus me demandez, Madame & chere Amie, le portrait de mon Epoux : il me paroît gémir bien ſincerement de ſes égarements paſſés. Les larmes qu'il n'a pu s'empêcher de donner à la mémoire de ſa vertueuſe Epouſe en ſe rappellant les chagrins qu'il lui a cauſés, loin de m'offenſer, me le rendent plus cher & plus reſpectable. M. de Villeneuve a eu beaucoup d'eſprit, je crois qu'il n'a plus que du bon ſens ; mais un bon ſens orné par les débris de ce qu'il avoit autrefois. Je ſens ce que je vous écrits, & cependant je comprends que mes termes ſont inſuffiſants pour définir ce que je veux vous faire comprendre. Je ne hazarderois pas ces expreſſions vis-à-vis d'une perſonne moins éclairée ; je m'expoſe au contraire librement devant vous, parce que j'eſpere que vous me dévélopperez mes propres penſées. Son cœur fait pour la tendreſſe,

après avoir été la proie des passions les plus fougueuses, n'est plus capable que d'amitié, parce qu'il est, pour ainsi dire, émoussé, usé. Cette amitié est si tendre, si délicate, si attentive, qu'on pourroit fort bien la prendre pour de l'amour : elle n'en differe que parce qu'elle n'en connoît ni les vicissitudes, ni les caprices. Il n'a plus de goût pour les plaisirs bruyants ; il convient pourtant qu'il faut s'y prêter, & m'encourage à prendre ceux qui conviennent à mon âge, en m'avouant pourtant qu'il est charmé du penchant qu'il me remarque pour le solide. Il s'est fait une société de gens aussi respectables qu'aimables, parmi lesquels il veut m'initier ; mais il y met une singuliere condition. Vous ne connoissez pas le monde, ma chere Lucie, me dit-il, & votre dégoût pour lui ne peut encore être justifié : pour qu'il soit solide & louable, il faut qu'il soit haï en conséquence de cause ; le contraste que fait le monde frivole avec celui dans lequel je veux vous faire entrer, rend plus sensible le prix de ce dernier. Il faut donc vous prêter au monde, le soin de ma réputation l'exige : essayez de bonne foi à vous amuser du Spectacle, vous me

verrez me prêter aux manies communes, & nous rirons ensemble de la folie des Acteurs. Qui l'auroit cru, Madame? Cet homme revenu des plaisirs, exige absolument que j'en fasse l'expérience : franchement je crois qu'il a raison ; peut-être mon cœur se fût-il avisé de les souhaiter s'il eût prétendu me les interdire. J'ai donc promis à mon Epoux de lui obéïr, & je l'ai chargé de veiller en ami sur moi dans la nouvelle carriere où je vais entrer. Pour le mettre en état de m'y servir utilement, je lui ai promis une confiance sans bornes, car je le regarde comme un ami solide & tendre.

Il me reste à vous apprendre de quel moyen la Providence s'est servie pour m'arracher au sort funeste qui m'étoit destiné. Vous souvenez-vous du pauvre Bourguignon, ce fidéle domestique qui a servi mon Oncle tant d'années ? heureusement pour moi il étoit laquais du jeune Marquis de Villeneuve, & lorsque j'eus dessein de connoître son caractere, je me déterminai, malgré la répugnance que j'avois pour ce moyen, d'interroger ce valet. Il a d'abord eu beaucoup de peine à parler, & je ne dois qu'à la crainte qu'il avoit de me

voir malheureuse, les lumieres qu'il m'a données. Mademoiselle, me dit-il, je vous ai tenu mille fois dans mes bras quand vous êtiez petite, & sauf votre respect, je vous aime ni plus ni moins que si vous êtiez mon enfant; ça me détermine à vous avouer que mon Maître est un vaurien qui ne croit ni à Dieu ni à diable. Il fait l'hypocrite devant son pere qui n'a non plus de malice que l'enfant qui vient de naître, & quand il est avec je ne sçais combien de drôlesses & d'escogrifes, il se rit de sa crédulité: il doit plus d'argent qu'il ne pese, & ses créanciers pourtant ne soufflons pas le mot, parce qu'il leur a promis de les payer avec le magot de votre pere. Je sçais qu'il me feroit mourir sous le bâton, s'il sçavoit jamais que je vous ai découvert toutes ces manigances, mais je vous crois trop bonne pour me trahir. Vous sentez bien que j'ai promis le secret à Bourguignon qui ne m'a plus rien caché des démarches de son Maître. C'est par lui que j'ai découvert la rage où le jette le mariage de son pere, & les piéges qu'il a dessein de me tendre pour altérer notre paix; j'espere prendre des mesures si justes que je mettrai sa malice en défaut,

Je n'ai point voulu faire part à mon Epoux de mes lumieres sur le compte de son Fils ; ce seroit le blesser trop cruellement, & cela sans aucun fruit pour ce malheureux : j'ai fait plus, j'ai consenti à l'éloignement de Bourguignon par respect pour la délicatesse de ce rustre. Madame, me dit-il hier les larmes aux yeux, permettez-moi de me retirer, je ne puis plus vous être utile : quand je vous ai révélé le petit fait du Marquis, il n'étoit pas mon Maître, son pere me payoit ; présentement que votre beau-fils a sa maison en particulier, je mange son pain, & je ne pourrois me résoudre à le trahir. Je vais donc chercher une autre condition, car j'aurois le cœur crevé de l'entendre vous donner au diable trente fois le jour, sans avoir le permission de vous le redire. J'ai loué la fidélité de cet homme, & après lui avoir fait un présent honnête, j'ai prié mon Pere de le placer ; je n'ai osé le retenir à mon service, pour ne pas faire naître les soupçons du jeune Marquis. Je n'oublierai rien pour répondre à vos intentions par rapport à notre Amie ; vous sçavez combien elle m'est chere, ainsi je n'aurai qu'à suivre mon penchant,

en tâchant de la préſerver des périls que vous craignez pour elle. Je plains moins Henriette, elle reſtera ſous vos yeux, & ſa confiance vous eſt un sûr antidote contre tous les dangers. Je vous remercie du vif intérêt que vous prenez dans tout ce qui nous touche. Vous ne comptez que ſur moi, dites-vous; c'eſt ſans doute parce que je ſuis la moins expoſée; car je me crois pour le moins auſſi fragile que les autres.

SIXIEME LETTRE.

RÉPONSE

D'ÉMERANCE.

VIctoire vous remettra cette lettre, chere Amie, & vous la trouverez baignée de mes larmes; je n'ai ſenti qu'en la quittant, combien cette enfant m'étoit chere; ſa douleur juſtifie bien mon inclination. La voilà donc embarquée ſur cette mer ſi fameuſe en naufrages, ſans pilote, ſans autre guide qu'une aveugle confiance dans la droiture de ſon cœur; paſſionnée pour les plaiſirs auxquels elle va ſe livrer aveu-

glément. Que je la plains! Que ne peut-elle voir ce monde tel qu'il est en effet? La jeunesse n'envisage que le moment présent, & pourvu qu'elle en jouisse, elle ne porte pas ses yeux plus loin. Je fais la vieille, ma Chere, & je ne crains pas de vous ennuyer; la nature vous a donné une tête meure sur des épaules vertes, & votre bon sens vous tient lieu de l'expérience que les autres ne doivent qu'à leurs malheurs, & peut-être à leurs fautes.

J'admire avec vous les moyens dont la Providence s'est servi pour vous rendre heureuse; avouez que toute la prudence humaine n'auroit pu vous soustraire au péril. L'abandon à cette divine sagesse est ma vertu favorite. Nos vues sont si courtes, nous connoissons si peu ce qui nous convient, nous pouvons si peu nous le procurer, que nous devrions nous reposer absolument sur elle; c'est, selon moi, une vertu de raison. Cette Providence m'arrache à ma solitude, des ennemis m'y poursuivent & veulent m'enlever les débris de ma fortune. C'est un Procès que je dois soutenir à Toulouse, il faut croire que ce tracas m'est plus avantageux que la paix dont je jouissois ici. M. votre

Epoux a beaucoup d'amis dans ce Parlement, j'espere quelques lettres de recommandation de sa part. Cette coûtume de se faire recommander me paroît impertinente, cependant il faut la suivre; je vous avoue que je rougirai en présentant ces lettres; il me semble que c'est dire à mes Juges: Messieurs, je me défie de votre intégrité, ou tout au moins de votre vigilance; ma fortune est entre vos mains, & les devoirs les plus sacrés vous engagent à protéger l'orphelin & la veuve; malgré cela, comme vous pourriez fort bien négliger ces devoirs, je vous conjure de vouloir bien les remplir à la sollicitation de vos amis qui vous en prient. J'eusse souhaité différer mon départ jusqu'après le mariage d'Henriette, mais on me mande que le moindre retardement nuiroit à mes affaires, & je suis obligée de partir dans deux jours. C'est donc à Toulouse que je recevrai votre lettre, & elle me délassera agréablement de la fatigue que me causera le tracas des affaires. Il me prend quelquefois envie d'abandonner tout à mes adversaires, de vendre le peu qu'ils ne peuvent m'enlever, & d'aller me confiner dans quelque retraite où je puisse, oubliée de

tout l'univers, l'oublier à mon tour. Cette pensée qui ressemble au détachement des biens & des commodités de la vie m'a flattée pendant quelques moments; en l'examinant de près, j'ai trouvé que c'étoit une paresse habillée en détachement, & qu'elle marquoit peu de soumission aux ordres de Dieu: il m'ordonne de défendre mon bien contre l'injustice, & me veut au milieu des Procureurs & des Avocats; cette place est donc la meilleure pour moi, & je m'y tiendrai en dépit de ma répugnance, jusqu'à ce qu'un accommodement tolérable, ou la perte de mon Procès, décide du genre de vie auquel je dois me dévouer. Adieu ma Chere, aimez-moi toujours: quelque précieux que soit cet avantage, la malice de mes ennemis ne peut m'en priver.

SEPTIÉME

SEPTIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

ON se plaignoit il y a quelque temps d'un Auteur qui sembloit n'écrire que pour exciter les larmes : après avoir mis sur la scène des acteurs vertueux en faveur desquels il avoit fait sentir l'intérêt le plus tendre, il leur faisoit éprouver les plus grands malheurs ; chez lui la vertu est toujours souffrante & jamais couronnée. Que voulez-vous que je fasse ? répondit-il ; prospérité & vertu héroïque sont deux extrémités qu'il est difficile de rapprocher ; je sortirois de la vraisemblance, si je rendois mes héros heureux dans ce monde, ce n'est qu'après leur mort qu'ils doivent jouïr de la félicité. Cet honnête homme pensoit juste, Madame, & vous prouvez la vérité du sentiment qu'il avance. La terre n'est point le lieu où la vertu doit être récompensée, elle y est comme étrangere & dénuée de tout appui humain con-

tre la violence des ennemis qui l'environnent. Disons plus, c'est l'adversité qui produit les grandes vertus, qui les conserve, qui les met au jour. Toutes les ames ne sont pas dignes de passer par cette épreuve, le plus grand nombre y succomberoit. Réjouissez-vous donc, Madame, vous êtes dans le creuset, vous en sortirez purifiée & sans tache. J'approuve d'ailleurs votre abandon à la Providence; cette retraite dans laquelle vous voulez vous ensévelir, est tout-à-fait de mon goût. Perdez votre Procès, & devenez Hermite; nous avons une Terre admirablement bien située pour votre dessein, elle est à trente lieues de Paris dans un lieu extrêmement solitaire. Le Marquis m'assure qu'il y a des bois, une petite riviere dont le murmure excite les douces rêveries. Quand vous commencerez à vous dégoûter de la vie contemplative, vous pourrez devenir Bergere, je vous choisirai un troupeau choisi & digne de vos soins; mais comme il n'est point de plaisir pur & sans mêlange de peine, vous aurez le désagrément d'être troublée dans votre solitude six mois de l'année; car nous passerons, s'il vous plaît, la moitié de no-

tre vie dans cette terre, nous partagerons vos occupations & le soin de ce petit troupeau. Sérieusement, Madame, mon amitié est blessée de vos projets, & M. de Villeneuve en est grièvement offensé. De quelque façon que votre Procès se décide, votre sort est toujours décidé. Si la fortune vous bannit de chez vous, songez qu'il vous reste une maison que vous devez regarder comme la vôtre, & des amis qui recevront avec reconnoissance la grace que vous leur ferez en leur donnant la préférence sur mille autres, qui estimeront toujours comme un bonheur sans égal, l'avantage de vous posséder. Je vous disois, il n'y a qu'un moment, que toutes les ames ne sont pas dignes d'éprouver la tribulation; il faut que le Seigneur ait eu égard à la foiblesse de la mienne: si j'en crois les apparences, les beaux jours que j'ose me promettre avec mon Epoux, ne seront troublés d'aucun nuage, & ma fermeté n'aura d'autre exercice que celui de soutenir les peines de mes amis. C'est vous annoncer, Madame, que je trouve dans le caractere de mon Epoux tout ce qui peut me rendre parfaitement heureuse; je ne vous ferai point son éloge, il

faut être neutre pour être admise à la qualité de Juge, & je me soupçonne de l'aimer déja avec tant de tendresse, qu'on pourroit m'accuser d'exaggération ; je ne sçache qu'un moyen de l'apprécier au juste, venez juger vous-même de son mérite, peut-être lui trouverez-vous des défauts qui m'échappent, & vous me les découvrirez ; en cela vous me rendrez un vrai service ; car je crains de l'aimer trop. Il m'arrache la plume en ce moment, & ne me permet pas de continuer.

LE MARQUIS.

J'ai trop d'intérêt à l'interrompre, Madame, pour que vous vous offensiez de la liberté que je prends. Je joints mes prieres à celle de votre Amie pour vous inviter à vous mettre à portée de faire l'examen qu'elle exige ; mais je vous demande le secret sur vos découvertes, vous sentez combien un barbon a besoin d'indulgence ; je compte sur la vôtre, Madame, peut-être avant qu'il soit peu aurai-je besoin de toute la sienne. Cette chere enfant me tient compte des complaisances les plus dûes & des moindres attentions. En lui an-

nonçant un Epoux, on lui avoit fait craindre un maître ; elle s'étonne de trouver un ami qui s'efforce de compenser les désagréments que pourroit occasionner la disproportion de nos âges; je mettrai tout en usage pour l'empêcher de les ressentir jamais, & pour lui procurer ces jours sereins dont elle se flatte. Mais, Madame, quels que soient mes soins à cet égard, il manquera toujours quelque chose à sa félicité si votre présence n'y contribue. J'écris à M. le Président D***, il est mon parent & mon ami. S'il n'étoit pas un de vos Juges, il ne permettroit pas que vous prissiez d'autre maison que la sienne, du moins fera-t-il son affaire de la vôtre; il vous épargnera toutes les peines qui ne sont pas absolument nécessaires.

BILLET de VICTOIRE.

PAS un seul mot pour moi, Madame; ces deux Amants sont si occupés de la pensée de vous posséder quelque jour, qu'ils en oublient toute la terre; pour me venger, je prends la plume à mon tour, & je crois les laisser en proie à l'ennui que j'éprouve depuis une heure

qu'ils écrivent ; point du tout ; assis à l'autre bout de la chambre, ils ont commencé la conversation la plus animée, si j'en dois juger par leurs regards. Il me prend envie d'éprouver jusqu'à quel temps ils pousseront leur oubli ; mais non, j'en serois la dupe, & je me hâte de finir pour avoir le plaisir de les interrompre. Je suis encore si étourdie des choses merveilleuses qui s'offrent à mes yeux, que je n'ai pas le sang froid nécessaire pour vous instruire de l'impression qu'elles font sur moi. J'ai retrouvé dans la Marquise de Villeneuve cette Lucie si tendre, si complaisante, si aimable ; je me trompe, elle est mille fois plus charmante que vous ne l'avez vue. Je commence à croire que l'amour heureux est un fard. N'allez cependant pas penser que je veuille m'embarquer à la légere ? il me faudroit une copie de M. de Villeneuve pour me faire hazarder le trajet ; & je crois que les Epoux de cette espece peuvent être comparés à la pierre philosophale ; tout le monde la cherche, qui peut se vanter de l'avoir trouvée ?

Mme. De Villeneuve continue.

On me laisse enfin la liberté de finir,

& je m'en ſers pour vous parler à cœur ouvert ſur le chapitre de notre amie. Elle ne diſſimule point la joie que lui cauſe le changement de ſa ſituation, & convient avec franchiſe du goût qu'elle ſent pour les plaiſirs qu'elle eſt à la veille de partager. Cette diſpoſition, comme vous l'avez remarqué, eſt bien dangereuſe pour une fille de ſon âge & de ſa figure. J'eſpere que ſon amitié pour nous fera quelque diverſion aux amuſements qu'elle ſe promet. Je dis ſon amitié pour nous ; car elle eſt enchantée du caractere de mon Epoux, & a paru ravie de l'offre qu'il lui a faite de ſa maiſon à Verſailles, en attendant que ſon pere ait rangé la ſienne, ce qui nous mettra à portée de l'examiner & & de pouvoir la prémunir contre les dangers qui la menacent.

HUITIEME LETTRE.

ÉMERANCE A LUCIE.

De Toulouſe.

JE vous écris en arrivant, ma Chere, & quoiqu'il n'y ait pas deux heures que je ſois à Toulouſe, j'ai déja beaucoup d'actions de graces à rendre à M. de Villeneuve. Le Préſident auquel il m'a recommandé m'ayant procuré la plus aimable compagnie dans la route. J'ai trouvé en arrivant à Bézier, l'équipage de Madame la Comteſſe de St. Amand, qui m'a conduit juſqu'au fameux canal de Riquet. Cette Dame m'y attendoit dans une jolie barque qui appartient au Comte de Caramant, fils de celui à qui la France doit cet ouvrage merveilleux. La Comteſſe, ſon Epoux & M. de Badès ſon frere, ancien Colonel, ont profité du départ de cette barque qui va juſqu'à Toulouſe : ils m'ont attendu deux jours entiers, & je ne crois pas qu'il ſoit poſſible de rien ajoûter

ajoûter aux politesses que j'ai reçues de cette aimable famille. La Comtesse m'a forcée de prendre un appartement chez elle, & ne veut rien épargner, dit-elle, pour diminuer les désagréments qui semblent inséparables de la condition de plaideuse. Je ne puis m'empêcher de vous détailler les beautés du canal : l'art a forcé la nature dans sa construction, & l'on seroit tenté de croire qu'il y a eu de l'enchantement. Ce canal qui joint l'Océan à la Méditerranée, coule ou plutôt repose dans le pays le plus inégal ; je dis repose, car ses eaux sont dormantes. Elles passent d'abord sous un grand rocher qui fait une montagne qu'on a percé avec un travail infini, & dont la voûte est extrêmement exhaussée ; elle fournit un écho qui multiplie & augmente les sons d'une façon extraordinaire. Comme on vouloit jouïr de ma surprise, la Comtesse, à l'approche de cette montagne, me retint dans une des chambres de la barque, & me faisoit examiner une jolie Bibliothéque, lorsque mes oreilles furent frappées d'une musique qui ne peut être comparée à rien de ce que j'ai entendu jusqu'à ce jour. Le son des instruments, la mélodie des voix avoit quelque chose

de ſi extraordinaire, que je demeurai un moment immobile. Je n'avois point apperçu la voûte ſous laquelle nous étions, & je ne ſavois à quoi attribuer ce prodige. Je courus ſur le bord de la barque, & quoiqu'il ne fût que cinq heures du ſoir, l'obſcurité y étoit telle que je ne pouvois diſcerner aucun des objets qui m'environnoient. Tout-à-coup la voûte fut toute en feu, & mille lampions qui paroiſſoient s'enflammer d'eux-mêmes, me découvrirent une eſpece de caverne dont les côtés étoient bordés de Dieux marins, qui accordoient leurs voix au ſon des inſtruments. Les yeux de notre petite troupe étoient fixés ſur moi, & elle a joui de tout le plaiſir qu'elle s'étoit promis de mon étonnement. Suis-je dans le pays des enchantements, me ſuis-je écriée ſi-tôt que le concert a été fini? Après tout, l'avanture que nous annonce cette muſique ne peut avoir rien de funeſte; & puis que pourrois-je craindre ſous la protection de ces preux Chevaliers, l'honneur de la Chevalerie? Je ne laiſſois pas d'être fort intriguée de me voir ſous cette voûte. J'avoue que c'eſt un des plus beaux ouvrages que j'aye jamais vu. Je ſuis deſcendue de la bar-

que pour en examiner la hardieſſe, j'ai trouvé en y rentrant une jolie collation que nous avons mangée en continuant notre route. Cette petite fête avoit été imaginée par M. de Badès, qui a profité de l'occaſion d'un Opéra de campagne, qui va de Montpellier à Toulouſe, & dont les Acteurs avoient dîné à Béziers. Ce joli ſpectacle n'étoit que le prélude du plaiſir que devoient cauſer mes ſurpriſes. Je m'étois jettée toute habillée ſur un lit, j'y dormois d'un profond ſommeil, lorſqu'un bruit ſemblable à celui d'un torrent, m'a éveillée en ſurſaut, & m'a fait ſauter du lit avec une vraie frayeur. J'ai couru ſur le devant de la barque, & j'ai apperçu une nape d'eau de quarante pieds de large, qui ſe précipitant de plus de cent toiſes avec un fracas épouvantable, offroit aux yeux un ſpectacle charmant. Le ſoleil qui venoit de ſe lever dardant ſes rayons ſur cette glace liquide, la peignoit de mille couleurs. En même-temps on m'a fait remarquer que le canal étoit fermé derriere la barque, afin que l'eau qui couloit en-haut ne trouvant point d'iſſue, pût élever notre petit vaiſſeau au niveau de cette caſcade. Nous avons été un quart

d'heure à y monter, & il a fallu en escalader quatre autres tout de suite, en sorte qu'en une heure & demie nous nous sommes élevés au sommet d'une très-haute montagne, aussi tranquillement que si nous eussions été dans notre lit. En d'autres endroits il faut descendre, & on le fait aussi facilement par une manœuvre contraire à celle qu'on a pratiquée en montant; car on ferme des portes au devant de la barque, jusqu'à ce qu'on ait fait écouler les eaux par le derriere. Il y a un endroit du canal où l'on m'a fait monter sur le bateau pour admirer une autre merveille: dans cet endroit on pourroit dire qu'il coule dans la moyenne région de l'air, puisque son lit est suspendu, & qu'on voit au-dessous un pont, une riviere, des villages & une campagne riante. Je ne finirois point si je voulois vous décrire toutes les beautés de cette huitieme merveille du monde; encore moins si je voulois entrer dans le détail de tous les plaisirs qu'on m'a procuré sur la route. Nous avons eu celui de la pêche dans le réservoir du canal, il en a coûté la vie à une douzaine de carpes, dont la plus petite pesoit vingt livres, ce qui ne doit pas étonner, puisqu'on

ne pêche dans ce réſervoir que par un ordre exprès des Maîtres. Mais je crois que je ne ſortirai jamais de ce canal ; il faut pourtant un mot de mon entrée à Toulouſe. Nous y ſommes arrivés le jour de la ſaint Jean à cinq heures ; la ville étoit déſerte, nous en avions rencontré les habitants aux environs. Je crus d'abord qu'on ne connoiſſoit à Toulouſe que le Saint du jour, & qu'il y étoit défendu de donner aux hommes un autre nom que celui de Jean. Je n'en vis pas un ſeul qui n'eût un bouquet ; mais quel bouquet ? je n'exaggerais point, ma Chere, ils avoi[illegible] conférence. Ajoûtez à cela un grand pied de [illegible] une tête bien marronnée, une bourſe vuide & un évantail à la main ; & vous aurez vu les Toulouſins, depuis le Cordonnier juſqu'au Préſident ; car on ne ſort jamais ſans le bouquet & l'évantail. Il ſemble que le genre d'eſprit de ces gens-là ſoit écrit ſur leur viſage. Ils ont le regard vif, perçant, plein de feu. Ce regard qui ordinairement annonce plus d'eſprit que de bonté de cœur, eſt d'une autre eſpece chez les Languedociens : il indique de la franchiſe, une ame propre à l'amitié ; & je ne ſais combien de bonnes qualités

qu'on ſent confuſément, dont on eſt preſque certain, & que je vous définirai mieux après un examen plus exact. Et bien, ma Chere, vous attendiez-vous à une lettre ſi dégagée de ma part? n'avez-vous pas frémi dans la crainte de trouver la mienne hériſſée de mots barbares conſacrés à la chicane? Raſſurez-vous, je ſuis guérie de la démangeaiſon de parler de mon Procès, par l'ennui que j'ai éprouvé en écoutant les récits dont on a ſouvent aſſaſſiné mes oreilles; je ne regrette plus les mauvais quarts d'heures que ma complaiſance cits, fait paſſer à écouter de pareils régne. Un plaideur ridicule que cela m'éparles gens dans les rues pour leur conter ſes affaires, & moi je veux n'en parler qu'à mes Juges, leurs oreilles ſont faites à ce jargon, qui doit être inſupportable à tout autre. Je ne m'amuſerai point à vous remercier de vos offres généreuſes; vous connoiſſez mon cœur, & vous devez ſentir juſqu'à quel point je ſuis reconnoiſſante; auſſi-bien ces choſes qui ne ſont bonnes qu'à être ſenties, ne valent rien à être dites. Je vous charge de m'acquitter auprès de votre Epoux, je lui écrirai pourtant

par le premier ordinaire. Je ne vous réïtere pas mes prieres par rapport à Victoire, je sais combien vous l'aimez.

NEUVIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

JE ne m'étonne point, Madame, des efforts qu'a fait la Comtesse de St. Amant, pour vous engager à partager son logement ; on ne peut vous connoître sans souhaiter de vous voir sans cesse ; & je puis vous assurer qu'au milieu des plaisirs dont je suis environnée, votre absence laisse un vuide dans ma vie que rien ne peut remplir. Combien de fois en parcourant avec Victoire ces jardins enchantés dont vous nous aviez fait la peinture, combien de fois, dis-je, nous sommes-nous écriées : il fait bon ici ; mais pour nous résoudre à y faire nos tentes, il nous faudroit notre illustre amie. Nous fumes hier à la Comédie Françoise ; on y représentoit une piece nouvelle, nommée Cénie ; nos larmes coulerent avec abondance,

& nous nous dîmes vingt fois que les vôtres auroient coulé. Hélas ! Madame, tout vous rappelle à notre souvenir, & rien ne vous rend à nos yeux ; cette pensée, ou plutôt ce sentiment trouble toute la douceur de ma vie. L'amour heureux m'offre en vain ses plaisirs, il me manque ceux de l'amitié, & rien ne peut les remplacer. Qu'il vous seroit aisé de rendre ma félicité complette ! & n'ai-je pas sujet de douter de votre attachement, si vous refusez de le faire ?

Nous eumes il y a quatre jours la visite de M. de Villeneuve le fils ; il parut enchanté de la figure de Victoire, & je me trompe beaucoup s'il ne ressent véritablement pour elle les sentiments qu'il avoit feints pour moi ; je ne sais si je dois m'en réjouir ou m'en affliger. J'ai souvent pensé depuis ces quatre jours, qu'un amour vertueux pour une femme raisonnable étoit peut être le seul remède efficace pour guérir les erreurs du Marquis ; il est vrai que la cure est douteuse, & le danger certain pour Victoire. Dois-je avertir cette chere Amie du péril où elle seroit exposée en se liant avec le Marquis, supposé que cette inclination eût des suites sérieuses ?

L'amitié a ſans doute des devoirs qui doivent être ſacrés ; mais puis-je les écouter lorſqu'il eſt queſtion d'un homme qui eſt uni à mon Epoux par des liens que rien ne peut rompre ? Je vous prie, Madame, de me dicter la conduite que je dois tenir dans une circonſtance qui deviendroit ſi délicate.

Je reçois à ce moment une lettre d'Henriette, qui m'apprend qu'elle ſe diſpoſe à partir pour Paris, où ſon mari veut lui faire paſſer quelques mois. Jugez de ma joie, Madame, par mon attachement pour elle. Il ſemble que la Providence veut vous mettre dans l'obligation d'abandonner votre ſolitude, puiſque vous nous avez dit cent fois, que notre amitié en faiſoit le principal agrément. J'oſe me livrer ſur cela à toutes les idées flatteuſes qui me viennent dans l'eſprit ; il m'en coûteroit trop pour renoncer à mes eſpérances. Je ſens que je ne pourrois ſupporter long-temps la vie bruyante qu'on mene dans ce pays, une ſociété raiſonnable fixe mes ſouhaits ; mais pour qu'ils fuſſent abſolument remplis, il faudroit que vous conſentiſſiez à en faire l'agrément. J'admire la tranquillité avec laquelle vous me détaillez les agréments de votre voyage,

& cela à la veille d'un événement auſſi formidable que l'eſt pour vous la déciſion de ce Procès. C'eſt, ce me ſemble, le *nec plus ultra* de la Philoſophie, de la chrétienne s'entend, l'autre eſt impuiſſante pour opérer de tels prodiges.

DIXIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

QUinze jours ſans vous écrire, ma chere Marquiſe, & cela dans les circonſtances où je ſuis; ce ſeroit une faute que je ne me pardonnerois jamais ſi elle étoit volontaire; mais je me flatte que vous me rendrez juſtice là-deſſus, & que vous devinez que je n'ai point quitté mon lit depuis ces quinze jours. N'allez pas croire que ce ſoit la fatigue de mon Procès qui ait altéré ma ſanté, M. votre Epoux a été trop bien ſervi pour cela, & graces à ſes ſoins, on me parle d'accommodement. Il n'y a pas deux heures que je ſuis inſtruite de ce que je lui dois, & je n'eſſayerai point de lui en marquer ma reconnoiſ-

sance, notre langue n'a point de termes à mon gré pour le faire; mais les cœurs s'entendent, il comprendra le langage du mien. Mes ennemis qui connoissent la situation de ma fortune, n'ont espéré me ruiner absolument que parce qu'ils étoient convaincus de mon impuissance à soutenir les frais d'une chicane. Votre généreux Epoux l'a deviné, Madame, & pour leur ôter toute espérance de ce côté-là, il a fait remettre dix mille livres à Dupuis, qui possède, comme vous le savez, la charge de mon unique domestique, à laquelle il joint de son autorité privée celle de mon Pédagogue. Comme il avoit ordre de me faire un mystere de cette générosité, il a gardé le secret jusqu'à ce jour, & voici l'usage qu'il a fait de cette somme. Il s'est lié avec le Valet de chambre de ma Partie, & l'ayant engagé à manger une poularde, il a répandu sur une table ces dix mille livres en or, auxquelles il avoit joint mille écus qu'il avoit empruntés sur les diamants qui me restent, & il a dit à ce garçon qu'avec cet argent il s'apprêtoit à faire voir bien du chemin à son Maître; que si cela ne suffisoit pas, il avoit un bon Trésorier, & pour prouver ce qu'il

avançoit, il lui a lu la lettre que M. votre Epoux lui avoit écrite, dans laquelle il lui disoit de ne pas ménager cette somme, parce qu'il étoit résolu de ne rien épargner pour me faire rendre justice. Ce garçon n'a pas manqué de faire à son Maître un fidéle rapport de ce qu'il avoit vu, & tout de suite on m'a parlé d'accommodement. Je déteste si fort les Procès, que j'ai accepté cette proposition avec joie, & j'allois signer ce matin un accord qui m'assuroit quinze cents livres de rente. Dupuis a manqué me battre, & m'a dit fierement qu'il ne permettroit pas que je perdisse un sol; que votre Epoux le prétendoit ainsi, & qu'il plaideroit malgré moi & mes dents, à moins qu'il n'eût des ordres de sa part. Il a fallu en passer par-là; c'est une vraie conspiration dans laquelle il a fait entrer Monsieur & Madame de St. Amant, le Président, & jusqu'à mon Avocat. Me voici donc prête à être liée comme la Comtesse de Racine, non pour m'empêcher de plaider, mais pour me mettre hors d'état de m'accommoder. Heureusement je suis docile, ou peut-être ce que j'appele docilité est-elle une vraie paresse. Quoiqu'il en soit, je me

laisse conduire, & pendant qu'on prend soin de mon Procès, je visite la grande & ennuyeuse ville de Toulouse. Je vais vous rendre compte de ce que j'y ai vu.

On m'a conduit d'abord au caveau des Cordeliers; la terre de cette cave a la même propriété que les sables de la brûlante Egypte, elle dessèche les corps, en sorte qu'on peut au bout de quelques mois les en tirer, & les conserver ensuite exposés à l'air pendant plusieurs siécles. Tout le caveau est rempli de ces corps ainsi desséchés; on m'y fit remarquer entr'autres celui de la belle Paule. Cette femme, à laquelle les Magistrats avoient imposé la loi de se montrer plusieurs fois la semaine, pour éviter les malheurs qui arrivoient lorsqu'elle sortoit plus rarement; car alors la foule étoit si grande sur son passage, qu'il y avoit toujours quelqu'un d'étouffé; cette femme, dis-je, occupe une place dans ce caveau; un Moine releva ses cheveux qui lui cachoient le visage, & me fit voir un squelette recouvert d'un parchemin, c'est-à dire, d'une peau jaune; en vérité ce spectacle est horrible. Pour dissiper les idées lugubres qu'un tel spectacle ne peut manquer de laisser dans l'es-

prit, on me conduisit à l'Opéra, qui par parenthese m'ennuya beaucoup; nous avions eu une petite scène fort comique avant qu'on eût levé la toile, quoique nous ne vissions pas les Acteurs, qui nous regalerent du petit impromptu qui va suivre.

Un jeune Avocat, nommé Palarin, nous avoit accompagné au caveau, & nous quitta après nous avoir remis dans une loge, pour aller faire un tour sur le théatre. A peine y fut-il arrivé, qu'une des Actrices l'abordant, lui dit assez haut pour être entendue des Spectateurs: Monsieur, il m'est venu de plusieurs endroits que vous parlez de moi d'une maniere très-cavaliere, & que vous vous vantez d'avoir été mon Amant. Quelle calomnie, s'écria l'Avocat! & tout de suite il enfile une litanie de serments gascons, c'est-à-dire, si singuliers, si comiques, qu'Héraclite n'eût pas été maître, en les écoutant, de garder son sérieux. Après avoir essayé pendant un quart d'heure de se justifier de l'imputation, au grand contentement de l'Actrice qui triomphoit, le traître Palarin hausse le ton de sa voix, & dit: Quelle imagination de croire que je puisse me vanter d'avoir

été votre Amant ! je m'en confesse, sandis, & ne m'en vante pas. Cette épigramme a été suivie d'éclats de rire si excessifs de la part du Parterre, que la pauvre Actrice déconcertée s'est sauvée dans sa Loge, & il a fallu qu'une de ses Compagnes fît son rôle ce jour-là ; car elle n'a jamais osé s'exposer à la bonne humeur du Parterre. Avouez encore une fois, ma Chere, que j'ai l'esprit bien dégagé pour une plaideuse, puisque je m'amuse à vous conter ces fariboles. Ce dégagement, je le dois aux bontés de votre Epoux, chargez-vous de mes remerciements, & que la bouche de laquelle ils sortiront leur donne plus d'énergie que n'en auroient mes paroles.

BILLET PARTICULIER.

Comme cette Lettre doit être vue du Marquis, je n'ai osé y rien insérer qui ait rapport à ma chere Victoire : la situation où vous êtes à son égard, est vraiment embarrassante ; rien ne peut vous obliger à lui dévoiler le caractere du Marquis. D'ailleurs, vous tâcheriez en vain de lui ouvrir les yeux : Victoire est ambitieuse ; le rang & les richesses

du Marquis suffisent pour lui tourner la tête. Que sera-ce, si l'amour s'en mêle ? Vous ne devez donc rien espérer de vos conseils, & vous n'avez d'autre ressource que dans votre Epoux. Il faut qu'il joue en cette occasion le rôle d'un pere intéressé : Victoire a peu de bien, c'est un prétexte plausible de refuser son consentement. Que si le jeune Marquis s'obstinoit à vouloir passer outre, comme son âge l'autorise à le faire ; prenez le rôle de Médiatrice, & que le consentement du pere paroisse votre ouvrage ; cela vous acquerra de nouveaux droits sur le cœur de notre Amie, & vous mettra en situation de lui être utile.

ONZIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

JE vous jure, ma chere Amie, que si mon Epoux m'eût été indifférent jusqu'à ce jour, je l'eusse aimé à la folie, au moment où j'ai reçu votre Lettre. Il m'avoit laissé ignorer le petit service qu'il vous a rendu, & n'a souffert

fert qu'avec peine vos actions de graces & mes remerciements : il prétend qu'on ne lui doit rien, & qu'au contraire il vous doit beaucoup, parce que le plaisir qu'il trouve en vous obligeant, est un des plus vifs qu'il ait ressenti en sa vie ; il est sincere assurément. C'est une de ces belles ames formée pour faire la félicité de ce qui les environne. Croiriez-vous, Madame, que je lui ai souhaité depuis quelques jours un des défauts que je hais le plus ; je l'aurois voulu plus attaché à l'argent. L'amour de nos jeunes gens n'est plus un mystere : le Marquis publie hautement qu'il adore Victoire, & cette pauvre fille n'a pu me déguiser qu'il lui est impossible de résister au penchant qui l'entraîne vers lui. Mon Epoux qui l'aime comme sa fille, a vu naître cette passion avec joie : rien n'a été égal à son étonnement lorsque je lui ai laissé entrevoir que je n'approuvois pas un mariage qui faisoit la fortune de mon Amie : j'ai voulu jouer l'Intéressée, mais j'avois si mauvaise grace à faire ce personnage, qu'il n'en a pas été la dupe un moment. Vous avez quelques raisons dont vous voulez me faire un mystere, m'a-t-il dit ; je respecte votre secret, ma Chere, mais

les obſtacles qui vous rendent contraire à ce mariage, ſont-ils donc invincibles ? Victoire a-t-elle quelque défaut eſſentiel dans le caractere ? ſa conduite a-t-elle été mauvaiſe ou ſuſpecte ? Je me ſuis hâtée de juſtifier mon Amie. Je vous entends, m'a dit mon Epoux ; c'eſt la connoiſſance des défauts de mon Fils qui vous fait craindre pour Victoire : je conviens qu'elle riſque quelque choſe ; je penſe pourtant qu'un peu de patience & beaucoup de conduite, pourroient à la fin lui procurer un ſort heureux : & voilà juſtement ce qui me feroit craindre ce mariage, lui ai-je répondu ; Victoire, avec le meilleur caractere, n'aura pas cette patience & cette conduite néceſſaires pour ſupporter la jeuneſſe du Marquis, & le ramener à la raiſon : je crains de faire le malheur de mon Amie ; je crains d'avoir à me reprocher celui de votre fils. Mon Epoux eſt convenu avec moi que mes appréhenſions étoient fondées ; mais il m'a fait remarquer qu'une trop grande réſiſtance de ſa part augmenteroit la paſſion de ſon fils, auquel il faudroit céder à la fin ; & qu'ainſi, il ne voyoit point d'autre reméde à ce mal, que de faire ſes efforts pour reculer au moins

cet engagement. Je me suis rendue à ses raisons, n'osant lui alléguer les miennes qui eussent été sans replique, & je n'ai plus espéré de ressource que dans l'amitié de Victoire. Je me suis procuré une conversation particuliere avec elle; je lui ai exagéré les désagréments d'un mariage où la seule passion a présidé; je lui ai peint la triste situation d'une femme qui compte sur un amour éternel de la part d'un Epoux, qui se voit réduite à des égards froids qu'on ne conserve pas même toujours. Je lui ai fait voir la raison de mes craintes, en lui donnant l'exemple de la plûpart des femmes qui sont sous nos yeux: elle est convenue de tout; mais le Marquis est une exception à la regle à ce qu'elle prétend; il lui a juré un amour éternel, elle présume assez de ses charmes pour ne pas craindre que son captif puisse jamais briser ses fers. Les siens sont déjà si forts que je n'ose plus me promettre de les rompre; tout conspire à les resserrer, comme vous le remarquez fort bien dans votre Lettre. Toutes les passions de Victoire se sont réünies à l'appui de son amour; l'idée de tenir un rang dans le monde, d'avoir un équipage, des diamants, d'aller à la Cour; tout cela la transporte à

un point, qu'elle n'eſt plus en état d'écouter la raiſon. J'abandonnerai donc ceci à la Providence, plus d'obſtacles de ma part deviendroient ſuſpects, & ne ſerviroient qu'à me faire perdre la confiance de cette chere Amie. Vous recevrez une de ſes Lettres avec celle-ci & je compte beaucoup ſur le reſpect & la confiance qu'elle a pour vous : ſi cette reſſource nous manque, je n'eſpere plus rien.

J'ai reçu hier une Lettre d'Henriette, qui m'annonce ſon arrivée prochaine à Paris. Nous nous préparons à l'aller recevoir, & mon Epoux veut abſolument qu'en arrivant elle prenne un logement chez lui; c'eſt encore une nouvelle attention de ſa part. En vérité, il ne m'eſt pas poſſible d'en tenir régiſtre; depuis le matin juſqu'au ſoir il n'eſt occupé que du ſoin de prévenir mes deſirs. Je ne ſçais ſi ce ſont les inquiétudes que me cauſe la ſituation de Victoire, qui ne me permettent pas de goûter les plaiſirs qu'on s'empreſſe à me procurer : les promenades, les ſpectacles, les aſſemblées, le jeu, des repas qui ſe prolongent juſqu'au lever de l'aurore; voilà le précis de mes occupations, mais en vérité, je ne puis

dire de mes amuſements ; cette vie étourdit le cœur & l'eſprit. Outre les motifs que ma Religion me fournit pour m'arracher à ce genre de vie, que je crois abſolument contraire au Chriſtianiſme, la ſeule raiſon ſuffiroit, ce me ſemble, pour en dégoûter ; & ſi je n'étois ſûre de pouvoir bientôt m'y ſouſtraire, je ſuccomberois à l'ennui. Voilà de ces choſes que Victoire ne peut comprendre ; elle ſe livre à cette vie bruyante avec une eſpece de fureur. Je crains peu cet écueil pour Henriette ; ſon amour pour le repos, tranchons le mot, ſa pareſſe la tireront bientôt du tourbillon.

DOUZIEME LETTRE.

VICTOIRE

A ÉMERANCE.

EST-IL poſſible, Madame, que mon cœur puiſſe ſouhaiter quelque choſe au milieu des heureuſes circonſtances où je me trouve ? Oüi, chere Amie, je ſens votre abſence avec une vivacité qui trouble la ſatisfaction dont

je joüis : quand je pourrai vous poſſéder ici, je n'aurai rien à déſirer. Si j'écrivois à une perſonne en qui j'euſſe moins de confiance, je me parerois d'une modération apparente : avec vous je ne ſçais point diſſimuler. Tout ce que je vois ici me tranſporte, m'enchante, il me ſemble que je ne fais que commencer à vivre : juſqu'à ce temps j'ai végété. Je crois que je ne pourrois plus me paſſer de ce genre de vie, & que s'il falloit retourner à mes premieres occupations, je mourrois de langueur ; jugez de ma joie par mes craintes. Un mariage heureux peut me fixer ici ; le Marquis de Villeneuve m'aime, ou plutôt il m'adore : il a de l'eſprit, de la figure, un nom illuſtre, de grands biens ; & de plus il eſt fils d'un homme que je reſpecte & que j'aime comme mon pere, & qui eſt devenu l'Epoux de ma chere Lucie, avec laquelle ce mariage va me joindre par devoir autant que je le ſuis par goût. Comptez tous ces avantages, pourrois-je n'être pas tranſportée à cette vue ? Un léger nuage a pourtant obſcurci ces beaux jours ; il me paroît que mon Amie ne partage point ma ſatisfaction : en un mot, mon mariage avec ſon beau-fils

ne la flatte point. Si je connoiſſois moins ſon cœur, je la ſoupçonnerois.... mais non, je ne la ſoupçonnerois de rien. Elle a pu épouſer mon Amant, elle l'a dédaigné, & j'entrevois, je penſe, la ſource de ſes inquiétudes. Lucie naturellement ſérieuſe, l'eſt devenue mille fois davantage depuis ſon union avec M. de Villeneuve le pere; elle regarde comme un devoir eſſentiel d'adopter les goûts d'un homme raſſaſié des plaiſirs, auxquels il s'eſt, dit-on, livré avec fureur. Je ne puis refuſer mon eſtime à ſa conduite; elle doit chercher ſans doute à ſe conformer aux inclinations de ſon Epoux; ſon devoir, ſon bonheur l'exigent. Je ne me trouve pas dans les mêmes circonſtances, & j'avoue que j'y ſerois peu propre: heureuſement rien ne m'oblige à gêner le goût que je ſens pour les plaiſirs honnêtes. Mon Amie craint que ce penchant innocent ne devienne dangereux lorſqu'il ſera appuyé de l'exemple d'un Epoux qui penſe comme il eſt naturel de penſer à vingt-deux ans, & voilà ſans doute le motif de ſa répugnance pour ce mariage, & des ſoins qu'elle ſe donne pour m'en dégoûter. Je reſpecte ce motif, & je ne partage point ſes craintes: il eſt des

penchants innocents qu'on peut satisfaire sans crime ; je ne me crois pas obligée d'avoir à vingt ans les vertus d'une femme de cinquante. Je suis même persuadée qu'il faut tôt ou tard payer un tribut à l'innocente folie : si j'étois trop raisonnable à mon âge, je craindrois d'être folle dans celui où l'on ne pardonne rien. Je vous parle avec une franchise qui fait preuve de l'innocence de mes vues, si j'en avois quelques-unes qui pussent me faire rougir, je chercherois à vous les déguiser, ou plutôt, je les sacrifierois au desir de mériter votre estime.

En relisant ma Lettre, j'ai cru y voir un peu d'aigreur contre ma chere Lucie, & en examinant mon cœur, j'ai trouvé qu'effectivement j'ai de l'humeur contre elle. En vérité, Madame, je crois que je suis excusable. Lui convient-il de faire la vieille à vingt ans, & de vouloir assujettir ses Amies à penser comme elle ? grondez-la, je vous prie : je suis sûre que vous blâmerez son dégoût pour les plaisirs ; elle a tant de déférence pour vous, que dans la vue de vous obéir, elle mitigera son austere façon de penser. Il auroit fallu nous refondre ensemble pour trouver un juste

milieu,

milieu. Elle craint trop le grand monde; je soupçonne que je l'aime peut-être avec un peu d'excès : ces deux extrémités rapprochées auroient fait ce juste milieu en quoi l'on dit que se trouve la vertu. J'attends Henriette avec impatience; Lucie la souhaite autant que moi, & nous espérons toutes deux en fortifier notre parti. Que ne puis-je vous gagner, cela feroit à coup sûr baisser la balance en ma faveur.

TREIZIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

VICTOIRE réalise mes craintes, ma chere Lucie, je ne l'avois que trop bien deviné : elle touche à sa perte, différons-la du moins; & si nous ne pouvons l'arrêter sur le penchant du précipice, ménageons-lui dans notre amitié une ressource pour en sortir. Je ne me reproche point la petite trahison que je commets en vous renvoyant la lettre qu'elle m'a écrite; c'est pour son bien que je trompe sa confiance; il est

absolument nécessaire que vous la connoissiez à fond pour la servir à propos, je vous connois trop pour craindre que vous soyez blessée de ce qui vous regarde, votre esprit est au-dessus de ces petitesses; vous ne vous servirez de la connoissance que je vous donne, que pour augmenter de ménagements & de précautions dans les conseils que vous donnerez à notre pauvre Amie. Que je la plains! que le monde pour lequel elle se passionne est différent de ce qu'il paroît! Mais la jeunesse met un bandeau sur les yeux; il faut presque toujours abandonner à l'expérience la guérison des erreurs & du délire des premieres années. Que vous avez d'actions de graces à rendre au Seigneur, ma chere Lucie, d'avoir avancé pour vous la saison du bon sens! Vous jouïrez sans remords des vrais plaisirs de la vie qui ne se recontrent que dans l'accomplissement de nos devoirs. Vous goûtez déja les douceurs de l'amitié de la maniere la plus excellente, puisque vous avez trouvé un ami dans votre Epoux: croyez-moi, ma Chere, c'est, comme vous me le disiez, le *nec plus ultrà* du bonheur. Il est peu de circonstances dans lesquelles ce bonheur puisse être

altéré, il en est pourtant : le Ciel sembloit m'avoir ménagé cette espece de félicité ; mais hélas ! l'attachement que j'avois pour le plus digne de tous les Époux, & le retour dont il a toujours payé ma tendresse, ont été pour nous une source féconde des maux les plus à redouter pour les cœurs sensibles : heureuses pourtant les personnes qui n'en éprouvent que de cette espece ! ce ne sont pas ceux que je crains pour Victoire : son cœur sera déchiré dans un autre genre ; le sort en est jetté, & nous ne devons plus espérer de l'en guérir : je vous conseille donc de ne plus vous opposer à ce mariage qui sera pourtant un supplice pour elle. Il faut espérer que l'excès de ses maux nous fournira le reméde.

Mon accommodement sera fini dans quelques jours ; ma petite fortune est rassurée par les soins généreux de vo re Époux, mais il me reste des malheurs à supporter auxquels il n'y a que Dieu qui puisse apporter le reméde. Sitôt que je me reverrai libre, je volerai dans ma chere solitude. Je vous avoue, chere Marquise, que j'aurai besoin de toute ma philosophie pour la trouver aussi douce qu'elle m'a paru jusqu'à ce jour : je n'y verrai plus mes cheres Amies qui

me tenoient lieu de ce que j'ai perdu. Des ſouvenirs amers font couler mes larmes ; mon cœur oppreſſé voudroit ſe refuſer à la ſoumiſſion que j'ai vouée au Tout-puiſſant ; cependant ma volonté eſt ferme dans cette ſoumiſſion, quelque contraire qu'elle ſoit à la nature. Pardon, chere Lucie, je ſens que cette Lettre va vous faire partager mes maux, & pourtant je n'ai pu me refuſer à la ſeule conſolation qui me reſte ; c'eſt de me plaindre à mon Amie. N'allez pourtant pas croire qu'il me ſoit arrivé quelque nouvelle infortune ; il y a longtemps que je ſemble avoir éprouvé tous les traits du ſort ; mais il eſt des moments où mes malheurs ſe retracent à mes yeux d'une maniere ſi terrible, que je me ſens à peine la force de les ſupporter. Je ſuis actuellement dans un de ces moments douloureux ; je me hâte de finir cette Lettre ; je n'ai que des images triſtes à vous offrir ; pourquoi vous ferois-je partager des maux que vous ne pourriez ſoulager ?

QUATORZIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A VICTOIRE.

SI je vous aimois moins, chere Victoire, je vous féliciterois de la ſituation où vous vous trouvez, puiſqu'elle eſt ſelon vos deſirs; mais je ſerois indigne du titre de votre Amie, ſi je vous diſſimulois le danger de cet état qui a pour vous tant de charmes. Le vif intérêt que je n'ai pu m'empêcher de prendre à votre ſort dès le premier inſtant qui vous offrit à mes yeux, m'a engagé à étudier au fond votre caractere: j'ai frémi, ma chere Victoire, & vous partageriez mes craintes, ſi vous pouviez vous connoître auſſi-bien que je vous connois. Vous joignez aux graces naturelles, aux talents brillants; un eſprit vif, enjoué, orné; vous êtes faite pour plaire à ce monde frivole qui vous plaît tant à vous-même. La nature vous avoit ornée de dons plus précieux encore: votre cœur eſt droit & ſincere; il eſt fait pour l'amitié encore plus que pour

l'amour. Que vous manque-t-il donc ? sur quoi mes craintes sont-elles fondées ? le voici, chere Amie. Vos passions sont d'une violence qui m'effraye, & malheureusement votre caractere est foible & léger. Tant que ces passions ont manqué d'aliment, elles se sont contenues dans de justes bornes : la simplicité des mœurs de ceux avec lesquels vous avez vécu jusqu'à ce jour, a conservé l'innocence des vôtres ; vous ne desiriez rien, parce que vous connoissiez peu, & que vous pouviez joüir aisément du petit nombre d'avantages dont vous aviez l'idée : la médiocrité de votre fortune vous fixoit dans cette vie obscure, mais pure & innocente ; une augmentation de bien a réveillé votre ambition, & avec elle toutes vos autres passions. Je sentis lorsque je vous quittai combien le monde dans lequel vous alliez entrer seroit dangereux pour vous, votre situation justifie mes appréhensions. Vous êtes possédée de tout ce que vous avez vu ; vous dévorez par vos desirs les plaisirs qui vous manquent ; vous employez toutes vos lumieres à vous justifier ce goût ; vous n'avez plus que du dédain pour les satisfactions innocentes que vous procuroit

notre solitude ; vous êtes charmée de l'idée de pouvoir vous en arracher pour toujours ; déja même la modération de Lucie vous blesse, & vous êtes au moment de la tourner en ridicule. Qu'allez-vous devenir avec de telles dispositions, surtout si vous épousez le Marquis de Villeneuve ? Je sçais qu'il est ce qu'on appelle aimable, mais cette qualité ne suffira pas pour vous rendre heureuse. Une fille de votre caractere auroit eu besoin de trouver un guide dans un Epoux, & il n'est certainement pas propre à vous en servir : vous l'aimez, vous en convenez, & je sens que je vous préviens inutilement à son égard ; les conseils d'une Amie ne l'emportent guere sur le penchant qu'inspire un Amant. Je m'attends donc à votre mariage & à ses suites : vous gémirez, mais trop tard, de n'avoir point ouvert l'oreille à nos conseils ; plaise à Dieu que nous n'ayons à pleurer que sur vos malheurs, & non sur vos fautes. Il me reste pourtant encore un rayon d'espérance : quelque grands que soient les dangers où vous allez vous trouver exposée, vous y échapperez si vous suivez les conseils de votre Amie, de celle qui par votre mariage deviendra votre

digne belle-mere : elle vous aime avec une tendreſſe infinie ; perſuadez-vous-en bien, & croyez que ſon affection pour vous a été le principe de ſa conduite paſſée, comme elle le ſera de ce qu'elle fera dans la ſuite. Adieu, ma chere Victoire ; cette lettre eſt mouillée, effacée de mes larmes ; faſſe le Ciel que ce ſoient les dernieres que j'aie à verſer ſur vous !

QUINZIEME LETTRE.

VICTOIRE

A ÉMERANCE.

EH ! mon Dieu, Madame, que je ſens vivement les allarmes que je vous ai cauſées, & que l'amitié qui les a fait naître m'eſt précieuſe. J'aime tendrement le Marquis de Villeneuve, je ne dois plus le diſſimuler, puiſqu'il eſt devenu mon Epoux ; je vous aſſure pourtant que ſi votre lettre eût prévenu mon mariage, je n'aurois pas eu la hardieſſe de le conclure, du moins auſſi promptement. Je conviens avec vous de la légéreté de mon caractere ; permettez-

moi pourtant de me flatter sur ce que vous en craignez : mon goût pour les plaisirs ne me fera jamais oublier les principes de mon éducation, & les exemples vertueux que vous m'avez donnés : je n'ose vous promettre une vertu aussi austere que celle de Lucie, je craindrois de vous tromper ; mais n'y a-t-il point un juste milieu ? je ne me sens pas assez de courage, je vous l'avoue, pour renoncer absolument aux plaisirs ; mais n'en est-il donc que d'empoisonnés ? Parmi les personnes que je vois ici, il y en a plusieurs qui s'y livrent sans ménagement, dont pourtant la réputation est sans tache, & qui jouissent à bon droit de l'estime publique ; c'est sur celles-là, Madame, que je veux régler ma conduite. Quant à la Marquise ma belle-mere, elle sera toujours ma chere Lucie, du moins aussi long-temps qu'elle aura la bonté de me permettre de la regarder ainsi : je lui dois le consentement que le Marquis mon beau-pere a donné à notre mariage pour lequel il avoit d'abord marqué beaucoup de répugnance ; il a dit lui-même à mon Epoux qu'en sacrifiant un mariage plus riche qu'il avoit ménagé pour lui, il avoit cherché à

plaire à la Marquise dont l'amitié pour moi étoit parfaite. Vous sentez que son bienfait & ma reconnoissance vont resserrer les nœuds qui nous unissoient; rien ne pourra les rompre de mon côté. Je la prierai de vous rendre un compte exact de mes actions, il n'en faudra pas davantage pour contenir ces passions dont vous craignez la fougue. Je bénis Dieu du prodigieux ascendant qu'il vous a donné sur moi; la crainte de vous déplaire & de perdre votre estime & votre amitié, compensera la foiblesse de mon caractere, & me fera tenir sur mes gardes, pour ne rien faire qui m'en rende indigne.

SEIZIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

JE me flattois vainement d'avoir mérité votre amitié, votre confiance & votre estime; non, Madame, vous ne m'aimez pas, puisque vous n'osez me faire partager vos malheurs. Vous connoissez trop bien l'amitié pour ignorer

qu'une véritable Amie saisit avec avidité l'occasion de partager les peines & les malheurs de ce qu'elle aime. Pourquoi me refuser ce triste avantage ? Vous ne m'en croyez pas digne, sans doute, c'est une injustice. J'aurois voulu devoir votre confiance à votre estime ; je ne l'espere plus par ce motif ; que je la doive à votre compassion. Votre lettre m'a jettée dans une inquiétude si vive, si fatiguante, que je ne me sens pas la force de la supporter long-temps. En un mot, Madame, il faut me mettre à portée de soulager vos maux, ou en y trouvant quelque remède, ou en partageant le déchirement qu'ils vous occasionnent. Que si vous me refusez cette grace, vous me verrez incessamment auprès de vous ; je n'écouterai ni devoir, ni bienséance ; je quitterai tout, & ne vous quitterai vous-même qu'après vous avoir arraché vos funestes secrets. Croyez-moi, chere Amie, leur poids deviendra moins insupportable quand vous les aurez déposés dans mon cœur. Que je me reproche ma discrétion passée ! Combien de fois témoin des soupirs que vous étouffiez, des larmes que vous vous efforciez de dévorer ; combien de fois, dis-je, ai-je été

sur le point de vous presser de m'ouvrir votre cœur ? Un respect mal entendu m'a fermé la bouche : ma jeunesse, mon peu d'expérience sembloient me dicter cette conduite ; d'autres circonstances me permettent aujourd'hui de m'en écarter. J'insiste sur un éclaircissement qui peut-être va me mettre en état de vous être utile : croyez en mes pressentiments : mon cœur me dit que quelque grands que vos maux paroissent, quelque désespérés qu'ils soient en effet, ils ne sont pas sans remède ; peut-être la Providence m'a-t-elle réservé le bonheur & la gloire de les finir, ou du moins de les adoucir. Laissez-moi cette pensée, qui a des charmes infinis pour moi.

Je suis si pénétrée de votre situation, que j'en ai presque oublié celle de nos Amies. Mon Epoux persuadé, comme je vous l'ai mandé, qu'il s'opposeroit inutilement au mariage de son fils, qui d'ailleurs ignoroit les fortes raisons qui m'y rendoient contraires, a consenti de bonne grace à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le public qui n'approuve point ce mariage à cause de la disproportion du bien, me fait l'honneur de le regarder

comme mon ouvrage. J'exerce, dit-on; un empire despotique sur M. de Villeneuve, il ne voit que par mes yeux, & c'est au désir d'établir mon Amie qu'il sacrifie les grandes alliances & la fortune auxquelles son fils avoit droit de s'attendre. Vous croyez peut-être que ce fils me justifie de cette imputation; ce seroit mal connoître son caractere; il commence à se venger de la fortune que je lui ai ravie: il fait entendre à ses amis, qu'à la vérité il aime son Epouse; mais il ajoûte que son inclination n'eût pas été jusqu'à l'hymen, s'il n'eût craint de déplaire à une femme qui gouverne son pere, & qui eût trouvé des prétextes pour le mettre mal avec lui, s'il eût refusé une Epouse qu'elle lui avoit choisi. Heureusement ces discours ne parviennent point jusqu'à mon Epoux; il mourroit de douleur s'il pouvoit soupçonner la noirceur du caractere de son fils: c'est un monstre, & ce monstre est lié par les nœuds les plus sacrés, les plus indissolubles avec tout ce qui m'est cher. Quel supplice! que va devenir notre pauvre Amie avec un mari d'un tel caractere? La pauvre créature se croit au comble du bonheur, que je crains pour elle la fin d'un songe

qui lui paroît si beau ! mais pourquoi le craindre ? Ce mariage si contraire à son salut, selon nos petites idées, & les peines cruelles qui en doivent être les suites, étoient peut-être le seul chemin qui pût l'y conduire sûrement ; il y aura des précipices sur la route, il ne s'agit que de mettre tous nos soins à les lui faire éviter. Victoire adorée aujourd'hui, en peu de temps deviendra indifférente à son Epoux ; je lui donne quelques mois au plus à jouïr de l'illusion, du phantôme de félicité qu'elle croit avoir fixé. Elle n'est pas d'humeur à souffrir patiemment la diminution de la tendresse du Marquis ; elle réussira par ses plaintes, ses reproches & ses emportements à changer cette indifférence en dégoût, peut-être en haine ; c'est à ce moment, ce me semble, que nous pourrons lui devenir utiles. Tant que l'yvresse du bonheur durera, nos conseils ne feroient que blanchir. Elle a un fond de sagesse naturelle qui la soutiendra quelque temps ; il faut donc l'abandonner à elle-même, & je profiterai de ces premiers moments pour faire un voyage indispensable dans les Terres de mon Epoux ; je ne serai absente que deux mois ; dans ce court

eſpace je me flatte que Victoire encore étourdie de la nouveauté des objets, n'aura pas le temps de ſe fixer d'une maniere dangereuſe. Nous avons eu Henriette pendant quinze jours ; ſon mari eſt d'un caractere aſſez doux, peu ou point de religion. Ce n'eſt pas qu'il ſoit impie, il dit qu'il croit tout, comme ſi on pouvoit croire ce qu'on ignore parfaitement, & dont on fait trop peu de cas pour chercher à s'en inſtruire ; du reſte il vit bien avec ſon Epouſe, qui n'a point à craindre de changement dans ſa conduite. Il n'a jamais eu pour elle ce qu'on appelle de l'amour. C'eſt l'uſage de ſe marier à un certain âge ; on prend une femme pour avoir des enfants ; quand elle eſt douce, il faudroit être un monſtre pour la maltraiter ; ils vivent enſemble ſans ſe gêner mutuellement, ſans s'attacher aſſez pour ſe créer des peines. Voilà comme l'Epoux d'Henriette s'explique ſur ſon mariage, non expreſſément, mais on trouve la valeur de ce que je viens de dire dans ſes diſcours. Le cœur de notre Amie eſt ſouvent bleſſé d'une conduite équivalente à ces ſentiments, ſans qu'elle ait la force de s'en plaindre ; & elle m'a avoué qu'il lui en coûte moins

pour supporter son mari tel qu'il est, que pour essayer de lui inspirer des sentiments plus tendres, que peut-être elle ne partageroit pas ; c'est-à-dire, Madame, que nos nouveaux mariés se comportent comme s'ils l'étoient depuis vingt ans ; ils se quittent sans chagrin & sans joie, se retrouvent sans chagrin & sans répugnance. Je vous avoue qu'une telle union seroit bien insipide pour moi ; je n'oserois pourtant justifier mon sentiment à cet égard, peut-être est-ce là le vrai point des mariages heureux. La délicatesse, un attachement vif sont des sources fécondes des maux les plus sensibles, je le sens. Rien ne manque, ce semble, à ma satisfaction ; cependant j'éprouve un genre de peine qui doit augmenter à chaque jour de ma vie. Je n'ai que vingt ans, mon Epoux approche de cinquante ; suivant le cours ordinaire de la nature je dois lui survivre ; cette idée m'accable & empoisonne tout le bonheur dont je jouïs. Mon Epoux m'a surprise deux fois le regardant tristement, & s'est effrayé de voir couler des larmes que cette idée m'arrachoit ; il a fallu lui en découvrir la cause, & il m'a juré que cette idée qui me rend misérable,

misérable, le comble de joie, & a pour lui une douceur infinie. Je n'aurai point la douleur de regretter ma chere Lucie, me dit-il, elle me fermera les yeux, elle recevra mes derniers soupirs; je survivrai à mon trépas, puisque j'existerai encore dans ma mémoire.... Je finis, chere Amie, mes larmes inondent & effacent les mots funestes que je trace. Ah! je le connois, nous ne sommes pas faits pour jouïr d'un bonheur parfait dans ce monde; les plus beaux jours ont des nuages; mes inquiétudes naissent de l'excès de ma félicité.

DIX-SEPTIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

NE m'accusez pas d'avoir manqué de confiance à votre égard, chere Amie; de puissants motifs ont forcé ma bouche au silence, dans le temps même que mon cœur brûloit du désir & du besoin de s'épancher dans le vôtre. J'ai non seulement des malheurs à vous con-

fier, mais encore des fautes, au moins des imprudences. Votre extrême jeuneſſe, &, comme vous le dites fort bien, votre peu d'expérience, me forçoient à vous cacher les dernieres. Ce motif ne ſubſiſte plus; votre eſprit s'eſt meuri avant la ſaiſon, & j'admire les progrès de votre raiſon dans un lieu où les autres perdent ordinairement la leur, c'eſt-à-dire, dans le grand monde. Je ſuis donc déterminée à vous confier mes peines; mais je vous demande grace pour le moment. Je ne ſuis pas dans une ſituation aſſez tranquille pour me rappeller avec ordre des infortunes qui ont commencé avec ma vie; tout ce que je puis vous promettre, c'eſt de vous en écrire les principales circonſtances, à meſure qu'elles ſe préſenteront à ma mémoire dans un temps plus calme. Auparavant de penſer à faire ce réçit, il faut que je réponde à ce que vous me mandez par rapport à nos Amies. Je crois comme vous, ma Chere, qu'il faut abandonner Victoire en ces premiers moments; le tourbillon qui l'emporte a trop de rapidité pour que nous puiſſions eſpérer d'en rallentir la violence; votre voyage, s'il eſt court, ne peut donc lui cauſer aucun préju-

dice. Vous pensez comme moi lorsque vous croyez qu'enlevée successivement par des objets divers & nouveaux, son ame n'aura pas le temps de s'y attacher. Elle voudra jouïr de tout, posséder tout, dévorer tout; la multitude des objets propres à la séduire, la tiendra comme en suspend; cependant cette illusion, cette incertitude ne peut durer long-temps; lorsqu'elle viendra à cesser, Victoire examinera en détail cette foule de plaisirs, pour savoir auxquels elle doit donner la préférence. Voilà le moment dangereux, celui dans lequel elle aura besoin d'un guide tel que vous, pour l'empêcher de se fixer mal-à-propos. Ce qui éloigne encore le danger, c'est qu'actuellement son cœur est plein d'une passion qui y laisse peu de vuide; elle aime son Epoux; tant que cette passion durera d'une maniere assez forte pour faire son bonheur, elle s'attachera à en jouïr; quoiqu'il n'y ait rien de si fragile qu'un amour tel que le sien, j'ose dire qu'il survivra à celui du Marquis. Le dépit, le chagrin, le désespoir l'occuperont encore quelque temps; ce sera même celui qui sera favorable aux réflexions; on pourra lui offrir les remédes que la religion &

la raiſon lui préſentent en de pareilles circonſtances, & alors il ne faudra pas l'abandonner une minute; elle trouveroit ſur ſes pas des conſolateurs qui prévaudroient ſur nous, & dont les remédes ſeroient préférés, parce qu'on les offriroit ſous une envéloppe plus agréable, & par conſéquent propre à la ſéduire.

La ſituation d'Henriette, qui du premier coup d'œil paroît moins dangereuſe, ne laiſſe pas de l'être beaucoup. Henriette à coup sûr n'a ni eſtime ni amour pour ſon Epoux. On peut ſe paſſer du dernier dans le mariage; la ſeconde ne peut être compenſée par rien. La douceur, ou plutôt l'indolence du caractere de notre Amie l'empêchera de chercher les moyens de ſortir de l'état ennuyeux de langueur qu'elle éprouve; en mille ans elle ne s'efforceroit pas de changer ſa ſituation, cela eſt sûr; mais d'autres y penſeront pour elle; elle eſt aimable, elle plaira, on voudra lui plaire, & on y réuſſira pourvu qu'on ſçache l'attaquer par ſon foible. Henriette eſt ſage par tempérament, cette ſageſſe-là ne va pas loin, elle ne peut ſupporter la fatigue, elle ſe rendra par laſſitude ſi on lui oppoſe

de la perſévérance, & nous ne trouverons pas dans ſon caractere les reſſources que nous offre celui de Victoire. Un grand courage eſt inſéparable des grandes paſſions ; ces dernieres aſſujettiſſent à des combats pénibles, qui ſouvent aboutiſſent à des triomphes éclatants. On ne ſait au contraire à quoi ſe prendre avec une ame molle ; elle vous échappe ſans le vouloir, & vous ne pouvez jamais répondre de rien avec elle, à moins que la Religion ne vienne à ſon ſecours, elle ſeule peut lui donner de la conſiſtance. Tâchez donc, ma chere Marquiſe, de réveiller celle de notre foible Amie ; c'eſt l'unique moyen de la fortifier.

Vous me parlez des inquiétudes qui troublent votre bonheur avec une ſurpriſe qui m'étonne. Vous êtiez-vous flattée de trouver ſur la terre le lieu de votre repos ? Revenez de cette erreur. Le plus heureux des mortels eſt celui qui eſt le moins miſérable ; je parle humainement ; la Religion peut parvenir à diſſiper tous les nuages, lorſqu'on s'y attache : elle vous apprend que la ſéparation que vous redoutez ſi fort, n'eſt que momentanée, & que bientôt vous ſerez réunis pour ne

vous séparer jamais. Ces idées consolantes n'ont de force qu'à mesure qu'on se sépare du monde & des objets créés. Ce premier dégagement n'a rien de pénible pour une personne raisonnable; qui connoît le monde, s'en dégoûte, le mépriſe, & a besoin de vertu pour n'y pas renoncer absolument. Vous en êtes là, ma Chere, mais vous êtes bien éloignée encore du détachement des créatures : nous devons les aimer ; rien de plus aisé : nous devons régler cet amour, lui donner des bornes; rien de plus difficile. J'y travaille depuis bien des années, & je sens au trouble qui m'agite, que je suis bien loin du but que je me propose. Je n'ai jamais aimé que ce que je devois aimer, l'excès de mon attachement étoit un crime, j'en ai pour preuve mes murmures contre la Providence au moment où mon idole me fut enlevée.

Vous me croyez veuve, ma chere Lucie, & peut-être le suis je en effet, puisqu'il y a quatorze ans que je n'ai entendu parler de mon Epoux. Au moment qu'il me fut arraché, je perdis une fille unique dont le sort m'est aussi caché que celui de son pere. Vous connoissez mon cœur, jugez de ce qu'il

a ſouffert, jugez de ce qu'il ſouffre encore lorſqu'il ſe rappelle des infortunes ſi extraordinaires. Quelque jour, chere Amie, je vous ferai le détail de tous mes malheurs; aujourd'hui le ſentiment s'en eſt renouvellé d'une maniere ſi forte à la vue d'une bague que j'avois donné à la Nourrice de ma malheureuſe fille, & que j'ai trouvée par hazard; ce ſentiment, dis-je, s'eſt renouvellé avec tant de force, qu'il m'accable. D'ailleurs je ſuis occupée de quelques recherches à cet égard, elles ſont très-importantes. Si je retrouvois cette Nourrice, elle pourroit me donner quelques lumieres ſur le ſort de mon enfant, peut-être même .... mais je n'oſe me permettre des idées flatteuſes à cet égard; pourrois-je ſoutenir la perte de l'eſpoir, ſi j'étois capable d'en concevoir le plus petit?

DIX-HUITIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

JE sens, Madame, la force des raisons que vous m'alléguez pour différer de me faire le récit de vos malheurs; cependant je ne puis être assez raisonnable pour vous accorder le délai que vous me demandez. Au nom de Dieu, chere Amie, ne refusez pas ce sacrifice à mon amitié. Les personnes que vous regrettez, si elles existent encore, ne pourront échapper à nos recherches. Quelle félicité si le Ciel se servoit de mon Epoux pour tarir la source de vos larmes! Je m'attache à cet espoir seul capable de faire diversion au noir chagrin que votre situation me cause. Dépenses, soins, recherches, comptez que rien ne sera épargné, & que mon cher Marquis employera tout ce qu'il a de fortune, de crédit & d'amis pour acquérir quelques lumieres à ce sujet aussi-tôt que vous nous aurez mis en état de juger quelles mesures seront les plus

plus propres à faire réuſſir nos recherches ; il me charge de vous en aſſurer, & vous pouvez compter qu'il eſt ſincere.

Je pars dans trois jours, & j'ai eu le crédit d'engager Henriette à me ſuivre, malgré les efforts qu'a fait Victoire pour la retenir ; elle eût été bien aiſe de ſe juſtifier ſes diſſipations en les faiſant partager à notre foible Amie ; elle m'a reproché le vol que je lui fais : c'eſt un enlévement, dit-elle. Je l'ai menacée de l'enlever elle-même ſi elle continuoit à ſe plaindre. C'eſt le moyen de me fermer la bouche, m'a-t-elle dit, le mot de Province me donne des vapeurs, & je vous plains bien ſincerement de l'ennui auquel vous allez vous trouver expoſée. Quelle eſt ſon erreur ! Je regarde la néceſſité où je ſuis de quitter la Cour & Paris, comme une vraie bonne fortune. Je reſpirerai, ce me ſemble, avec plus de liberté, à meſure que je m'éloignerai de tout ce fracas. Je ſens pourtant qu'il faudra eſſuyer des viſites & des fêtes où nous allons ; c'eſt un mal inévitable ; mais je me propoſe une compenſation bien douce pour ces embarras.

C'eſt à la plus belle des Terres de mon Epoux que nous allons nous ren-

dre; elle le rend Seigneur de vingt-deux Paroisses. C'est, dit Victoire, un petit Empire, & lorsque son goût pour les plaisirs sera usé, elle avoue qu'elle ne seroit pas insensible aux honneurs qui vont m'être rendus. Hélas! Madame, une pensée plus sérieuse m'occupe, & j'ai le bonheur de la trouver selon le cœur de mon Epoux. Dans les vues communes, être Seigneur de Paroisse, est avoir le droit de dominer sur tout un monde de Vassaux. Le fier Courtisan fatigué de se voir confondu dans la foule à Versailles, & de s'y voir souvent éclipsé, écrasé, va se dédommager de ce désagrément dans ses Terres, en éclipsant, en écrasant ses inférieurs. Loin de nous ce plaisir barbare. Être Seigneur de Paroisse dans les vues de Dieu, c'est être le Pere de ses Vassaux, leur consolateur, leur soûtien. Que de devoirs ces grands titres imposent! qu'ils sont nobles! qu'ils sont sacrés! qu'ils sont négligés! Mon Epoux convient qu'il y a de grands scrupules sur cet article. Que d'injustices peut-être a-t-il à se reprocher, puisqu'elles ont été commises en son nom. Connoît-il ceux qu'il a chargé des emplois les plus importants: Baillifs, Cu-

rés, Exacteurs de ses droits, tout a été nommé par faveur, par brigue; il frémit quand il pense aux horribles suites de sa négligence à cet égard, & prend résolution de réparer le passé, non seulement par la plus grande vigilance, mais encore par la restitution des dommages qu'il a causés, & qu'il pouvoit empêcher. Que j'aime à le voir dans cette équitable disposition! avec quelle ardeur ne me joindrai-je pas à lui pour découvrir & réparer tous ces manquements. Cela nous entraînera sans doute dans de grandes dépenses, j'en prendrai droit de retrancher un luxe qui m'a toujours paru énorme. Nos yeux ne vont plus tomber que sur des misérables; aurions-nous le cœur de ne pas employer pour les soulager cet immense superflu que Dieu ne nous a donné que pour cela? Ah! chere Amie, quelle félicité pour mon cœur si je puis réussir à remplir nos devoirs à cet égard! Que j'ai d'actions de graces à rendre au Seigneur de m'avoir découvert cette source de plaisirs purs, je ne dis pas seulement dignes du Christianisme, mais de l'humanité! Pourquoi faut-il que Victoire l'ignore? Elle est née bonne & généreuse; si elle avoit goûté

le plaisir de faire des heureux, elle seroit bientôt dégoûtée de ceux qu'elle poursuit avec tant d'ardeur. Je suis dans l'enthousiasme d'une nouvelle passion, chere Amie, j'ai fait depuis huit jours l'essai de cette sorte de félicité, & je suis résolue de ne me point épargner un bonheur qui est entre mes mains. Je ne puis résister à l'envie de vous faire part de cette bonne fortune. Le Marquis eut quelques affaires à recommander au Ministre, il y a huit jours, & comme il m'a témoigné quelque bonté, & qu'il s'agissoit d'une chose que mon Epoux a fort à cœur, il me pria de vouloir bien la solliciter. Le Ministre étoit encore chez le Roi, & on me fit entrer pour l'attendre dans une chambre où il y avoit déja quelques personnes. Je distinguai parmi elles un homme assez bien mis, de la plus belle phisionomie du monde; il étoit debout proche d'une table, & tournoit de tous les côtés une flûte qu'on avoit laissée là, je n'oserois dire par hazard, non, c'étoit par un ordre exprès de la Providence qu'elle y avoit été oubliée. Vous savez que je suis passionnée pour cet instrument; je me levai, & m'approchant de cet homme: apparemment, Monsieur, lui

dis-je, que vous ſavez jouer de la flûte, vous l'examinez, ce me ſemble, en connoiſſeur. J'en joue un peu, Madame, me répondit-il en me ſaluant d'une maniere très polie, j'avoue pourtant que je la regardois ſans la voir. Vous êtes ſans doute occupé, Monſieur, & je ſuis indiſcrette d'avoir troublé vos penſées; je l'aurois été bien davantage ſans cet avertiſſement, car j'aurois pris la liberté de vous demander un air en attendant audience. Jouer à ce moment! me repartit cet homme; en même-temps ſes yeux ſe remplirent de larmes qu'il s'efforça de retenir. Ah! mon Dieu, lui dis-je fort émue, ma demande a été bien imprudente, je vous prie de l'excuſer, Monſieur, vous avez quelque violent chagrin, je ne me pardonnerai ce ui que je viens de vous cauſer, qu'au cas où je puiſſe vous offrir quelque conſolation. J'étois toute étonnée, je vous l'avoue, du mouvement qui me portoit à parler à cet homme d'une maniere ſi libre, rien en lui n'annonçoit l'eſpece de malheur qui lui arrachoit des larmes; au lieu de me répondre, il leve les yeux & les mains au Ciel, ſon viſage qui étoit fort pâle auparavant, ſe couvre d'une rougeur ſubite, il s'écrie:

Grand Dieu, dont la providence s'abaisse jusqu'à nourrir les petits oiseaux, est-ce une ressource que votre main libérale me ménage ? puis paroissant confus de cette exclamation, il regarde d'un air humilié autour de lui, pour voir s'il n'avoit point été entendu. Heureusement les autres personnes parloient avec vivacité à l'autre bout de l'appartement, & je me hâtai de lui dire : Rassurez-vous, Monsieur, nous sommes seuls ; seroit-il bien possible que vos malheurs fussent de nature à pouvoir être soulagés sur le champ par une amie de l'humanité. Dans l'instant on m'appella de la part du Ministre, & je n'eus que le temps de dire à cet homme : Monsieur, je laisse ma tabatiere d'or sur cette table, je vous en fais le gardien, j'espere que vous me la remettrez dans quelques minutes. Ce fut l'expédient qui me vint dans l'esprit pour empêcher cet honnête homme de fuir ; car sa confusion étoit si marquée, que je craignois qu'il n'eût pas le courage de m'attendre. Je ne sais ce que je dis au Ministre tant j'étois occupée de ce malheureux, & étant sortie après avoir obtenu ce que je demandois, je lui dis : Monsieur, si les affaires qui vous ame-

noient ici ſont de nature à pouvoir être remiſes, je vous prie de m'accompagner chez moi, & de compter ſur tout ce qui poutra dépendre de moi pour adoucir vos peines. Une profonde révérence fut toute ſa réponſe; il monta dans mon carroſſe ſans oſer m'enviſager, & étant arrivé dans mon hôtel, je le priai de me ſuivre dans mon cabinet; mais à peine y eut-il été quelques inſtants, que je le vis chanceler, & tomber à mes pieds ſans connoiſſance. Je ſonnai, & j'eus bien de la peine à l'aide de ma femme de chambre & du Marquis, à lui faire reprendre ſes eſprits. Mon Epoux lui tenoit le pouls, & s'appercevant qu'il étoit extrêmement foible, quoiqu'il eût toute ſa connoiſſance, il commanda à la femme de chambre d'appeller le Chirurgien de la maiſon. L'Inconnu la laiſſa ſortir; mais à peine eut-elle tiré la porte, qu'il me dit: Ce n'eſt pas de remédes dont j'ai beſoin, Madame, mais d'aliments; il y a trois jours que je n'ai rien mangé. Je fis un cri d'étonnement, & ouvrant un cabinet qui renferme des liqueurs, je pris un pot de gelée qui s'y trouva par hazard, & le fis prendre à cet Infortuné. Le Marquis étoit auſſi touché

que moi, & ne pouvoit comprendre par quel accident un homme de cette ſorte étoit réduit à une telle extrémité, encore moins, comment il ſe trouvoit dans mon cabinet. Tranquilliſez-vous, mon cher Monſieur, dis-je à cet homme, vous ne ſortirez point d'ici qu'après le dîner, & vous aurez tout le temps de m'apprendre vos infortunes qui certainement touchent à leur terme. Ne me parlez point, lui dis-je, voyant qu'il ſe préparoit à me marquer ſa gratitude, nous aurons tout le temps de faire connoiſſance, il faut vous tranquilliſer. Je demandai en même-temps du chocolat, & en ayant pris moi-même une taſſe, j'en fis prendre à mon nouvel hôte, qui ſe trouvant tout-à-fait remis, m'apprit que le moindre de ſes maux étoit celui que je venois de ſoulager. Il avoit vendu ſa derniere chemiſe depuis trois jours pour donner du pain à ſa femme qui étoit groſſe, & chargée de trois petits enfants, & avoit eu le courage de s'en priver pour faire durer ce dernier pain plus longtemps. J'appris qu'il avoit perdu une fortune honnête par des malheurs qu'il n'avoit pu prévoir. On lui devoit beaucoup, & il n'étoit chez le Miniſtre que pour ſolliciter, à titre d'aumône, la

plus légere partie d'une groſſe ſomme. Pendant qu'il parloit, mon Epoux l'enviſageoit avec attention comme cherchant à démêler ſes traits; lorſqu'il eut fini ſon triſte récit, le Marquis lui dit: Me trompai-je, Monſieur, lorſque je crois vous avoir vu quelque part? Non, Monſieur, lui répondit cet homme; j'ai eu l'honneur de vous voir chez moi, & je vous ai fourni les miroirs qui ſont dans ce cabinet. Je ſuis Marchand Jouaillier, & il m'eſt dû à ce moment plus de ſoixante mille livres par des Seigneurs dont les Domeſtiques ont le ſuperflu en abondance, pendant que nous ſommes prêts à périr faute du ſtrictement néceſſaire. Quelle horreur! Je voulus inutilement arrêter cet infortuné plus long temps; ſa malheureuſe famille attendoit ſon retour avec toute l'impatience de gens qui étoient à jeun à midi. Il ſortit après que je l'eus forcé à prendre un doigt de vin, un biſcuit, & une bourſe où il y avoit quelque argent, & n'oſant l'abandonner encore à ſa foibleſſe, je le fis reconduire dans mon équipage. A peine eus je dîné, que le Marquis voulut m'accompagner chez ces infortunés. Ah! j'ai le cœur déchiré quand je me rappelle l'horreur de leur

situation. Figurez-vous, Madame, les plus jolis enfants du monde presque absolument nuds, dans un grenier qui ne recevoit le jour que par une lucarne; une femme aimable & très-bien élevée réduite à coucher sur la paille; ces pauvres gens avoient vendu leurs meubles & leurs habits piéce à piéce, & si celui que portoit le mari avoit été épargné, c'est qu'il en avoit besoin pour se procurer l'entrée chez les Grands qui lui retenoient son bien. Le Marquis a jetté les yeux sur son livre de compte, & a été fort surpris de trouver le nom de son fils pour trois mille livres : Oh! pour cette dette, a-t-il dit au Marchand, vous en serez payé dans les vingt-quatre heures. Effectivement il est sorti sur le champ, & son bon cœur l'a peut-être fait parler avec trop de vivacité; car le jeune Marquis a eu bien de la peine à se contenir dans les bornes du respect, à ce que m'a dit mon Epoux. Il n'a pu arracher de lui que le tiers de la somme que nous avons remise au Marchand; mon Epoux l'a prié de s'en servir pour habiller & loger sa famille d'une maniere honnête, & promet à son retour de placer le pere & les enfants. J'ai pourvu à ce que rien ne

leur manquât dans mon absence, & cette avanture m'a ouvert les yeux sur des devoirs très-importants.

J'ai compris par le détail que cet homme nous a fait de ses affaires, qu'une des principales causes de sa ruine a été les crédits qu'il avoit faits aux gens de qualité. Un Marchand veut faire honneur à ses affaires; il compte, pour acquitter une lettre de change, sur un argent promis par un homme riche; cet argent lui manquant, il a recours à des ressources ruineuses, qui en quelques années l'abîment. Cependant celui qui lui doit se croit parfaitement quitte envers lui s'il le paye, & demeure pourtant chargé d'une restitution qu'il ne fera jamais. Je parle selon mes petites lumieres, que je crois justes: N'est-il pas vrai qu'il est responsable de la ruine de ce créancier, & qu'il est obligé en conscience de réparer en entier le mal qu'il lui a causé? Cette pensée a fait une telle impression sur moi, qu'en rentrant à l'Hôtel, j'ai envoyé chercher tous ceux auxquels nous devions quelque chose, j'ai réglé leurs comptes, & je ne partirai point sans les avoir payés de ma main. Le Marquis dit en riant, qu'il va ren-

voyer son Intendant, puisque je commence à exercer ses fonctions; & moi je lui réponds sérieusement que je suis à ses ordres pour cet emploi; j'ai entrevu; .... mais ne jugeons point témérairement, j'éclaircirai toutes choses à mon retour.

J'ai fait à Victoire le récit de ce qui m'étoit arrivé; elle en a versé des larmes, aussi-bien qu'Henriette. Cette derniere m'a donné deux louis de fort bonne grace, ce qui est beaucoup pour elle; Victoire en rougissant m'a offert le quart de cette somme; elle a joué & perdu; je n'ai pas ajoûté un mot aux reproches que lui faisoit sa conscience; ses remords se montroient sur son visage, il faut lui en laisser sentir les pointes, les aiguiser même, mais imperceptiblement. Adieu, Madame, je donnerai des ordres précis pour qu'on me fasse tenir votre réponse, je ne me flatte pas de pouvoir la recevoir avant mon départ.

DIX-NEUVIEME LETTRE.

ÉMERANCE
A LUCIE.

COURAGE, ma chere Marquise; vous entrez dans le chemin où je vous souhaitois, & où j'aurois tâché de vous conduire, si je n'avois pas cru devoir vous abandonner à la conduite de Dieu : sa volonté, sa bonté se manifestent à votre égard, & vous y serez fidelle, j'en suis sûre. Vos réflexions sur la justice paroîtroient outrées à bien des gens; ce ne seroit pas votre faute, mais celle de leur ignorance des devoirs du christianisme & de l'humanité. On a peine à comprendre ce que dit notre divin Maître sur le petit nombre des Élus. Hélas! ma Chere, si on examine la façon dont vivent les gens du grand monde, on est bien tenté de croire que ce ne sera pas du milieu d'eux que sera tiré ce petit nombre : si on pouvoit supposer que les plaisirs auxquels ils se livrent sont sans danger, les dépenses énormes qu'il faut faire pour se les pro-

curer, les rendroient criminels. Je ne parle pas du précepte de l'aumône que ces dépenses ne permettent pas de remplir en la centieme partie, je parle de la justice : ce qu'on appelle un honnête homme dans le monde, se croiroit obligé de passer son épée au travers du corps de celui qui le traiteroit de fripon. Qui ne croiroit, à voir leur délicatesse à cet égard, qu'ils sont de rigides observateurs de ce précepte du Décalogue : *Tu ne prendras pas le bien d'autrui* ; cependant ces gens si sensibles sur le nom, ne craignent pas la réalité ; ils en font gloire. Il semble que rien ne caractérise mieux un homme du premier rang, que la multitude de ses dettes. Que de gens au dernier jour seront rangés parmi les voleurs de grand chemin, & qui nous étourdissent aujourd'hui du mot d'honneur & de probité, sans avoir même l'idée de la chose dont ils parlent sans cesse. Ne nous faisons point illusion, ma chere Marquise ; nous poussons bien au delà du juste ce que nous croyons devoir à la décence du rang, & notre fortune ayant des bornes plus étroites que nos desirs, c'est aux dépens du pauvre Artisan que nous soutenons notre magnificence : quelle bas-

ſeſſe ! Je ne crains plus pour vous ce malheur, chere Amie ! Il pourroit même fort bien arriver que vous ayiez bientôt beſoin de leçons de modération ſur cet article : quand on a goûté une fois le plaiſir de faire des heureux, on en devient inſatiable ; il faut ſe faire violence pour ſe rappeller qu'on doit auſſi la juſtice à ſes enfants. Le Préſident m'a dit que vous êtiez groſſe ; votre fécondité ne ſe bornera pas ſans doute à un enfant, il faut compter là-deſſus dans l'ordre que vous allez mettre dans vos affaires. Vous voyez que je vous regarde déja comme l'Intendante du Marquis ; je veux croire que celui qui exerce cette charge chez vous eſt un fort honnête homme, cependant voici un fait. On ſçait quels appointements ont ces ſortes de gens, & on pourroit calculer à un millier de livres près ce qu'ils peuvent poſſéder au ſortir de leurs ſervices. Ils en ſortent avec une fortune qui eſt le centuple de ce qu'ils devroient avoir : donc ils volent leurs maîtres ; cela eſt clair. Je ſçais qu'il eſt bien pénible pour une femme de votre âge de ſe charger d'un ſi grand détail, cela eſt même contre l'uſage ; ce qui ne doit pas vous empêcher de

le faire. Vous songerez, pour soutenir votre courage, que c'est pour vos bons amis les pauvres que vous travaillez, ou plutôt vous penserez que c'est pour vous mettre en état de soulager Jesus-Christ en leur personne, & accomplir toute justice; ayez des sous-Intendants, mais voyez leurs comptes & ôtez-leur l'occasion d'être frippons par votre vigilance. Cela vous coûtera peu, chere Marquise, avec ces encourageantes pensées; vous êtes née libérale; la religion & la grace étendront, sanctifieront cette disposition naturelle. L'amour du plaisir au contraire vient à bout de la changer: Victoire, par exemple, va chercher à endurcir son cœur contre les mouvements de compassion que la vue du misérable ne manqueroit pas d'y exciter, & pour s'éviter la peine que lui causeroit ce combat, elle éloignera autant qu'il lui sera possible tous les objets pitoyables; l'amour du plaisir devenu passion dominante, éteint tous les autres goûts, & met dans l'impossibilité de les satisfaire, quand bien même ils existeroient encore. Une autre regle de justice à laquelle je vous exhorte d'être fidelle, c'est de ne rien prendre à crédit. On ne sent pas ce qu'on dépense quand

quand on ne tire pas l'argent de sa poche, on excede celle qu'on devroit faire, on paye beaucoup trop cher, on est moins bien servi, on s'incommode pour payer de grosses sommes, ou l'on ruine le Marchand & l'Artisan.

J'avois presque succombé à la tentation d'aller passer quelques mois avec vous avant de rentrer dans ma solitude; un soin plus cher encore, permettez-moi de le dire, chere Amie, me force à un voyage plus long. Vous concevez qu'il ne peut être question que de ma Fille; j'en ai reçu des nouvelles sûres, & si le Ciel m'avoit donné des aîles, j'aurois volé à Turin où elle est chez M. de Sainville son grand-pere. Voici l'heureux incident qui m'a fait découvrir ses traces.

Je vous marquois dans ma derniere Lettre qu'une bague avoit renouvellé mes douleurs. Cette bague avoit été donnée par mon Époux à la Nourrice de ma Fille, & les premieres lettres de nos noms y étoient gravées : je la trouvai chez l'Orfevre qui avoit mes diamants, & par son conseil, je fis publier que je donnerois cent écus à la personne qui avoit mis ce bijou en gage. Dès le lendemain un homme assez mal vêtu se

préſenta, & me dit que ſa femme qui étoit malade l'avoit mis en gage pour ſe procurer quelques ſecours, mais qu'elle n'avoit pas voulu la vendre, parce qu'elle lui venoit de perſonnes qui lui étoient extrêmement cheres. Ah! ma chere Marquiſe, que je fus peu maîtreſſe de mes mouvements à ce récit! je me levai avec une précipitation qui effraya cet homme, & joignant les mains, je le conjurai, en verſant des larmes, de me conduire auprès de ſa femme: Dupuré voulut en vain me forcer d'attendre une voiture, j'étois déja dans la rue, & ſi la néceſſité d'être guidée, pour trouver une maiſon que je ne connoiſſois pas, ne m'eût forcée à régler mes pas ſur ceux de cet homme; en vérité, je crois que j'aurois couru. Quatorze ans d'abſence n'avoient point fait un changement aſſez grand en nous, pour nous empêcher de nous reconnoître mutuellement: cette femme jetta un cri de joie auſſi-tôt qu'elle m'eut enviſagée, & ne ſçavoit de quelles paroles ſe ſervir pour me témoigner ſa ſatisfaction. Quelle joie pour ma chere Anette, s'écrioit-elle! mais, Madame, M. votre Époux eſt-il dans cette Ville? mon aimable enfant aura-t-elle la ſatis-

faction raviſſante d'embraſſer ſon pere & ſa mere ? ces paroles m'arracherent un ſoupir ; un mouvement douloureux par rapport à mon ignorance ſur le ſort de mon Époux, troubla pendant quelques inſtants le bonheur de ſçavoir que ma Fille exiſtoit encore, & que je pouvois me flatter de l'eſpoir de la retrouver bientôt. La Nourrice me fit voir une lettre qu'elle en avoit reçue il y avoit quatre mois, par laquelle elle lui annonçoit que le Marquis de Sainville lui avoit donné dans ſon cœur la place qu'y avoit occupée ſon malheureux fils. Quoique peu en état de faire attention au ſtyle de cette lettre, il étoit ſi ſupérieur à ce que j'avois ſujet d'attendre d'une fille que je préſumois ſans éducation, que je ne pus m'empêcher d'en marquer ma ſurpriſe à la Nourrice. Anette n'auroit rien à deſirer du côté de l'éducation, quand elle auroit été deſtinée à être une Reine, me dit cette femme, & je puis me vanter qu'elle eſt la fille la plus parfaite qu'on puiſſe imaginer pour le corps & pour l'eſprit. Je priai cette femme de m'apprendre comment elle avoit pu être en état d'élever ſi bien ma Fille, & elle me fit un récit que j'interrompis pluſieurs fois par mes

actions de grace au Tout-puissant qui a multiplié les miracles de sa Providence en faveur de ma chere Enfant. Elle entre actuellement dans sa dix-huitieme année, & la Nourrice dit qu'elle est aussi formée que moi. Vous concevez, ma Chere, qu'il ne m'est pas possible de rester tranquille à Toulouse après avoir reçu cette nouvelle; cependant je vois avec douleur que je ne puis la quitter avant d'avoir vu le tour que prendront mes affaires; j'approche du moment critique, & le Président me prie de votre part de rester au moins une quinzaine. Je trouve ce délai insupportable; faut-il pour des biens que j'estime si peu, & qui valent si peu en effet, différer la jouissance d'un bien réel? J'ai eu la pensée d'écrire à Turin, & puis j'ignore dans quelles dispositions sera le Marquis de Sainville à mon égard; qui sçait s'il ne me rendra pas responsable de la perte de son fils, & si pour m'en punir il ne me refusera pas ma Fille? Il vaut mieux me présenter que d'écrire, du moins aurai-je l'espoir de l'attendrir ou de mourir à ses pieds. Vous voyez à quel excès je suis troublée; je rougis, ma chere Lucie, d'être encore si peu maîtresse de moi-même. Hélas! nos

misérables cœurs se ressemblent tous ! le mien, comme celui de notre pauvre Victoire, voudroit s'élancer au-devant du bonheur qu'il attend, en précipiter la jouissance, s'y reposer ; toute la différence est, que les objets de mon empressement doivent m'être chers. Cette impatiente vivacité n'en est pas moins, le dirai-je, chere Amie ? oui, ce n'est point avec vous qu'il faut avoir des réserves, des ménagements : cette vivacité n'en est pas moins un crime. Est-ce donc pour les objets créés que Dieu m'a donné un cœur si vif & si tendre ? Je dois aimer ma fille sans doute, & ne rien épargner pour la retrouver ; mais cet amour doit être subordonné à celui que je dois à l'Etre bienfaisant qui me l'a donnée & qui veut me la rendre ; c'est lui que je dois aimer en elle, & cependant mon trouble m'annonce que je l'aime encore en payenne : n'aurois-je point à craindre les murmures, ou du moins l'abattement, si quelque accident venoit me la ravir. Ah ! que je suis encore loin de cette perfection où tendent mes desirs ! Ne nous y trompons point, Lucie ; notre bonheur, aussi bien que notre devoir, dépendent de cet important arti-

ticle. Aimer toutes choſes en Dieu : un ſeul deſir de notre cœur dont il n'eſt pas le but unique, ſuffit pour le tourmenter. Je n'ai jamais oſé vous parler auſſi ouvertement que je le fais à préſent ; une jeune perſonne a peine à comprendre des vérités ſi contraires à tout ce qu'elle voit & ce qu'elle entend ; mais aujourd'hui où je vous vois prête à entrer dans la carriere des grandes vertus, je ne dois rien diſſimuler. Veillez ſur votre cœur, chere Amie ; non plus pour en écarter les attachements frivoles, graces au Ciel vous les eſtimez ce qu'ils valent ; il eſt queſtion à préſent de régler ſes penchants légitimes & vertueux. Vous apprendrez par mon exemple combien il eſt dangereux d'aimer trop. Je finis ; ſi je vous diſois tout ce que je penſe ſur cet important article, je craindrois de vous effrayer. Je vous écrirai de tous les endroits où il me ſera poſſible de le faire, car je vous connois trop, pour ne pas ſentir combien vous ſerez agitée juſqu'à ce que je ſois parvenue au terme de mon voyage.

VINGTIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

JE reçois votre Lettre à Rouen où j'avois chargé un domestique de me l'apporter, car nous faisons de petites journées à cause de mon état, & ce valet nous a suivis en poste. Elle a surpassé mes espérances, chere Amie; j'emporte le doux espoir de ne plus rien apprendre de vous qui ne soit consolant. Vous retrouverez cette chere Fille, & vous la retrouverez digne de sa mere; mais pourquoi me laisser ignorer les événements de sa vie & de la vôtre? pouvez-vous me croire assez indifférente pour être sans curiosité à cet égard, & connoissant la vivacité de mon cœur pour tout ce qui vous touche, n'y a-t-il pas une vraie cruauté de me laisser si long-temps en suspens? C'est un crime que je ne vous pardonnerai qu'à une condition; c'est de nous amener cette chere fille; si vous refusiez de satisfaire ce juste desir, en vérité, je me sens le

courage de passer les Monts, pour me procurer malgré vous cette satisfaction. Mais, mon Dieu ! pourquoi ces reproches que vous vous faites à vous-même sur votre vivacité dans une pareille occasion ? A moins d'être un Ange, auriez-vous pu être tranquille ? Vous aimez la franchise, Madame; vous allez être contente de la mienne. J'ai eu peine à vous reconnoître dans votre derniere lettre; vous y poussez, ce me semble, la délicatesse trop loin. Pendant les années que j'ai eu le bonheur de passer avec vous, j'ose vous avouer que je vous ai curieusement examinée; mon admiration m'a conduite à cette amitié tendre fondée sur la plus haute estime; je vous ai toujours vue ce qu'il y a de plus parfait, & l'une des choses qui me charmoit le plus en vous, c'est qu'avec une vertu qui ne laissoit voir aucun défaut, vous aviez sçu vous préserver de l'écueil de la dévotion. Votre perfection étoit celle d'une créature humaine, & vous fuyez les excès. Comment le court espace qui nous a séparées a-t-il pu apporter un tel changement dans vos idées ? Vous me parlez un langage nouveau, étoit-ce, comme vous le dites franchement, par ménagement pour

pour ma foibleſſe ? en ce cas, Madame, j'approuve votre prudence. J'ai toujours aſpiré au bonheur de vivre en Chrétienne, ſans vouloir pouſſer l'ambition juſqu'à être une Sainte, & j'ai cru que ces vertus héroïques auxquelles vous m'inſinuez d'aſpirer, ne devoient pas être le partage des perſonnes deſtinées à vivre dans le monde. Pardon, chere Amie, de vous parler ſi librement ; peut-être ſuis-je dans l'erreur, il faut vous mettre en état de m'éclairer en vous faiſant lire au fond de mon ame : quelque répugnance que je me ſente pour une dévotion outrée, je me ſens capable de la ſacrifier ſi vous me diſiez nettement, Dieu le veut, votre ſalut y eſt attaché. Juſqu'à ce que vous me prononciez ces grands mots, je me bornerai à être ce que je vous ai vue, & je ferai très-contente de moi ſi je parviens à vous reſſembler. Promettez-moi auſſi de me faire part de ce qui vous a fait changer les idées que vous avez eues juſqu'à préſent ; car, encore une fois, je ne vous reconnois plus aux dernieres lignes de votre Lettre ; elle eſt plutôt d'une Carmelite que d'une femme du monde.

Je n'ai pu avoir Henriette qui s'eſt

excusée sur une maladie : voilà l'ouvrage de Victoire ; elle triomphe, j'en suis sûre, de l'avoir emporté sur moi. C'est quelques heures avant de partir que j'ai reçu l'excuse d'Henriette, & on avoit ménagé cette circonstance pour me mettre hors d'état de vérifier cette prétendue maladie ; si j'en crois M. de Sauvebœuf, c'est moins que rien. J'ai cru devoir me contenter de ce que j'ai fait, & j'abandonne le tout à la Providence. Nous sommes en marche tout le jour pour faire peu de chemin, & je commençois à trouver le voyage long. Il finira ce soir, & demain je reprendrai ma Lettre.

J'arrivai donc hier au soir extrêmement fatiguée, & quoiqu'on n'eût pas de certitude du moment où nous devions être au Château, nous le trouvâmes illuminé. Comme les jours sont très-courts & que le temps étoit couvert, la lumiere nous manqua à une demi-lieue du gîte, & nous fumes agréablement surpris de voir des paysans bien enharnachés de rubans, de coquardes, le fusil sur l'épaule, & un flambeau à la main. Non seulement ces premiers nous accompagnerent, mais la troupe se grossit de cent pas en cent

pas ; & nous fumes forcés de commander au Postillon de modérer la course de ses chevaux, pour ne pas mettre notre cortége hors d'haleine. On avoit dessein de tirailler, le Marquis l'empêcha à cause de ma situation, de crainte qu'il n'arrivât quelque accident. Tous ces honnêtes gens nous accompagnerent jusqu'à la cour du Château, qui étoit pleine de leurs femmes & de leurs enfants, tous en habit des Dimanches ; en vérité tout cela étoit gelé, car il faisoit un froid horrible. Je me hâtai de jetter quelque argent, & renvoyai tout ce monde se chauffer en buvant à ma santé. Je trouvai tous les Domestiques du Château rangés en deux files dans le vestibule ; & brulant d'envie de me repo'er, je fus tentée de passer rapidement. L'humanité m'indiqua une autre conduite : ces pauvres gens méritoient quelques instants d'attention ; c'eût été leur faire trop sentir la supériorité du rang, que de leur refuser mes regards. Ah ! Madame, que je me serois ſçu mauvais gré de n'avoir pas écouté ce sentiment. Mes yeux furent fixés par la vue d'une petite paysanne de quatorze ou quinze ans, qui est bien ce que j'ai jamais vu de plus parfait.

Ses habits qui étoient fort pauvres n'empêchoient point qu'elle n'eût l'air d'une Princeſſe, & machinalement je la ſaluai, ce qui rendit la pauvre enfant ſi honteuſe qu'elle étoit prête à pleurer. J'allois appeller le Marquis, qui parloit au Concierge, pour lui faire admirer cette merveille; une penſée ſubite me retint: il eût peut-être été dangereux de faire appercevoir cet enfant de mon admiration, pour des charmes qu'elle pouvoit fort bien ignorer, & je me hâtai de faire quelques ſignes de bienveillance aux autres domeſtiques pour égaliſer en quelque ſorte le traitement. A peine fus-je dans ma chambre, que je demandai au Concierge ce que c'étoit que cette petite fille. Elle eſt d'un Village à quatre lieues d'ici, me dit-il; un de ſes couſins me dit qu'elle cherchoit condition, & je la pris pour faire le tracas du ménage; mais elle eſt ſi mal adroite, que ma femme vouloit la renvoyer au bout de deux jours, car elle caſſe tout ce qu'elle touche. Je penſai que ce ſeroit expoſer la brebis à la gueule du loup que de la mettre dehors; elle eſt ſi mignone qu'on pourroit bien chercher à la mettre à mal. Je lui ai donc donné les bêtes à conduire à l'herbe:

comme je sçavois que Madame devoit venir incessamment, j'ai cru que je devois la garder en attendant, parce que si vous vouliez avoir pitié d'elle, vous feriez, je pense, une grande charité. J'applaudis fort à celle de cet homme, & je me promis de voir cet enfant le lendemain, il ne me fut pas possible de le faire. Toute la Noblesse des environs est tombée au Château, & à peine ai-je trouvé le moment d'écrire ces lignes.

Il s'est passé deux jours, Madame, avant de pouvoir respirer un instant, & je vous avoue qu'au milieu de ce tourbillon, je n'ai plus pensé à ma petite beauté. Aujourd'hui nous avons été trente personnes à table : on a parlé de chiens, de chevaux & d'autres matieres dans lesquelles je ne suis pas fort sçavante ; il m'ennuyoit cruellement : un Chevalier de Malthe qui est venu de Caën pour voir le Marquis qu'il connoît, m'a proposé au dessert de faire un tour avec deux de ses sœurs fort aimables, & qui demeurent dans la même Ville. Le Marquis qui voyoit que j'étois excédée, a fait mes excuses à la compagnie, sous prétexte de mon état, & nous nous sommes sauvés de

cette cohue. Le Chevalier nous a conduit dans le parc qui est immense, & comme j'aime beaucoup à marcher, nous y avons fait bien du chemin & nous nous sommes trouvés à l'extrémité sans y songer. Ce parc est attenant à une forêt qui nous appartient, & comme je commençois à être fatiguée, nous n'aurions pas été tentés d'y entrer ; nous allions donc reprendre le chemin du Château, lorsque nos oreilles ont été frappées de la plus belle voix qu'il soit possible d'entendre. Dans le premier moment j'ai cru que le Marquis m'avoit voulu ménager une surprise en plaçant des Musiciens dans ce bois ; cependant en réfléchissant, j'ai vu que cela n'étoit pas vraisemblable : il n'avoit pu prévoir notre promenade, ni le lieu où nous porterions nos pas. Nous étions tous quatre demeurés immobiles ; j'ai prié la compagnie de m'attendre, & je me suis avancée vers un endroit assez touffu d'où partoit cette voix. Jugez de mon étonnement, Madame, lorsque j'ai découvert que ce rossignol étoit ma petite paysanne. J'ai jetté un cri d'étonnement, & la petite fille a été si effrayée que je l'ai vue prête à s'enfuir. Ma compagnie s'étoit appro-

chée, & tous ensemble nous avons joint cette enfant, qui les yeux baissés, la tête penchée sur sa poitrine, paroissoit être dans une confusion inexprimable. Rassurez-vous, mon enfant, lui ai-je dit en la prenant par la main, vous avez une fort belle voix; mais vous chantiez un air d'Opéra, qui vous l'a appris? Madame, m'a répondu cette belle innocente, mon Pere quand il étoit jeune a été laquais d'un homme de l'Opéra à Paris; son Maître lui avoit appris la musique pour le faire aussi entrer à l'Opéra: il ne le voulut pas, car on dit que ces gens-là sont excommuniés, & il avoit peur de devenir loup-garou. Mon pere m'a appris aussi la Notte; il disoit comme cela que ça pourroit un jour me faire Religieuse. Ce seroit un meurtre, répondit le Chevalier; puis se tournant vers moi: Ah! Madame, c'est un Ange. Non, Monsieur, dit la petite fille; je ne m'appelle pas Ange, mais Marie, & mon Pere avant qu'il fût mort s'appelloit Jean Piccard. Je ne sçais si le Chevalier n'a pas trouvé cette réponse spirituelle, car il regardoit en écoutant; & quand on écoute une belle fille de cette façon, on est guere en état d'apprécier ce qu'elle

dit. Je fis cette réflexion, & cherchant à le tirer promptement d'un lieu que je ne croyois pas sûr pour lui, j'ai dit à la petite Marie : suivez-nous au Château, ma Chere, il est temps de rentrer. Et mes vaches, Madame, qui les ramenera ? votre Concierge n'entend pas raillerie, & s'il s'en égaroit une seule, oh dame ! il feroit un beau tapage. Chassez-les devant nous, mon enfant, lui ai-je répondu ; je dirai au Concierge que c'est moi qui vous l'ai commandé, & assurément vous ne serez pas grondée. En même-temps j'ai pris le bras du Chevalier qui n'a pu me refuser cette politesse ; il étoit aisé de voir qu'il s'en seroit dispensé s'il l'eût pu, & qu'il eût préféré à l'honneur d'être mon Écuyer, le plaisir d'entretenir la petite Marie ; il se retournoit à tous moments, pour voir, disoit-il, si elle nous suivoit. J'ai compris qu'il me faudroit user de précautions pour l'empêcher de la revoir ; peut-être l'a-t-il déja trop vue. En arrivant au Château, j'ai chargé ma femme de chambre de prendre cette fille, & d'empêcher que personne ne lui parlât. Vous comprenez bien qu'il n'a été question que de cette avanture pendant le souper : tout le

monde vouloit voir ce joli visage, entendre cette belle voix. J'aurois souhaité ne point exposer cet enfant à tant de regards : le Marquis m'a fait entendre que je ne pouvois refuser cette satisfaction à la compagnie : j'ai donc fait dire à celle de mes femmes à qui je l'avois confiée, de nous l'amener, heureusement il n'a pas été possible de l'y faire consentir ; elle pleuroit & disoit qu'elle ne vouloit point être vue de tous ces Messieurs de la Ville qui ne cherchions qu'à se mocquer d'elle à cause de cette vilaine voix. Voilà la réponse qui nous est venue de sa part, & qui m'a fait un grand plaisir. Elle n'a pas eu la même répugnance à venir dans mon cabinet où je l'ai fait appeller avant de nous coucher. Etes-vous fâchée, ma Chere, de ce que je vous ai mise avec ma femme de chambre ? Non, Madame. Voulez-vous rester avec moi, & vous n'irez plus garder les bêtes ? Comme vous voudrez, Madame. Si vous êtes une bonne fille, j'aurai soin de vous. Je vous ferai bien obligée. J'ai commandé à cette femme de la traiter avec douceur, & elle m'a dit en me coëffant, qu'elle paroît fort douce. Je voudrois qu'elle eût la vocation religieuse : son

pere penſoit fort bien que ſa voix pourroit lui ſervir de dot. Si elle n'a point de goût pour le Couvent, je lui ferai apprendre une profeſſion.

Nous voilà débarraſſés de nos viſites, & je veux commencer à m'appliquer à prendre connoiſſance de nos affaires; le Marquis, après m'avoir exaggéré la fatigue à laquelle je vais m'expoſer, vient d'y conſentir. Le motif qui avoit engagé le Concierge à garder la petite Marie, m'ayant donné bonne opinion de lui, j'ai voulu juger de ſon eſprit, & je lui ai trouvé un bon gros ſens qui pourra m'être très-utile pour ce que je médite. Je lui ai déclaré que je n'étois venue dans cette Terre que pour y établir le bon ordre & ſoulager nos vaſſaux. Dieu vous béniſſe, m'a répondu ce bon homme; vous aurez beaucoup à faire. Comment, y a-t-il de ſi grands déſordres? Je ne veux dire de mal de perſonne, a-t-il dit; mais aſſurément Madame fera une bonne œuvre. Il faut m'aider à la faire, maître Comtois, lui ai-je dit: d'abord je vous promets le ſecret; en ſecond lieu, vous ne devez pas craindre de bleſſer la charité en me découvrant les fautes de ceux qui ſont en place, puiſ-

que je ne souhaite de le sçavoir que pour les obliger de faire leur devoir, & empêcher qu'ils ne maltraitent les pauvres. Il m'a fallu toute ma rhétorique pour persuader à cet homme qu'il n'offenseroit point Dieu en me disant ce que je lui demandois ; il travaille actuellement à un Mémoire que je lui ai demandé sur le caractere des personnes en place, & sur les injustices qu'elles auroient pu commettre : pendant ce temps je vais chez ma femme de chambre pour examiner ce qu'il conviendra de faire de la petite Marie.

J'ai de grands soupçons par rapport à cet enfant ; assurément elle n'est pas ce qu'elle veut paroître, jugez-en vous-même. J'ai d'abord connu qu'elle avoit de la répugnance pour le Couvent, & je lui ai proposé de lui faire apprendre à travailler pour la mettre en état de gagner honnêtement sa vie. Je sçais très-bien travailler, m'a-t-elle répondu; une Tante que j'avois à Caën, m'a appris à raccommoder la dentelle & à broder. Comment donc, lui ai-je dit en la regardant fixement, avez-vous pu vous résoudre à devenir servante, puisque vous pouviez faire usage de votre talent ? Elle a rougi, & après quelques

instants de silence, elle m'a dit qu'elle n'avoit osé aller dans la Ville pour chercher de l'ouvrage; mais que si je voulois avoir la bonté de lui permettre de rester chez moi, elle travailleroit de bon cœur & me feroit de belles manchettes. J'ai pris cette excuse comme pour bonne, & j'ai consenti à la garder. Franchement je commence à regarder cette fille comme une habile Comédienne qui joue l'innocente : quelle apparence qu'elle ait eu la hardiesse de demander à entrer au Château, & que celle de chercher de l'ouvrage lui ait manqué? je veux prendre des éclaircissements à cet égard. Mais quelles peuvent avoir été ses vues en choisissant un genre de vie aussi obscur & aussi abject ? Elle ne cherche pas à se montrer, au contraire, elle a prié ma femme de chambre de ne la pas faire manger à l'Office, & dit qu'elle sera contente de vivre de pain & d'eau, pourvu qu'elle le mange dans sa chambre. J'ai commandé qu'on lui laissât faire ce qu'elle jugeroit à propos en cette occasion; & à vous dire le vrai, je n'aime pas qu'on la voie. Il me vient une pensée. C'est peut-être une fille de famille qui a fait quelque faute, & qui cherchant à se

dérober à la colere de ſes parents, a pris ce maſque. Si cela eſt, il faut qu'elle ſoit bien maîtreſſe d'elle-même, pour ne rien laiſſer échapper qui puiſſe faire naître des ſoupçons : ma femme de chambre, par mon ordre, doit eſſayer de la faire parler, peut-être ne pourra-t-elle ſoutenir long-temps un perſonnage qui doit lui être ſi pénible.

Depuis deux jours je ſuis occupée à examiner le Mémoire que j'ai reçu de notre Concierge. Ah ! Madame, je ne l'avois que trop bien prévu ! On a cruellement abuſé du nom du Marquis, & il n'y a point de vexations qu'on n'ait fait ſouffrir à ces pauvres vaſſaux. L'honnête homme qui m'éclaire à cet égard, m'a nommé deux Curés du voiſinage, & un bon Gentilhomme, qui peuvent non-ſeulement conſtater les faits qu'il avance ; mais encore nous nommer ceux auxquels nous pourrions dans la ſuite commettre notre autorité. Le Marquis doit les inviter à venir paſſer quelques jours au Château, & il eſt bien déterminé à ne pas quitter ce lieu ſans prendre de bonnes meſures, pour qu'à l'avenir ces pauvres gens ne ſoient pas maltraités. Pour M. notre Intendant, c'eſt dans la vérité un homme à

pendre : on ne peut nombrer les fripponneries qu'il a faites depuis dix ans, & trente mille livres ne restitueroient pas ce qu'il nous a volé dans ces quartiers. Le Marquis va travailler à vérifier ces vols, & lui fera rendre gorge en le chassant. Cet argent m'est abandonné, & je prétends bien n'en pas remporter un sol ; il sera répandu dans nos Paroisses. J'ai déja fait venir de Caën des ballots d'étoffes de laine, dont je prétends habiller tous les pauvres. Je veux aussi établir dans chacune de ces Paroisses une honnête personne qui sera à mes gages, pour distribuer de l'ouvrage à tous ceux qui n'en auront point ; elle vendra leur ouvrage à Caën ; j'en avancerai le prix chaque semaine, & il y aura une bonne récompense à la fin de l'année pour les meilleures Travailleuses. Tous ces arrangements m'occupent d'une maniere si agréable, que je consentirois volontiers à passer ici ma vie ; du moins je prends résolution d'y venir chaque année demeurer trois mois pour tenir la main à tout ce qui va être réglé. La petite fille est tellement sur ses gardes, qu'il n'est pas possible de l'engager dans une conversation suivie ; elle ne répond

que par monosyllabes ; je suis résolue de la mener à Paris. Si elle est de ces quartiers, & que ce soit la crainte de ses parents qui lui ferme la bouche, peut être sera-t elle plus ouverte lorsqu'elle sera dépaysée.

Comme cette lettre, ou plutôt ce journal pourroit bien ne pas vous trouver à Toulouse, je l'adresse à Chambéry, ou plutôt le Marquis l'envoie à un Domestique qu'il a eu autrefois, & qui est établi dans cette ville. Il lui ordonne d'aller dans la seule Auberge qui soit dans cette Capitale de la Savoie, & d'y laisser son nom pour être averti de votre passage, & de vous rendre tous les services qui seront en son pouvoir, vous en aurez peut-être besoin dans cette rigoureuse saison. Le Marquis fut un jour forcé d'attendre quinze jours pour passer la montagne qui est inaccessible dans les grands froids ; & si on pouvoit le supposer, il vous faudroit des vivres, des habits. Ainsi le Marquis ordonne à cet homme de vous accompagner ; il connoît le pays, & pourra vous rendre service.

VINGT-UNIEME LETTRE.

ÉMERANCE
A LUCIE.

MAlgré mon empreſſement à finir mon voyage, ma chere Marquiſe, l'ordre de la Providence me retiendra peut-être pluſieurs jours à Chambéry. Nous versâmes hier ma chaiſe & moi dans un marais qu'on appelle les Abyſmes de Mian ; il fallut reſter trois heures dans cet agréable lieu ; il faiſoit une petite pluie, un dégel, je fus percée juſqu'au os, & ma pauvre machine en eſt ſi détraquée, qu'il faut lui donner un peu de repos. N'allez pas dire : Ah ! que cela eſt fâcheux ! Non, ma chere, cela n'eſt point fâcheux, notre bon Pere eſt l'auteur de cet événement, comme de tous les autres, & il ne nous arrive & ne peut rien nous arriver de ſa main qui ne ſoit bon, & très-bon. Je veux m'amuſer à compter avec vous les biens que ce petit accident me procure. J'avouerai à ma honte que depuis Toulouſe juſqu'ici je m'étois tellement

enyvrée

enyvrée du doux espoir de revoir ma fille, que mon ame, pour ainsi dire, m'étoit échappée, je n'en gouvernois plus les mouvements, je ne voyois plus ce qui s'y passoit; j'étois comme transportée, enlevée; comme la poste, quelque vive qu'elle soit, a des allures beaucoup plus tranquilles que celles d'un ame aussi agitée que la mienne l'étoit alors; je souffrois une telle agonie de ne pouvoir franchir en vingt-quatre heures l'espace qui se trouve entre Toulouse & Turin, que j'en avois une bonne fievre; j'étois quelquefois tentée de descendre & de courir devant la chaise pour inviter les chevaux à aller plus vîte; & pour vous confesser toutes mes folies, j'ai profité de deux belles nuits pour avancer chemin, en sorte que deux fois j'ai été quarante-huit heures sans sortir de ma chaise; il me sembloit qu'il importoit peu d'arriver agonisante, & que pourvu que j'eusse pu embrasser ma fille, j'eusse été contente de mourir un quart d'heure après. Voilà les belles dispositions où j'étois quand la Providence m'a terrassée au plus fort de ma course. La nature a voulu se révolter, se fâcher au moins; Dieu m'a fait la grace de ne faire ni l'un ni l'au-

tre. J'ai connu clairement que ce petit retardement me donneroit la force de posséder mon ame, & j'ai dit de bon cœur, *fiat*. Autre avantage que j'ai tiré de ma chute : J'étois seule dans ma chaise, rien ne faisoit diversion à mes pensées, & peut-être après avoir gémi de mon yvresse, étois-je dans le danger d'une rechute, & je viens de trouver en dînant un camarade de voyage qui arrive de Paris en poste, qui ne peut plus se tenir à cheval, parce que la rapidité de sa course l'a tellement écorché à l'endroit sur lequel il faut nécessairement poser quand on galope, qu'il est nécessité de rester ici pour se guérir, & qu'il me demande comme une faveur de partager ma chaise qui, comme moi, est entre les mains du raccommodeur ; car nous étions elle & moi dans le plus mauvais équipage en arrivant. Autre bonheur que m'a procuré ma chute. J'ai pu voir comme dans un miroir en envisageant ce jeune homme, tout le ridicule de mon impatience ; je ne sais quelles affaires l'appellent à Turin, où il va ; mais il est sûr que son empressement ne céde point au mien ; ma chambre n'est séparée de la sienne que par une cloison assez mince, qui ne peut

me dérober ſes mouvements ; il a manqué battre le Chirurgien qui lui a déclaré qu'il lui falloit ſéjourner ici, parce que ſon mal pourroit devenir de conſéquence s'il le négligeoit ; il frappe du pied, fait des exclamations qui me divertiroient ſi je ne me rappellois ma ſituation qui différe peu de la ſienne, excepté que je ne jure pas comme lui. C'eſt un Gaſcon, & rien n'eſt ſi comique & ſi énergique que les expreſſions dont il ſe ſert pour exprimer la fureur que lui cauſe ce délai. Vous ne ſentez peut-être pas comme moi tous ces avantages, en voici un qui vous trouvera plus ſenſible. Je veux employer le temps que je reſterai ici à vous tracer ce que je pourrai me rappeller des premiers événements de ma vie. Il me ſemble vous voir faire un cri de joie & treſſaillir en liſant ces lignes. Modérez-vous un peu, s'il vous plaît, avant d'en venir là, il faut vous rendre compte de la maniere dont j'ai tout arrangé avant de partir de Toulouſe ; j'étois ſi troublée en vous écrivant ma derniere lettre, que je ne penſai pas à vous en inſtruire, non plus qu'à vous prier de me faire tenir votre réponſe ici, où j'aurois fort bien pu la recevoir. Faites la partir pour Turin à

la poste restante, j'aurai soin de la faire prendre en arrivant.

Mes affaires alloient être terminées quand je suis partie, & je suis sûre qu'actuellement tout est conclu. J'ai laissé tout pouvoir à Dupuré pour finir ; je reste avec mille écus de rente, & je les dois au Marquis. On dit que les bienfaits sont un fardeau ; je ne connois point ce fardeau, je vous assure ; j'aime à vous devoir tout ce que j'ai, & je suis même disposée à vous devoir davantage ; c'est une preuve non équivoque de la sincérité de mes sentiments à votre égard. Le chef-d'œuvre de l'amitié est de recevoir sans rougir les bienfaits d'un ami, & de partager le plaisir qu'il prend à obliger. Voilà ma disposition à votre égard, ma chere Marquise, & je ne balancerai jamais à m'adresser à M. votre Epoux lorsque je me trouverai dans des circonstances qui exigeront son secours ; celles qui m'avoient engagée à accepter la somme qu'il m'avoit fait remettre ne subsistant plus, j'espere que vous ne désapprouverez point le parti que j'ai pris ; je l'ai remise à M. le Président D***. Cependant comme les mille écus que j'ai eu sur mes diamants pourroient ne

pas suffire pour les frais que je serai obligée de faire, je me suis réservée le pouvoir de m'adresser à lui, si j'avois besoin de plus grosses sommes. Adieu, chere Amie, la journée de demain vous sera entierement consacrée, & je ferai partir le paquet que je vous destine avant de quitter Chambéry.

VINGT-DEUXIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

COmme j'ai été forcée de rester cinq jours à Chambéry, j'y ai reçu votre lettre; l'honnête homme qui me l'a rendue s'est obstiné à me suivre, & véritablement le pressentiment de votre Epoux est justifié, ma chere Marquise. Nous sommes arrêtés dans un village au pied du Mont Cénis, sans qu'aucun porteur ait osé risquer à nous monter; le froid est si violent, & il fait une bise si coupante, si .... oh! je ne trouve rien qui ressemble à ce froid-là, & quoiqu'il y ait au moins trois arbres entiers dans ma cheminée, il me pénétre; je devois

dire, il nous pénétre ; mon compagnon de voyage ne quitte ma chambre que quelques heures pendant la nuit, encore aime-t-il mieux la passer dans une chaise auprès du feu, que de se retirer dans la sienne qui est moins close, & par conséquent moins tenable. C'étoit bien la peine de nous tant hâter. Voilà de ces occasions où l'on se trouve bien d'avoir pris l'habitude de se commander un peu, sans quoi il faudroit se pendre. Je crois que le jeune homme qui m'accompagne auroit pris ce parti, s'il n'étoit soutenu par mon exemple. En vérité je suis tentée de m'accuser d'hypocrisie ; je lui dis mille belles choses sur la soumission à la Providence, elles sont assurément dans mon esprit, cependant je crains qu'elles ne soient pas dans mon cœur, au moins comme je souhaiterois qu'elles y fussent. Quand j'entends souffler cette terrible bise qui me cloue ici, Dieu seul sait pour combien de temps, il me prend des envies de murmurer qui me font bien sentir que je suis moins résignée que je ne le parois ; n'est-ce pas tromper ce jeune homme qui me juge sur mes discours, & qui ne voit pas le fond ?

Ma derniere lettre vous a surprise,

ma Chere ; vous me croyez changée ; plût à Dieu que vos conjectures à cet égard fussent réelles, & que je misse en exécution ce que j'ai toujours cru. Je vais vous dévoiler toute mon ame, il en est temps, digne Amie, & l'heureux moment que j'ai souhaité pour vous avec tant d'ardeur, est enfin arrivé. Vous verrez par le récit de mes malheurs que je vous ferai tenir au moment où je pourrai le faire sûrement ; vous verrez, dis-je, que jusqu'à l'âge de treize ans j'ai totalement ignoré ce que je devois à l'auteur de mon être. Lorsque je commençai à réfléchir sur ce qu'il étoit, sur ce qu'il avoit fait pour moi ; sur ce qu'il avoit droit d'attendre de ma reconnoissance, il se forma dans mon ame un vif désir de remplir à son égard des devoirs respectables auxquels je n'aurois pu manquer sans devenir la plus criminelle de toutes les créatures. Je ne craindrai point de vous détailler l'étendue de mes obligations telles que je les connus alors. Faite par Dieu & pour Dieu, je regardai comme un vol sacrilége que je lui ferois, tout ce qui n'auroit point sa gloire pour motif ; je ne connoissois le monde que par récit, & j'avois peine

à comprendre qu'on y pût vivre dans un tel oubli de sa fin. Hélas ! mes malheurs m'apprirent bientôt combien il est aisé de s'écarter dans la pratique des vertus, qui paroissent si faciles dans la spéculation; je restai convaincue des grandes vérités qui m'avoient affectée d'une maniere si vive, & cette conviction ne fut pas capable de me soutenir contre le désespoir. Il est vrai que ma chute ne fut pas complette; ma volonté, ce me semble, n'eut point de part aux transports & aux murmures qui m'échapperent; cependant j'ai toujours pensé que si elle eût été parfaitement soumise, si ma vertu eût été plus réelle, j'eusse commandé à mes sens désolés. Après le retour de ma raison que la douleur m'avoit ôtée, je compris que ce nouveau bienfait de Dieu étoit une puissante raison de me consacrer toute entiere à lui. Je l'avoue en gémissant, je ne me suis que trop écartée de cette louable résolution; cependant la bonté du Tout-puissant m'a tellement soutenue, que je ne m'en suis jamais éloignée volontairement. Loin de regarder certaines idées de perfection comme outrées, ainsi qu'elles vous l'ont paru, je les ai crues un devoir strict,

& tellement strict, que le salut étoit fort en danger si on cessoit de les prendre comme des regles de conduite nécessaires. Ouï, mon aimable Marquise, tout Chrétien est obligé de tendre à la perfection. Les devoirs d'une Carmélite à cet égard ne sont pas plus étendus que ceux d'une femme du monde; mais les moyens de perfection ne sont pas les mêmes, & voilà ce qui vous empêche de me comprendre. Les jeûnes, les austérités, une séparation extérieure du monde, de longues prieres, une obéïssance aveugle, une pauvreté qui ne dispose de rien; la consécration parfaite de son corps au divin Epoux qu'elle a choisie, voilà le chemin qui conduit une Carmélite à la perfection. Il lui est facile d'y atteindre; elle a retranché le plus grand nombre des occasions dangereuses pour le salut. Une femme du monde n'a pas les mêmes facilités qu'une Carmélite pour atteindre à la perfection de son état, & doit pourtant y aspirer. Environnée d'ennemis qui ne cherchent qu'à lui nuire, il lui faut les efforts les plus héroïques pour se garantir de leurs attaques. En quoi donc consiste la perfection d'une femme du monde? A fuir le mal, à faire le

bien. S'il n'étoit pas très-sûr que manquer à faire le bien, c'est se rendre coupable du mal, je vous dirois, ma chere Marquise, que vous pratiquez ce premier moyen de la perfection chrétienne; vos mœurs ont toujours été pures & innocentes; &, comme on le disoit de Coriolan, vous avez une aversion naturelle pour le vice; cette disposition, qui est un grand présent du Ciel, fait de nous d'honnêtes payennes, si nous n'avons pas soin de la motiver. Haïr le mal, parce que c'est un désordre honteux, voilà le motif de Coriolan. Haïr le crime, parce qu'il déplaît à Dieu, qui est l'Auteur de l'ordre, voilà des motifs de Chrétienne. Les avez-vous bien eu, ma chere Amie? & si vous me répondez qu'ouï, je vous demanderai si vous avez jamais bien compris ce que c'est que crime & désordre? Assassiner son ennemi, lui ravir son bien, s'écarter de la décence, détruire la réputation du prochain par des calomnies, lui ravir l'estime d'autrui par des médisances, lui ôter l'amitié de quelqu'un par des rapports indiscrets, voilà ce que vous appellez crime. Mais il en est d'une autre espece, pour laquelle nous n'avons point

d'horreur, quoiqu'ils soient très-énormes. Vivre dans une monstrueuse indifférence pour un Dieu, source de toute perfection, pour un Dieu bienfacteur, n'est-ce donc qu'une bagatelle? Vous ne voulez pas être une Sainte, me dites-vous dans votre lettre, concevez-vous le sens de ces paroles, ma chere Amie? C'est comme si vous m'eussiez dit: Je veux bien aimer Dieu autant qu'il m'est nécessaire pour ne pas aller en enfer; mais je ne prétends pas aller plus loin; cela ne convient point à mon état; je ne suis pas curieuse d'arriver à cette perfection. Vous frémirez, j'en suis sûre, de ce commentaire; avouez cependant qu'il n'est que trop juste. Je ne vous ai jamais tenu ce langage, direz-vous encore. Non, clairement, il ne falloit pas vous effrayer, il faut même se hâter de vous rassurer, quoique je vous croye plus forte qu'autrefois. Il n'est pas question pour arriver à cette perfection, d'ajoûter beaucoup à ce que nous faisons, il ne faut que le mieux faire. Déja vous haïssez le monde & les plaisirs; vous ne regardez vos richesses que comme un moyen de soulager l'indigence; vous êtes vraiment déterminée à accomplir scrupu-

leuſement tous les devoirs de juſtice; il ne vous manque qu'une choſe pour être parfaite, & la voici: mettez Dieu dans votre cœur au-deſſus de toutes les créatures; aimez votre Epoux, vos Amis en lui; ſoyez toujours prête à les lui ſacrifier s'il le demande; purifiez votre intention quand vous ſoulagerez le pauvre, & que ce ne ſoit pas uniquement pour ſatisfaire votre cœur oppreſſé à la vue des miſérables. Ces derniers articles ſont bien pénibles, & c'eſt faute d'y être fidéle que je ne ſuis encore guére avancée dans le chemin de la perfection, où je tends ſans ceſſe. Ces diſpoſitions du cœur ne peuvent être connues de ceux avec leſquels vous vivrez; vous aurez tout le profit de la dévotion ſans en avoir l'éclat, & cela eſt bien plus sûr. J'eſpere, ma chere Marquiſe, que vous comprendrez actuellement en quoi votre perfection doit différer de celle d'une Carmélite; je le répéte, c'eſt dans la différence des moyens; ſi je ſavois faire uſage de celui que Dieu m'envoie dans la continuation du mauvais temps, je profiterois davantage qu'en jeûnant au pain & à l'eau, & qu'en portant le cilice.

J'ai lu avec plaiſir l'article de votre

petite Payſanne, & je vous crois fondée à penſer qu'elle n'eſt pas ce qu'elle veut paroître. Il peut fort bien être que quelque amourette l'aura forcée à déſerter la maiſon paternelle; dépourvue de tout, craignant d'être reconnue, elle aura été contrainte de ſe réfugier chez vous. Si ces conjectures étoient vraies, ce n'eſt qu'un motif de plus pour vous engager à la ſécourir. La vraie vertu ne confond point le pécheur avec le péché. Si cette pauvre fille a fait une faute, nous n'avons pas droit de la mépriſer pour cela; elle eſt d'une figure à en faire mille, & nous devons lui tenir compte de toutes celles auxquelles elle a échappé. Une ſeule choſe me fait de la peine; c'eſt qu'il faut qu'elle ait un grand fond de ruſe pour ſoutenir ſi bien un perſonnage ſi étrange, & cela dans une telle jeuneſſe. Cela doit vous engager à la veiller de bien près, ſur tout ſi vous la menez à Paris. Une fille de ſa figure eſt un dépôt pénible; je la crois pourtant plus en ſûreté ſous vos yeux que par tout autre endroit; d'ailleurs, comme vous le remarquez fort bien, ſon goût pour la retraite & le travail ſont d'un bon augure. N'admirez vous point qu'au

milieu des circonſtances fatiguantes qui m'environnent, je puiſſe m'occuper d'autre choſe? J'en ſuis ſurpriſe moi-même, auſſi-bien que de l'eſpece de tranquillité dont je jouïs. La partie ſuperficielle de mon ame eſt troublée; le fond, la partie intime eſt calme & goûte une profonde paix. Voilà de ces choſes incompréhenſibles à qui ne les a pas ſenties. Je ſuis sûre pourtant que vous m'entendrez quelque jour. Que peut-il m'arriver après tout qui ne ſoit prévu, ordonné, ménagé par une Providence ſage & miſéricordieuſe? Voilà le principe de ma paix, qui n'eſt jamais troublée qu'au moment où je veux trouver ma conſolation & le reméde à mes maux dans la Philoſophie ou la raiſon humaine.... Comme j'allois fermer ma lettre j'en reçois une ſeconde de votre part, & je me hâte de la lire.

VINGT-TROISIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

VOus ſerez ſurpriſe, Madame & chere Amie, de recevoir une de mes lettres de Paris. J'ai été forcée de quitter bruſquement nos Terres par l'événement qui pouvoit devenir le plus triſte pour moi. Mon Pere, mon tendre Pere a failli de m'être ravi. On n'attendoit plus que l'inſtant de ſa mort lorſque je ſuis arrivée, & j'ai la ſatisfaction d'entendre dire que la criſe qui lui a ſauvé la vie, a été l'effet de l'émotion agréable que lui a cauſé ma préſence. Il eſt abſolument hors de danger, & c'eſt de ſon cabinet que je vous écris pendant qu'il repoſe. Comme le froid exceſſif qu'il fait ici pourroit fort bien vous avoir fermé les paſſages, c'eſt au Directeur de la Poſte de Chambéry que j'adreſſe ma lettre, avec priere d'ordonner au Courier de s'informer à Lunebourg ſi vous y êtiez, ou de vous la faire rendre chez le Marquis de Sain-

ville à ſon arrivée, ſuppoſé que vous ayez paſſée. Il ne m'a pas encore été poſſible de voir Henriette & Victoire, qui ſont inſéparables, à ce qu'on m'a dit, & ne quittent point Verſailles. Malgré la répugnance que j'ai pour ce ſéjour, je me forcerai à y aller toutes les ſemaines, & elles ſeront l'unique motif de ces pénibles voyages. Je vous enverrai le reſte de mon journal auſſitôt que je vous ſçaurai à Turin. Je me ſuis hâtée de vous écrire ce mot par la crainte que le récit de vos malheurs n'aille me chercher en Baſſe-Normandie, où je ne ſuis plus; ce qui retarderoit le plaiſir que je me promets en le liſant; il faut pourtant que je vous diſe un mot de ma petite Marie. Elle avoit été impénétrable à ma femme de chambre, comme je vous l'ai marqué, un incident imprévu l'a démaſquée. Mon Epoux a un Valet de chambre qui a quarante ans, & qui depuis vingt eſt à ſon ſervice; comme il poſſéde des qualités rares dans un domeſtique, le Marquis lui eſt très-attaché, & l'a mis en état de vivre fort à ſon aiſe s'il avoit le malheur de le perdre. Cet homme eſt devenu éperdument amoureux de notre petite Avan-

turiere, & m'a choisie pour sa confidente. Il lui offre sa fortune & sa main, & certainement c'étoit tout ce que cet enfant pouvoit espérer de plus avantageux, si elle n'eût été que ce qu'elle paroissoit. Je vis tout d'un coup ce que je pouvois espérer de cet incident pour la connoître; la maniere dont elle recevroit cette proposition devoit fixer ou détruire mes soupçons. Je n'ai pas été trompée dans cette espérance. A peine lui ai-je fait entendre que j'approuvois les vues que cet honnête homme avoit sur elle, qu'elle n'a pu se défendre d'un mouvement d'indignation; ses beaux yeux se sont remplis de larmes, & les levant au Ciel, elle s'est écriée: A quoi suis-je réduite? A peine ce mot étoit-il sorti de sa bouche, qu'elle a prodigieusement rougi, a baissé les yeux, & a paru quelques instants recueillie en elle même. Elle est sortie tout-à-coup de cet état, s'est jettée à mes pieds, avant que je pusse le prévoir & l'empêcher. Madame, m'a-t-elle dit, je serois indigne de vos bontés si je continuois de feindre avec vous. Vous avez sans doute pénétré une partie de mon secret, & je meurs de honte d'avoir pu le garder si long-temps vis-à-vis

d'une bienfactrice si généreuse. Je suis fille de qualité ; la nécessité de m'arracher à un mariage odieux m'a forcée à fuir mes parents ; ils sont puissants, & pour me soustraire à leurs recherches, je m'étois déterminée à me retirer dans un Couvent. L'infidélité du guide auquel on m'avoit confié m'en ayant ôté les moyens, & me trouvant absolument dépourvue de tout, le désespoir me fit rechercher le déguisement le plus abject. Votre bonté m'a soustraite à une vie si différente de celle que j'ai menée jusqu'à ce jour ; & j'ai trouvé chez vous un asyle où probablement je ne serai point recherchée. Ajoûtez à tout ce que vous avez fait pour moi une derniere grace, c'est de me permettre de vous taire mon nom & les circonstances de mes malheurs. Je dépends d'un pere dont il ne me seroit pas possible d'éluder l'autorité, & je mourrois plutôt que de consentir à l'union qu'il me propose. Ne me condamnez pas encore, me dit-elle, en joignant les mains d'une façon toute charmante ; une fille de mon âge semble ne pouvoir trouver d'excuse lorsqu'elle refuse d'acquiescer aux ordres de ses parents ; mais, Madame, mon cœur & ma main dont on vouloit

disposer, n'étoient plus à moi. L'amour, la reconnoissance, les serments les plus sacrés, tout me faisoit un devoir de mes refus. J'ai cru satisfaire à ce que je devois à mes despotiques parents, en jurant de n'être jamais à personne, puisque je ne pouvois obtenir leur aveu pour la seule union que je me crusse permise. J'ai trouvé tous les cœurs inexorables, & je n'ai eu d'autre ressource que la fuite ou la mort; j'ai eu recours à la premiere, très-déterminée à me servir de la derniere si j'y étois réduite.

J'ai mêlé mes larmes avec celles que cet aimable enfant a répandues en me faisant ce récit. Je lui ai promis de respecter son secret jusqu'à ce qu'elle crût pouvoir le déposer dans mon sein. Ah! s'est-elle écriée, le Ciel m'est témoin, Madame, que mon silence ne provient d'aucune défiance; mais mon secret ne m'appartient pas tout entier. Permettez-moi d'obtenir un consentement dont j'ai besoin pour vous ouvrir mon ame, & vous connoîtrez que ma confiance pour vous n'a pas de bornes. J'ai laissé la belle Marie maîtresse de faire à cet égard ce qu'elle jugeroit à propos, & je l'ai priée d'agir dans ma maison

comme elle le feroit dans celle de ſes parents. La pauvre enfant s'étoit aſſujettie juſqu'à ce jour à un travail ſans relâche ; je l'ai engagée à ſe livrer à ſa paſſion pour la lecture ; j'avois découvert qu'elle en avoit beaucoup, ma femme de chambre l'ayant ſurpriſe pluſieurs fois dans la Bibliothéque du Marquis, qui eſt attenante à ſa chambre, où elle ſembloit dévorer les livres des yeux. C'eſt, a-t-elle dit à cette femme, que je ne ſais pas bien lire, & je ſerois charmée de pouvoir me perfectionner. J'ai rappellé en riant cette excuſe à la belle enfant, qui n'a pu s'empêcher d'en ſourire, & qui m'a avoué que la lecture étoit ſon occupation favorite, ſur tout lorſqu'elle pouvoit lire la plume à la main, & en faiſant des extraits de ſes lectures. Tout ceci s'eſt paſſé la veille du jour où nous avons quitté la Campagne, & j'en ſuis charmée ; j'aurois laiſſé cette aimable fille à ma femme de chambre pour la mener à Paris, & qui ſait les accidents qui pouvoient lui arriver pendant ce voyage ? Je l'ai miſe ſur le devant de ma chaiſe de poſte, & elle eſt en poſſeſſion d'une chambre d'où elle peut venir dans la mienne ſans être apperçue. Dans le peu

de temps qui s'eſt écoulé depuis que nous la connoiſſons, le Marquis a pris beaucoup de plaiſir à ſon entretien; elle a l'eſprit très-orné, & ce ſera une compagnie fort agréable pour moi. Adieu, chere & reſpectable Amie; vous êtes ſans doute à Turin au comble de vos vœux; hâtez-vous de me faire partager votre joie, & embraſſez pour moi cette chere fille que je brûle d'envie de connoître, & que j'aime déja beaucoup plus qu'il ne m'eſt poſſible de le dire; mais vous pouvez l'imaginer en vous rappellant combien j'aime ſa mere.

Suite de la Lettre d'ÉMERANCE.

Non, ma chere Marquiſe, je ne ſuis pas encore à Turin; cependant le mauvais temps ne m'auroit pas retenue ici ſi j'avois trouvé des Porteurs aſſez complaiſants pour oſer entreprendre de franchir le Mont. Je ne ſais ſi c'eſt pour m'engager à me tranquilliſer, mais ils m'ont aſſuré ce matin que le vent commençoit à changer, & qu'infailliblement le froid diminueroit aſſez pour nous permettre le paſſage. Tout ce temps d'ennui eſt conſacré à mon journal, que

je remettrai au premier Courier, à celui même qui portera cette lettre. Mon récit étoit trop peu avancé quand j'ai sorti de Chambéry pour vous l'envoyer.... Les avantures de votre petite Marie m'ont trouvée bien sensible, peut-être par le rapport qu'elles ont avec les miennes. Comme elle dans ma jeunesse une mere despotique voulut me forcer à un mariage pour lequel j'avois une horreur infinie; comme elle je ne vis rien de plus affreux que de disposer de ma main sans pouvoir donner mon cœur, ou plutôt j'avois déja donné mon cœur sans en avoir le plus léger soupçon, sans qu'il fût même possible que je connusse mon état. Enfin comme elle j'évitai par la fuite le sort qui m'étoit destiné, & l'infidélité de mon guide m'empêcha de me retirer dans un Couvent, où il m'avoit promis de me conduire. Fasse le Ciel que la conformité de nos avantures finisse ici, & qu'elle n'ait que ces rapports avec moi. A quels maux la dureté des parents n'expose-t-elle point les enfants? Si ma mere eût prévu l'abysme qu'elle creusoit sous mes pas, eût-elle pu se résoudre à m'y pousser? Que seroit devenue cette pauvre fille, si le Ciel ne vous eût envoyé

à son secours ? Continuez, ma chere Marquise, à lui servir de mere, & lorsqu'elle vous permettra d'agir en sa faveur, tâchez de faire comprendre à ses parents, que les enfants ont des droits aussi-bien qu'eux. N'allez pas croire que je veuille excuser sa démarche & la mienne. Il n'est point d'extrémité à laquelle une fille bien née ne doive s'exposer plutôt que de fuir ; mais je dis que ses parents sont plus coupables qu'elle quand ils sont assez barbares pour vouloir forcer l'inclination dans l'action de la vie qui doit être la plus volontaire. Il eût fallu que cette fille aussi-bien que moi se fût soumise aux traitements les plus rigoureux, plutôt que de quitter la maison paternelle. Après tout, on ne pouvoit nous marier malgré nous. Je raisonne à présent comme il faut sur cette matiere, à douze ans je n'avois pas les mêmes lumieres ; il me sembloit à chaque instant qu'on m'alloit traîner à l'odieux persécuteur auquel on m'avoit vendue plutôt que promise. Je m'arrête ; il ne faut pas anticiper le récit de mes malheurs que vous allez lire ; ceux de cette pauvre enfant m'en ont renouvellé le souvenir d'une maniere bien vive. Nous

partons, chere Amie, moi & mon paquet. J'ai plus de deux cent livres pesant de hardes sur le corps, & je suis en outre enveloppée dans une forte couverture, munie de bouteilles de liqueurs & d'esprit de vin. On me fait avaler un verre d'eau-de-vie, & mon compagnon qui est un buveur d'eau, vous divertiroit par la grimace qu'il fait; mais nous sommes sous la férule des Porteurs, il faut leur obéïr. Adieu, chere Amie; vous serez quelques jours sans recevoir de mes nouvelles, ma triste histoire vous occupera.

HISTOIRE D'ÉMERANCE.

Le Baron de Vasque, originaire du Piémont, naquit à Nice, ville frontiere des États du Roi de Sardaigne. Il avoit très-peu de bien, ce qui ne l'empêcha pas de se marier par inclination à une Provençale qui n'avoit rien du tout. Ils s'apperçurent bientôt qu'on ne vit pas d'amour, & les chagrins qu'entraîne l'indigence ayant aigri leur caractere, ils ne trouverent que des peines & un supplice insupportable dans une union dont ils attendoient leur félicité. Au bout de cinq ans, qui leur

parurent

parurent cinq siécles, la mort sépara ces deux Epoux mal assortis, & ma Mere demeura veuve n'ayant que moi d'enfant. Elle aimoit naturellement la solitude, & la médiocrité de sa fortune ne lui permettant pas de faire à Nice une figure convenable à son rang, elle se retira dans une maison de campagne attenante d'une petite Ferme, qui étoit tout ce qu'elle possédoit au monde; car il avoit fallu vendre tout le reste pour payer les dettes que son mari avoit contractées pour se soutenir. Le Seigneur de la Paroisse d'où dépendoit notre Ferme, ayant vu ma Mere à l'Église, en devint amoureux, & comme il étoit riche, il crut n'avoir qu'à déclarer ses vœux pour être écouté. Ma Mere s'étoit trop mal trouvé de son premier mariage, pour être tentée d'en contracter un second. C'étoit une femme vertueuse, qui ne manquoit pas d'esprit, mais elle étoit singuliere, attachée à ses idées, dont il eût été absolument impossible de la faire revenir; ainsi ses résolutions avoient chez elle la force du vœu. D'ailleurs la tentation n'étoit pas violente; M. de Marsin (c'étoit le nom de son nouvel Amant) étoit de la figure la plus désagréable, & avoit à trente-cinq

ans un visage qui auroit pu convenir à un homme de cinquante, tant il étoit cassé, ridé, flétri, chassieux, édenté; ses seules richesses pouvoient faire une sorte de compensation. Malheureusement ma Mere n'étoit point intéressée pour elle-même, quoiqu'elle le fût pour moi; j'étois son idole, après sa liberté, qu'elle aimoit par-dessus tout. Si j'avois soixante ans, disoit-elle, ou que M. de Marsin en eût cent, je consentirois de bon cœur à l'épouser, pour faire la fortune de ma chere Émerance: à l'âge où est M. de Marsin, mon sacrifice lui deviendroit inutile, j'aurois d'autres enfants qui la priveroient encore d'une partie de ce que j'ai. Elle déclara donc formellement à son Amant qu'elle s'étoit vouée à la viduité, & ajouta que s'il vouloit se réduire à la qualité d'ami, elle le verroit volontiers: cet homme avoit sans doute les qualités qu'elle croyoit suffisantes pour l'amitié; d'ailleurs elle dépendoit de lui dans plusieurs bagatelles qui l'auroient inquiétées s'il eût voulu user à la rigueur des droits seigneuriaux. M. de Marsin, bien convaincu de l'opiniâtreté de ma Mere dans ce qu'elle avoit une fois résolu, cessa de la tourmenter, & se crut fort

heureux de pouvoir changer le titre d'amant en celui d'ami. La misantropie l'avoit éloigné de la Ville, & ce n'étoit pas le seul travers qu'il eût dans l'esprit : mon malheur voulut que ses défauts fussent précisément ceux de ma Mere, & la sympathie les unit bientôt de la maniere la plus forte. Il ne se passoit pas un seul jour, qu'il ne vînt chez nous, ou qu'il ne nous invitât chez lui ; & malgré l'innocence de leur commerce, les paysans en furent bientôt scandalisés ; le Curé même, qui étoit un homme de bien, se crut obligé d'avertir ma Mere des discours auxquels elle donnoit lieu. Que n'épousez-vous M. de Marsin, lui dit-il ? il n'y a que l'espoir d'un mariage prochain, qui puisse autoriser les assiduités d'un homme ; Mademoiselle votre Fille est trop jeune, pour supposer que ce soit elle qui attire M. de Marsin chez vous ; il faut donc que ce soit vous qu'il y cherche ; & vous êtes obligée en conscience, ou de vous marier avec lui, ou de l'éloigner pour faire cesser le scandale. J'avois alors sept ans, mais j'étois si formée, qu'on eût pu m'en donner neuf ou dix ; & ma Mere qui n'étoit pas disposée à faire ce que le Curé exigeoit d'elle,

saisit avec avidité l'excuse qu'il lui offroit sans y penser. Ma fille n'est pas si jeune qu'elle le paroît, Monsieur, lui dit-elle; elle est délicate, & vous ne vous doutez pas qu'elle a dix ans passés, & qu'aussi-tôt qu'elle aura atteint sa quatorzieme année, M. de Marsin deviendra mon gendre; c'est une chose connue dans ma maison, & il ne l'appelle déja que sa petite femme : effectivement cet homme me donnoit ce nom qui n'excitoit alors en moi aucun mouvement désagréable, parce que je n'étois pas en âge de réfléchir à ce qu'il signifioit, & ce à quoi il ne pensoit pas sûrement. Le Curé leva les épaules en écoutant ma Mere : ce mariage, lui dit-il, me paroît bien mal assorti, cependant, Madame, vous êtes la maîtresse de votre Fille. Il quitta ma Mere, & par charité publia partout qu'elle n'étoit que folle, & point déréglée; car il eût été difficile de penser qu'elle le fût assez pour destiner à sa Fille un homme qui auroit été son Amant. M. de Marsin rit d'abord de la maniere dont Mme. de Vasque s'étoit débarrassée du Curé; puis à force de parler de ce prétendu mariage, il cessa de lui paroître si ridicule. Cependant il n'osoit s'en ouvrir à ma Me-

re, & se contentoit de dire quelquefois qu'il étoit au désespoir de n'être pas né dix ans plus tard, ou moi dix ans plutôt. Ce badinage fit naître à ma Mere l'étrange idée de réaliser la Fable qu'elle avoit imaginée. Un mariage d'inclination l'avoit rendue malheureuse ; elle voulut essayer si un mariage d'intérêt ne rendroit pas sa Fille plus satisfaite. Elle s'ouvrit de ce beau projet à sa femme de chambre qui étoit sœur de notre Fermiere. M. de Marsin, lui dit-elle, n'aura que quarante ans quand ma Fille en aura douze, c'est âge n'est point caduc ; il est vrai qu'il n'a pas de santé, mais c'est cela même qui me fait naître l'idée de ce mariage. Ma Fille encore jeune, sans connoissance du monde, ne sentira point le désagrément d'une pareille alliance ; & lorsque l'âge lui ouvrira les yeux sur ce sujet, elle touchera au moment d'être veuve & riche, car il est certain que cet homme ne peut vieillir, il a plusieurs maladies qui vraisemblablement l'enleveront de bonne heure ; & pour peu que ma Fille soit raisonnable, l'agréable perspective du futur, la consolera du présent. Ce beau raisonnement ne put persuader Constance, sa femme

de chambre, qui pourtant n'osa la contredire, parce qu'elle n'y eût rien gagné; ma Mere qui étoit la plus exacte à demander des conseils, se picquant toujours d'agir à sa tête : j'en demande bien pardon à ses manes, mais elle avoit tous les défauts qu'occasionnent la petitesse d'esprit & une fausse dévotion.

La Fermiere, qui avoit été ma Nourrice, apprit de sa sœur, que ce mariage qui n'étoit d'abord qu'une Fable, pourroit fort bien se réaliser un jour : cette Fermiere m'aimoit en vraie Nourrice; c'est-à-dire, sans rime ni raison : elle s'emporta à cette nouvelle, jura qu'elle étrangleroit plutôt M. de Marsin que de souffrir que je lui fusse sacrifiée; & Constance eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'aller dire des injures à ma Mere. Pour se dédommager de la contrainte que sa sœur lui imposoit, elle ne perdit aucune occasion d'augmenter la répugnance que j'avois pour M. de Marsin, & elle ne réussit que trop. Mon horreur pour lui augmentoit avec mon âge : malheureusement pour moi il étoit dans des dispositions toutes contraires. Son amour, (car il en étoit venu à m'aimer, par désœuvrement, je crois,) son amour,

dis-je, croissoit avec moi, & il trouvoit le terme que ma Mere avoit fixé, bien long. Son opiniâtreté me servit en cette occasion ; elle avoit prononcé que je ne me marierois qu'à quatorze ans ; sa parole étoit la Loi & les Prophêtes ; il ne falloit pas penser à en rabbattre un seul jour. J'en avois douze lorsque je tombai dans une langueur qui avoit sa source dans ma répugnance pour le mariage projetté ; ma Mere n'en voulut pas convenir, & prétendit qu'un peu de société me rendroit ma premiere gaieté : ma Nourrice avoit une fille de seize ans qui étoit depuis la premiere enfance auprès de sa Marraine qui s'étoit retirée dans un Couvent. Ma Mere proposa à sa Fermiere de faire venir cette fille, & M. de Marsin promit d'avoir soin de l'établir ; l'espoir d'avoir une compagne me rendit bientôt une partie de ma belle humeur, car il faut peu de chose à douze ans pour faire diversion. Cependant l'idée que je m'en étois formée n'approcha pas du plaisir que je goûtai en la voyant : mon cœur vola vers elle, & je dis à M. de Marsin que je deviendrois de bon cœur sa Femme, pourvu qu'il me jurât de ne me séparer jamais de ma chere

Anette. Il applaudit à mon goût & jura tout ce que je voulus : il falloit que ſon ridicule amour pour moi fût un de ces maux incurables qui réſiſtent à tous les remédes, puiſque la vue d'Anette ne le rendit pas infidéle. Imaginez-vous une grande fille, faite au tour, & dont les moindres mouvements avoient une grace infinie ; de grands yeux bleux aſſortiſſoient parfaitement à des cheveux d'un noir parfait ; tous ſes traits étoient faits l'un pour l'autre, & c'eût été une beauté accomplie ſi ſon teint eût été plus blanc ; ce défaut étoit compenſé par des couleurs vives : en un mot, elle paroiſſoit faite pour plaire, & plaiſoit effectivement au premier coup d'œil. Je ne vous parlerai pas des graces de ſon eſprit, mon pinceau ſeroit ſuſpect, & j'en ai déja trop dit pour une Amante, pour une Épouſe. Vous croyez ſans doute que ces mots m'ont échappé & que je voulois dire une Amie : il n'eſt pas queſtion d'un homme, dites-vous ; mais de la fille de la Fermiere. Vous êtes excuſable de parler ainſi, chere Amie : ah ! ne l'étois-je donc pas de m'y méprendre ? pouvois-je être en garde contre un amour qui ſe couvroit ſi habilement du voile de l'amitié. Une

perſonne

personne plus expérimentée que moi n'auroit pu se défendre d'un piége si adroitement tendu ; comment une fille de douze ans eût-elle pu s'en préserver ? mais il est temps que je vous développe ce mystere.

Je vous ai déja dit que ma Nourrice ne pouvoit penser sans horreur au mariage qui m'étoit destiné : elle rouloit dans sa tête mille projets pour le rompre, & n'étoit satisfaite d'aucun ; le hazard la servit à souhait. Une de ces nuits d'été qu'on préfere au jour pour voyager en Provence, un orage imprévu obligea un Voyageur de chercher un asyle dans la Ferme ; il n'étoit suivi que d'un seul domestique, mais ses habits annonçoient un homme de condition. La Fermiere apprenant des deux voyageurs qu'ils n'avoient point soupé, leur offrit un repas frugal & les servit à table : elle aimoit beaucoup à parler, & comme j'étois l'objet permanent de ses pensées, elle n'eut rien de plus pressé que de raconter mon histoire à ce jeune Seigneur. Il l'écoutoit avec une attention qui lui parut de bonne augure, & sans sçavoir où cela la conduiroit, elle lui exaggéra tellement mes charmes, qu'elle lui inspira un desir violent de

me voir : il la pria de lui procurer cette faveur, avec une vivacité qui reſſembloit déja à de l'amour. Hélas ! il s'introduit par les oreilles auſſi bien que par les yeux ! La Fermiere le lui promit, perſuadée que ma préſence acheveroit ce que ſon diſcours avoit commencé. Il étoit queſtion de gagner le domeſtique qui étoit une ſorte de valet de chambre à qui le pere du jeune Voyageur avoit donné beaucoup d'autorité ſur ſon fils ; cela ne fut pas fort difficile : ces ſortes de gens ſont toujours prêts à ſervir les paſſions de leurs maîtres quand ils en eſperent quelque profit, & ce valet qui ſe nommoit Dubois, ſçavoit que ſon jeune pupile étoit auſſi libéral que ſon pere l'étoit peu. On les cacha donc tous deux dans un endroit d'où ils pouvoient me voir ſans être vus ; & dès le matin, ma Nourrice m'envoya dire qu'elle vouloit me faire préſent d'un nid où il y avoit ſix oiſeaux. C'étoit un préſent trop conſidérable pour moi, pour y manquer ; je courus à la Ferme, & ma Nourrice, ſous prétexte de me faire acheter le don qu'elle vouloit me faire, m'obligea de chanter & de danſer. Mon éducation négligée ſur tous les autres points, avoit été parfaite

du côté de ces frivoles avantages : ma Mere qui excelloit dans ces deux Arts, s'étoit fait un amuſement de cultiver mes talents pour l'un & pour l'autre, & l'on diſoit que je ſurpaſſois ma Maîtreſſe. A peine fus-je ſortie, que courant à l'endroit où elle avoit caché l'Étranger, elle lui demanda d'un air ſatisfait, comment il trouvoit ſa Fille. Ma bonne Mere, lui dit ce jeune homme; je n'ai rien vu juſqu'à préſent qui puiſſe lui être comparé; mais hélas! que le plaiſir de l'avoir vue me coûtera cher, ſi vous n'avez pitié de la ſituation où je ſuis, & ſi vous me refuſez votre ſecours. Je ſuis fils unique du Marquis de Sainville : je ne vous diſſimulerai point que mon Pere aura d'abord quelque répugnance à me laiſſer contracter un mariage qui dérangera les vues qu'il a ſur mon établiſſement; cependant il m'aime avec tant de tendreſſe, qu'il ne pourra réſiſter à mon déſeſpoir. D'ailleurs le bien de ma Mere eſt aſſez conſidérable pour faire un ſort avantageux à la charmante Émerance; je jure en préſence du Ciel & devant vous, de ne point abuſer de la grace que je vous demande : procurez-moi le plaiſir de la voir, de m'en faire aimer, & com-

ptez ſur ma reconnoiſſance & ſur mes bienfaits. Oh pour cela, dit la Fermiere, ce n'eſt pas dont je ſuis en peine; je ne ſuis point intéreſſée, Dieu merci, & je ne demande qu'à voir cette chere enfant heureuſe. Quant à ce que vous me dites de votre pere, je lui défie de trouver mieux que ma Fille, qui, outre ſa gentilleſſe, eſt fille d'un pere auſſi noble que le Roi. Il n'y a qu'une choſe qui m'embarraſſe, c'eſt le moyen de vous faire parler à cette chere petite. Elle s'arrêta après avoir dit ces paroles, & après avoir rêvé quelque temps, elle apprit au Marquis qu'elle devoit dans deux jours envoyer chercher une fille qu'elle avoit au Couvent, pour me tenir compagnie. Annette ma fille n'eſt point connue ici, ajouta-t-elle; vous êtes à peu près de ſon âge, rien n'empêche que vous ne paſſiez pour elle. M. de Sainville manqua mourir de joie d'avoir trouvé cet expédient qui lui parut admirable: ſon valet de chambre voulut lui en faire remarquer les conſéquences; ſon jeune maître lui ferma la bouche en lui jurant que ſa fortune ſeroit le prix de ſa complaiſance. La Fermiere donna une lettre à Dubois pour retirer ſa fille du Couvent, & la

conduire tout de suite dans un autre, ce qui étoit d'autant plus facile, que la jeune fille étoit prévenue sur sa sortie : tout s'exécuta heureusement, & six jours après le Marquis fut présenté à ma Mere, sous les habits & sous le nom d'Annette.

Permettez-moi de respirer, ma chere Lucie : je n'ai pu me rappeller sans frémir l'origine de mes infortunes, & je me sens incapable de continuer à ce moment à vous les tracer. Je vous avouerai pourtant qu'il m'en coûte de quitter à cet endroit. Ce début semble annoncer des fautes d'une autre nature que celles dont je suis coupable. Suspendez votre jugement, chere Amie ; je n'ai dans ce qui va suivre que des imprudences à me reprocher, & j'espere que mon âge & mon ignorance vous les feront excuser : d'ailleurs le Marquis, aussi imprudent que moi, n'étoit pas capable d'un crime ; il en commettoit un pourtant en abusant du foible que ma Nourrice avoit pour moi, pour tromper ma Mere ; cependant qu'il me soit permis de l'excuser à vos yeux. Le déguisement qu'il avoit pris, ne lui paroissoit qu'un artifice louable pour délivrer une infortunée des maux qu'on lui desti-

noit ; les passions d'un homme de dix-huit ans sont éloquentes & habiles, quand il est question de rassurer son ame encore timorée contre ce qui est criminel, si l'action peut être envisagée sous une seule vue honnête, & voilà ce qui fit illusion au Marquis. Une séduction qui n'auroit pas eu pour fin une union légitime, auroit été à ses yeux une bassesse indigne d'un honnête homme. L'artifice dont il se servoit pour se faire aimer de moi ne lui parut au contraire qu'une ruse innocente qu'il crut même une vertu, puisqu'il s'étoit promis de ne s'écarter jamais avec moi de la plus exacte décence. Il tint parole, ma Chere ; ce qui ne l'empêcha pas de gémir sur un écart que tout auroit justifié, lorsque des lumieres plus pures lui en eurent fait envisager tout le crime. Hélas ! ses regrets ne furent pas suffisants pour l'expiation de sa faute, & le Ciel en a pris la vengeance la plus terrible, comme je vous le détaillerai dans ma premiere lettre : il se pourroit bien faire que j'en reçusse encore une ici, car le mauvais temps augmente ; il faut bénir Dieu de tout.

VINGT-QUATRIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

QUE je vous ſuis obligée, chere Amie, pour le récit intéreſſant que vous avez bien voulu me faire; vous devez juger de mon impatience pour la ſuite de votre hiſtoire, par le vif intérêt à tout ce qui vous touche. Oui, Madame, je vous le répete; c'eſt moins la curioſité qui m'engage à vous prier de ne point différer à nous inſtruire, que l'eſpoir de vous devenir utiles. Croyez que ſi votre Epoux jouit encore de la lumiere, nous découvrirons ſes traces; le Marquis ſçaura trouver les moyens d'intéreſſer les Puiſſances dans nos recherches, & il ſe flatte qu'elles ne ſeront point infructueuſes.

En liſant le commencement de votre hiſtoire, je n'ai pu m'empêcher de ſouhaiter qu'elle fût un jour publique: elle offre d'importantes réflexions aux parents, ſur la conduite qu'ils doivent garder à l'égard de leurs enfants: peut-

être aussi multiplieroit-on inutilement les leçons sur cet important article ; les exemples réïtérés des malheurs qui ont été occasionnés par la dureté & le despotisme paternel, ont été jusqu'ici en pure perte ; ceux qui sont raisonnables n'en ont pas besoin, & les autres, aveuglés par quelque passion, ne veulent pas se les appliquer. Je soupai hier avec un Gentilhomme Anglois, qu'on peut mettre au nombre des victimes d'une autorité poussée à l'excès ; je ne puis me refuser de vous écrire sa singuliere histoire.

Sir Jean Campel est fils d'un pere qui avoit de très-grands biens ; il entra dans sa septieme année lorsqu'un des amis de son pere mourut, & laissa une fille qui étant unique, devenoit une riche héritiere. Le mourant par son testament déclara M. Campel Tuteur de sa fille, le pria de lui servir de pere, & de la marier quand elle seroit en âge. Cette fille qu'on nommoit Lady Bel, fut élevée avec le petit Campel, & ces enfants s'aimoient comme s'ils eussent été frere & sœur. Sir Campel voyoit avec joie l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre, car il avoit décidé de les marier ensemble, & peut-être ces en-

fants l'euſſent-ils ſouhaité, s'ils n'euſſent pas découvert qu'on vouloit les y forcer. Mais tel eſt le cœur de l'homme, les plus grands biens ne le touchent plus s'il ne les déſire, & il eſt au moment de les déteſter s'il touche à celui d'être contraint d'en jouïr. Le jeune Campel avoit ſeize ans lorſque ſon pere l'ayant fait venir dans ſon cabinet, lui annonça qu'il devoit ſe préparer à partir pour faire ſes voyages, qu'il ne lui donnoit que huit jours pour prendre congé de ſes amis, & épouſer Lady Bel. Un coup de foudre n'eût pas plus effrayé le jeune homme que cet ordre. Il repréſenta à ſon pere qu'il étoit trop jeune encore pour prendre un engagement irrévocable; qu'à la vérité Lady Bel promettoit beaucoup; mais que le caractere d'une fille de douze ans n'étoit pas décidé; qu'il ne vouloit s'engager qu'avec une perſonne qu'il pût aimer, & dont l'eſprit, les vertus, les défauts même puſſent ſympathiſer avec les ſiens; il ajoûta qu'il n'avoit aucune répugnance pour cet enfant, & que peut-être un jour il s'eſtimeroit heureux de l'obtenir; que ce jour n'étoit pas encore venu, &, ſelon le jeune homme, il falloit l'attendre. Sir Cam-

pel ne fut pas de cet avis ; il reſſembloit à Madame votre mere ; quand il avoit déclaré ſon ſentiment, tout étoit dit, & il falloit que tout fût accompli. Ainſi malgré les larmes du fils, il fallut paſſer outre. Le lendemain des noces, Sir Jean pourvu d'un Gouverneur, d'un bel équipage, & d'une forte doſe d'antipathie pour ſa femme, partit pour ſes voyages. Son pere ſatisfait de l'avoir fixé, fournit abondamment à ſes beſoins & à ſes plaiſirs ; hélas ! il n'en étoit plus pour lui. Ce jeune homme ſe conſidéroit comme un eſclave auquel on avoit lâché la chaîne ; il peut ſe promener dans un cercle de cinquante pas ; cependant cette ombre de liberté diſparoît dès qu'il veut franchir ce cercle ; la réſiſtance de ſa chaîne l'avertit déſagréablement des bornes de cette apparence de liberté qui l'avoit déçu. Les femmes du mérite le plus mince paroiſſoient des divinités à notre jeune Anglois ; il envioit le ſort de ceux qui pouvoient encore leur offrir leur main. Ce n'eſt pas que ſon cœur reçût la moindre égratignure pendant huit années qu'il fut abſent ; il revint libre en Angleterre avec une crainte violente de revoir ſon Epouſe, il n'y

seroit pas même revenu, son pere l'en pressoit inutilement depuis long-temps, le seul besoin d'argent le ramenoit au gîte. Il ne vouloit que se faire rendre compte des biens de sa mere, & repartir sur le champ. Il étoit si fort irrité, qu'il ne voulut pas même faire avertir son pere de son arrivée, & descendit chez un Baigneur. Il fut de-là à la Comédie, & se plaça à côté d'un de ses camarades d'école qu'il avoit reconnu. Sir Jean se trouvoit comme un étranger à Londres, & cherchoit à se rappeller les traits des personnes de son âge, qui avoient prodigieusement changé depuis son départ. Ses yeux errants furent bientôt fixés par un objet qui ne lui permit plus la plus légere distraction. C'étoit une jeune personne dont la beauté lui parut éblouissante, & qui lui apprit pour la premiere fois qu'il avoit un cœur. Les diamants dont elle étoit couverte annonçoient qu'elle n'étoit pas du commun, & qu'on pouvoit sans rougir l'avouer pour vainqueur. Sir Jean ne sentit d'abord que le plaisir de s'enyvrer de la vue des charmes qui s'offroient à ses yeux; une réflexion cruelle vint troubler son yvresse. Je suis marié, dit-il en lui-même. Pere cruel, ta

barbare autorité me rend le plus misérable des hommes au moment où je pourrois devenir le plus heureux. L'attention que Sir Jean donnoit à cette Dame étoit trop marquée pour n'être pas apperçue de son ami, qui lui demanda en souriant comment il la trouvoit ? Au-dessus de tout ce que j'ai vu de plus beau, répondit Sir Jean. Je te félicite de ton bon goût & de ta bonne fortune, lui dit son ami ; car enfin cette femme est la tienne. Ne me trompes-tu pas, reprit Sir Jean avec une vivacité que son ami attribua à la joie ? Non assurément, répondit son ami ; j'ai l'honneur de la connoître particulierement, & je t'assure que la bonté de son caractere répond aux charmes de sa figure. Il est vrai que ses traits sont réguliers, dit Sir Jean, cependant ils ne sont pas faits l'un pour l'autre ; son teint est blanc, mais il lui manque de la vivacité ; en un mot, elle est belle sans plaire au cœur, elle ne peut qu'amuser les yeux. Après cette belle tirade, sans attendre la réponse de son ami, il se retire, & son antipathie avoit pris un tel ascendant sur lui, que rien même ne put l'engager à faire une visite à son Epouse. Son pere en mourut de cha-

grin, sans pouvoir le déshériter, parce que ses biens étoient substitués. Sir Jean maître de sa fortune, écrivit une lettre fort honnête à sa femme, pour l'assurer qu'elle seule eût pu toucher son cœur, si on l'eût laissé le maître d'en disposer; mais que la contrainte dont on avoit usé à son égard, lui avoit rendu odieuses les chaînes qu'il eût choisies. Il lui apprit en même-temps qu'il venoit de doubler la pension que les conventions matrimoniales lui avoient accordée en cas qu'il mourût, outre tout le bien qu'il avoit reçu d'elle, dont il ne vouloit pas toucher un sol. Il lui souhaitoit en finissant un sort plus heureux que le sien, & avouoit qu'il l'en trouvoit digne. Il lui fit remettre cette lettre le jour même qu'il s'embarqua pour la France, où il est actuellement, bien résolu de ne jamais remettre le pied en Angleterre tant que sa femme sera au monde. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il s'est procuré un portrait de cette Dame, qu'il nous a fait admirer, & qu'il ne part aucune personne de sa connoissance qui ne soit chargée d'un présent de sa part pour cette femme qu'il respecte, qu'il plaint, qu'il aime peut-être, & avec laquelle il ne peut pourtant se résoudre à vivre.

Voyez, Madame, où m'ont mené les réflexions que votre hiſtoire a fait naître; elles m'ont fait perdre de vue des choſes qui ſans doute vous intéreſſeront davantage. Je fus voir Victoire auſſi-tôt que mon pere fut hors de danger, & je crus découvrir ſur ſon viſage les traces de ſes larmes. Je l'accablai de careſſes pour l'engager à m'ouvrir ſon cœur. Elle ne réſiſta pas long-temps; & après quelques ſoupirs, l'apoſtume crêva. Le Marquis depuis quelques ſemaines l'a traitée avec une indifférence qui n'a plus qu'un pas à faire pour devenir mépris; il lui fait ſentir durement qu'il lui a ſacrifié de grandes richeſſes, & prétend qu'elle doit le dédommager de ce ſacrifice par une ſoumiſſion aveugle à ſes volontés, ou plutôt à ſes caprices. Comme je m'étois perſuadée qu'elle aimoit ſon Epoux, j'ai cru d'abord que ſon cœur étoit déchiré par une telle conduite; je me trompois, Madame; il n'y a que ſa vanité de bleſſée. Elle n'aimoit dans le Marquis que le rang & les plaiſirs qui ſont à la ſuite des richeſſes, & la conſidération qu'un grand nom attire; le changement de ſon Epoux ne l'afflige qu'autant qu'il ſemble prouver le peu de pouvoir de

ſes charmes. Je tremble qu'elle ne veuille ſe raſſurer en les eſſayant ſur d'autres. Ce qui augmente mes craintes, c'eſt qu'elle eſt liée avec des femmes ſans principe & ſans mœurs, qui traînent à leur ſuite tous les oiſifs de la Cour. J'ai voulu lui repréſenter le danger d'une telle ſociété; le feu avec lequel elle entreprend de juſtifier la conduite de ces femmes, m'apprend qu'elle n'eſt pas fort éloignée de les imiter. Son Epoux n'a pas à beaucoup près les mêmes inquiétudes que moi à cet égard; il ſemble même appréhender que je n'arrache ſon Epouſe au danger dont elle eſt menacée, & il ne travaille qu'à m'ôter ſa confiance. Il tourne en ridicule toutes mes actions, & s'applaudit hautement d'avoir échappé à ce qu'il nomme ma pruderie; ſelon lui, vingt intrigues dans une femme incommodent moins un mari que cette affectation de morale qu'il me ſuppoſe. Avec de telles leçons il eſt aiſé de prévoir le parti que prendra ſon Epouſe; elle touche peut-être au moment de ſa perte ſans qu'il me reſte la plus foible reſſource pour la lui faire éviter. Ce n'eſt point de Victoire que j'apprends les efforts que fait le Marquis pour aliéner

de moi le cœur de sa femme, c'est Henriette qui vient de m'en instruire; partagée entre Victoire & moi, elle n'a pas la force de prendre un parti. Elle convient de tout ce que je lui dis sur le danger des compagnies avec lesquelles elle se lie chaque jour de plus en plus, & aussi-tôt que je l'ai perdue de vue, elle se laisse entraîner par Victoire, & se livre à des dissipations qui la fatiguent & l'excédent, seulement parce qu'elle n'a pas la force de s'y refuser. Voilà où j'en suis avec nos deux pauvres Amies, auxquelles je ne tarderai pas de paroître ridicule & même odieuse, si je veux m'opposer avec force au torrent qui les entraîne. Je leur ai annoncé votre départ pour le Piémont, sans leur faire envisager votre retour. Henriette a paru véritablement touchée de cet éloignement; Victoire a cherché à le paroître; mais non, je m'explique mal, elle a ressenti à cette nouvelle deux sentiments opposés, qui ont rendu ses mouvements équivoques. Elle vous aime sans doute, & vous craint encore davantage. Le premier de ces sentiments lui rend votre éloignement douloureux; le second fait regarder votre absence comme un événement qui débarrasse

barraſſe d'un cenſeur incommode. Il s'en faut de beaucoup que j'aye ſur elle un aſcendant pareil au vôtre; cependant je ſens qu'elle me craint, qu'elle compte les moments où je dois reſter ici, & qu'elle ſouhaite paſſionnément celui où je dois retourner dans mes Terres. Vous êtes peut-être ſurpriſe, chere Amie, que je veuille quitter Paris dans une ſaiſon ſi rigoureuſe, & où la Campagne a ſi peu de charmes; prenez-vous-en aux réflexions que votre lettre m'a fait faire. Elle m'a convaincue de la néceſſité d'aſpirer à cette perfection du Chriſtianiſme que je croyois peu propre à mon état, & que j'apperçois aujourd'hui comme abſolument néceſſaire. J'ai réfléchi ſur mille circonſtances de votre vie qui me paroiſſoient indifférentes, & j'ai compris que c'étoit un tiſſu continuel de ces petites vertus cachées qui n'éblouiſſent point, & qui ménent au terme; je me ſuis propoſée de les imiter. En conſéquence je ſerois reſtée à Paris dans une ſaiſon où c'eſt une ſingularité d'aller à la Campagne, la Providence m'a fourni un moyen de m'en éloigner, qui paroît fort naturel. Le feu a pris à une très-belle maiſon que nous avons en Bourgogne, à peu de diſtance de Paris; on

mandoit au Marquis qu'il étoit abſolument néceſſaire qu'il s'y tranſportât pour ordonner les réparations ; il a été tout ſimple d'annoncer que je voulois l'accompagner. Cette abſence ne ſera pas longue, & l'eſt pourtant aſſez pour eſquiver les folies du Carnaval que nous paſſerons dans cette Terre ; enſuite il faudra jouïr du printemps, mes couches arriveront, & inſenſiblement je déſaccoûtumerai mes connoiſſances de me voir dans toutes les parties, comme je l'ai fait depuis mon mariage. J'employerai le temps de cette retraite à ſonder mon cœur ſur l'amour des créatures. Le cercle de mes attachements eſt étroit, mais il n'en eſt que plus vif. J'y apprendrai auſſi, s'il m'eſt poſſible, à purifier mes intentions. Je ne le ſens que trop, chere Amie, ſans vos ſages avis je me ſerois livrée aux exercices de la charité chrétienne pour ſatisfaire mon cœur, & ſans aucun rapport à Dieu. Vous le ſavez, j'aime naturellement à donner, juſqu'à ce jour je n'ai été que généreuſe, & je vais travailler à devenir charitable. La ſociété de ma petite Marie remplira tout le temps que mes devoirs n'occuperont pas ; je ne puis vous exprimer l'amitié que je me

sens pour elle, & l'agrément de son commerce; il est surprenant qu'une fille de cet âge ait l'esprit si cultivé; ce n'est pas seulement de l'agréable, c'est du solide, du sublime même. Le génie de cet aimable enfant l'a portée aux plus grandes choses, l'étude des langues mortes, les Mathématiques ont été les amusements de son enfance, & ses lumieres extraordinaires, il faut que le hazard les découvre; rien de si simple, de si unique sa conversation. Elle étoit l'autre jour dans ma chambre lorsque la femme la plus femme qu'il y ait au monde y entra; elle venoit me consulter sur une mode nouvelle qu'elle vouloit introduire. Vous connoissez mon ineptie & mon dégoût pour cette sublime science. Marie s'exprima en personne consommée dans l'art de la toilette, & cette Dame l'admira comme un prodige. Lorsqu'elle nous eut quittées, je demandai à Marie comment elle avoit pu se prêter pendant une heure à de telles puérilités? Que voulez-vous, me dit-elle? il faut un peu vivre pour les autres; j'ai rendu cette pauvre femme heureuse, pour vingt-quatre heures au moins. Je vous avoue, ma Chere, que cette façon de penser rend cet en-

sant respectable à mes yeux. Voilà encore une de ces choses que je veux faire entrer dans le plan de vie que je médite, sçavoir s'ennuyer de bonne grace avec les sots. Oh! cela ne sera pas le moins pénible. Quelle honte si une fille de quinze ans avoit le courage de faire par humanité, ce que je refuserois de pratiquer pour plaire à Dieu! Le Marquis mon Epoux est enchanté de cette belle inconnue. Je vous ai dit que sa chambre est de plein pied à notre appartement, nous y passons tous les moments que nous pouvons dérober au public. C'est par le choix de ses livres que nous avons découvert les progrès qu'elle a fait dans les sciences. Mon Epoux surpris d'un goût si singulier dans une fille de son âge, lui en a demandé l'origine. Je le dois à l'amour, a-t-elle répondu; il m'a fait adopter les penchants de celui que j'aime, & avec lequel je comptois passer ma vie. Vous sentez, Madame, combien un tel discours doit augmenter notre curiosité; elle perce à travers notre discrétion, & notre belle inconnue nous assure qu'elle espere bientôt être en état de la satisfaire. Elle a écrit quelques lettres qu'elle a prié mon Epoux de mettre lui-même à la poste,

parce qu'elles sont pour elle d'une telle conséquence, qu'elle ne vouloit s'en rapporter qu'à lui. Elle m'assure que les réponses qu'elle attend la détermineront à m'ouvrir son cœur. Cette lettre finira comme les autres par désirer de vous voir au milieu de nous avec cette chere fille, l'objet de votre voyage. Nous nous approchons de vous de quelques journées de chemin, que ne puis-je franchir tout à coup celui qui nous sépare; & n'allez pas me gronder de la vivacité de ce sentiment, vous m'en avez donné le mauvais exemple.

VINGT-CINQUIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

J'Approche du moment heureux qui doit réaliser mes espérances, ma chere Marquise; dans une heure nous passerons la montagne, & une fois parvenus aux pieds, rien ne pourra ralentir notre marche..... Encore une pause, ma chere Marquise, il faut passer le reste du jour à l'Hôpital, qui est sur le

Mont Cénis ; mais mes Porteurs ſont perſuadés que demain matin nous pourrons ſortir de cette eſpece de purgatoire, où l'on n'eſt pas dans le feu, mais dans la neige juſqu'à mi-corps... Le froid continue d'être exceſſif, & j'ai fait uſage de mes liqueurs dans le chemin, plutôt par complaiſance que par un beſoin réel, tant je ſuis bien couverte. A meſure que j'approche du terme de mon voyage, plus ma joie devroit s'augmenter ; mais j'entrevois des choſes qui peuvent m'occaſionner de nouvelles peines. Pour vous mettre en état de bien juger de ma ſituation, je dois vous continuer le récit de mon hiſtoire.

Suite de l'Hiſtoire d'EMERANCE.

Vous vous ſouvenez que le jeune Marquis de Sainville s'étoit introduit auprès de moi ſous le nom d'Annette ; il triompha, comme je vous l'ai déja dit, de la mélancolie qui avoit allarmé ma mere. Elle s'applaudiſſoit du ſuccès de ſes vues ; déterminée à ne point écouter mes répugnances lorſqu'il ſeroit queſtion de mon mariage, elle vouloit du moins mettre tout en uſage pour les

diminuer. Annette avoit pris un grand ascendant sur moi, elle résolut d'employer ses soins pour me résoudre à lui obéïr de bonne grace. Elle la prit en particulier, lui exaggéra les grands biens & le bon caractere de M. de Marsin, & promit de la marier elle-même avantageusement si elle parvenoit à me rendre docile sur ce point qui lui tenoit tant au cœur. La fausse Annette loua la prudence de ma mere, releva le bonheur que je devois espérer dans un mariage qui devoit si tôt me rendre veuve & riche, & elle promit de manier si bien mon esprit, qu'elle m'ameneroit à le souhaiter & à le solliciter moi-même. Dès ce moment je fus abandonnée aux soins de ma prétendue compagne, qui, sous prétexte de gagner ma confiance, ne me quittoit point depuis le matin jusqu'au soir, & employoit ce temps à m'inspirer des sentiments bien différents de ceux qu'elle avoit flatté ma mere de faire naître en moi. Comme ce mariage affreux étoit l'objet de toutes mes terreurs, j'en parlois souvent à Annette, ou plutôt j'avois peine à parler d'autres choses. Un jour que cette pensée m'avoit affectée de la maniere la plus désagréable, Annette qui vint me join-

dre au bout du jardin, me trouva baignée de larmes. Si-tôt que je l'apperçus, je m'écriai : C'en eſt fait, jamais je n'épouſerai M. de Marſin, j'aimerois mieux mourir mille fois. Ma chere Emerance, me répondit-elle, croyez-vous qu'on écoutera votre répugnance, & qu'on vous laiſſera maîtreſſe de votre choix ? Vous dites que vous voulez mourir ; mais vous ne pourriez vous donner la mort ſans commettre un grand crime ; vous en feriez même deux ; car ſi on m'apprenoit dans mon Couvent que vous fuſſiez morte, penſez-vous que je vouluſſe vivre après vous ? Quoi, répondis-je toute effrayée, voulez-vous retourner dans votre Couvent & me quitter ? Il le faut bien, répondit la fauſſe Annette d'un air conſterné ; je vois que vous épouſerez M. de Marſin malgré vous, que vous ſerez la plus malheureuſe perſonne du monde ; penſez-vous que j'aurois le cœur de vous voir ſouffrir depuis le matin juſqu'au ſoir ? Oh ! non, chere Emerance, il faut que je m'en aille bien vîte dans mon Couvent où j'étois ſi heureuſe, où toutes les Religieuſes & leurs Penſionnaires ſont contentes comme des Reines ; je ſens bien que je ne le ſerai plus, ajoûta-

ajoûta-t-elle en feignant d'eſſuyer ſes larmes ; mes bonnes amies auront beau me careſſer, je penſerai toujours à vous, & cela me rendra miſérable. Ah ! mon Dieu, que je ſuis malheureuſe, m'écriai-je en ſanglottant, pourquoi n'ai-je pas la liberté de vous ſuivre dans ce Couvent ? Vous me faites naître une idée, ma Chere, me dit Annette : l'Abbeſſe eſt la meilleure perſonne du monde ; quand elle étoit jeune, on voulut auſſi la marier malgré elle ; elle m'a conté cela pluſieurs fois ; elle ſe ſauva dans ce Couvent, & elle a beaucoup de pitié des pauvres filles qu'on veut forcer à prendre de vilains maris qu'elles n'aiment pas ; je ſuis bien sûre que cette Dame vous aimera à la folie. Il faudroit donc nous ſauver d'ici, & aller à ce Couvent, où l'on n'auroit garde de venir vous chercher ; M. de Marſin vous croyant perdue, prendroit une autre femme ; alors vous écririez à votre mere, & il faudroit bien qu'elle vous pardonnât ; le pis aller ſi elle ne le vouloit pas, ſeroit de nous faire Religieuſes toutes les deux. De tout mon cœur, m'écriai-je avec un tranſport de joie, pourvu que je n'épouſe point M. de Marſin, & que je ne me ſépare

jamais de vous, je ſerai contente. Il n'y a qu'une choſe qui me faſſe de la peine; c'eſt que ma mere ſera fâchée contre moi, & je l'aime beaucoup. Là, en conſcience, ma chere Annette, eſt-il bien vrai qu'on peut me faire épouſer cet homme malgré moi? Comment fait-on pour marier les gens? La mere, me dit Annette, fait venir un Prêtre; on prendra votre main & on la mettra dans celle de M. de Marſin, alors le mariage ſera fait. Fuyons donc bien vîte, dis-je avec précipitation; ma mere eſt plus forte que moi, elle prendroit ma main ſans s'embarraſſer de mes cris, cela eſt bien sûr, je ne pourrois m'en défendre.

Rappellez-vous, ma Chere, que je n'avois pas encore treize ans accomplis, que je vivois dans cette maiſon de campagne ſéparée du monde entier, pour ainſi dire, ſans autre compagnie que celle de ma mere & de M. de Marſin, qui avoient eu de bonnes raiſons d'écarter tous ceux qui auroient pu me donner des lumieres contraires à leurs vues. Cela ſuppoſe une ignorance craſſe & une grande facilité à être trompée; Sainville en profita, & l'honnêteté de ſes vues ne peut juſtifier ſa conduite;

mais c'étoit un enfant encore, la lecture des Romans avoit, pour ainsi dire, été sa seule étude, & il y avoit appris qu'on peut se permettre tout pour satisfaire une passion violente. Il m'a avoué depuis que c'étoit les faux principes qu'il avoit puisés dans ces livres, qui avoient étourdi sa conscience, ou plutôt qui lui avoient donné le funeste courage de s'élever au-dessus de ses remords.

Je vous ai dit que le Marquis étoit arrivé chez la Fermiere avec un seul Valet de chambre, nommé Dubois, le reste des Domestiques qui devoient l'accompagner dans ses voyages, l'attendoient à Villefranche. Dubois s'étoit chargé de les congédier, & étoit revenu dans un village voisin où il attendoit les ordres de son Maître. Je crois vous avoir dit que ce Valet avoit aussi la confiance de son vieux Maître. (Vous voyez combien il en étoit digne.) Il étoit vendu corps & ame au jeune Marquis qui l'avoit gagné par ses bienfaits. Il ne s'attendoit pourtant pas au dénouement de cette intrigue, & voulut faire quelques représentations : le Marquis lui dit froidement, que toutes ces réflexions étoient faites, qu'il ne pou-

voit vivre sans moi, & que s'il refusoit de le servir, il se passeroit son épée au travers du corps, ou se jetteroit dans la riviere. Dubois connoissoit son jeune Maître, & le croyoit capable d'exécuter cette menace, ce qui l'eût privé de la fortune qu'il en attendoit, il se prêta donc à tout, & il ne fut plus question que de gagner ma Nourrice. Cette femme en avoit trop fait pour reculer; elle trouva le projet du Marquis admirable; il la débarrassoit de ses craintes; car elle trembloit que quelque événement imprévu ne découvrît sa trahison, & elle ne fut plus en peine que d'assurer notre fuite pour se ménager l'impunité. Le Marquis lui jura qu'il m'épouseroit à Avignon, que de-là il se rendroit à Paris, que nous pourrions y vivre ignorés jusqu'à ce qu'il eût obtenu le consentement de son Pere, qui pourroit d'autant moins le refuser, que c'étoit le seul moyen de lui sauver la vie. Je ne vous le dissimule point, ajoûta le Marquis, le rapt que je fais me conduiroit sur un échaffaud si mon pere refusoit de ratifier mon union avec Emerance; il ne m'exposera point à un tel péril, & Madame de Vasque trouvera dans mon

rang & ma fortune un ample dédommagement de ce qu'elle espéroit en sacrifiant sa fille à M. de Marsin. Ce raisonnement étoit juste ; ma Nourrice ne vit aucun inconvénient dans l'enlevement proposé ; car il ne lui vint jamais dans l'esprit que le Marquis pût manquer à ses promesses ; elle me croyoit digne d'un Roi, & le Marquis lui paroissoit trop sensé pour laisser échapper une si bonne fortune. Cela ne peut excuser son imprudence, & mon âge seul peut justifier la mienne.

Dubois chargé du soin de nous trouver une chaise de poste, s'en acquitta ponctuellement. Il nous fut aisé de sortir de la maison où nous n'étions pas observés. Nous nous couchâmes à l'heure ordinaire, & je me r'habillai aussi-tôt que la servante, qui couchoit dans ma chambre, fut endormie. Annette m'attendoit à la porte de la chambre, nous gagnâmes la Ferme, où ma Nourrice m'ayant embrassée plusieurs fois, nous mit dans notre chaise de poste qui étoit à cent pas de là. Nous y entrâmes à onze heures du soir, & quoique ma démarche me parut indispensable, je ne pus m'empêcher de verser un torrent de larmes en quittant cette maison ; je

crois pourtant qu'elles n'avoient pour objet que le chagrin que j'allois donner à ma mere. Je me croyois justifiée par la nécessité, sans pouvoir me consoler d'être forcée de la fâcher. Les caresses d'Annette, les projets de la vie heureuse que nous allions mener au Couvent, dissiperent ma tristesse. Nous ne changeâmes point nos chevaux jusques sur les huit heures du matin; le Marquis n'avoit eu garde de se servir de la poste, dans la crainte qu'elle ne servît à découvrir nos traces. Dubois s'étoit pourvu de deux bons chevaux, qui pourtant n'en pouvoient plus, & il fallut les laisser à la poste, où Dubois promit de les reprendre. Nous marchâmes encore quatre heures, & il en étoit douze lorsque nous arrivâmes à Avignon. Le Marquis commença à respirer alors, & se crut en sûreté. J'étois très-fatiguée; il me proposa de rester deux jours à nous reposer en cette ville où il m'assura que nous n'avions rien à craindre; & comme je paroissois surprise de n'être pas encore arrivée dans notre Couvent après avoir tant marché, il me dit qu'il avoit été forcé de prendre un grand détour dans la crainte d'être poursuivi. Nous avons encore

une grande journée de chemin, me dit-il, & il eſt très-dangereux, car il y a des voleurs ; on pourroit fort bien attaquer une chaiſe où il n'y a que deux jeunes filles ; mais les voleurs n'oſeroient l'arrêter s'il y avoit un homme ; j'ai donc envie, ma chere Emerance, de m'habiller en garçon. Je trouvai cette idée admirable. Dubois qui paſſoit pour le maître de la chaiſe, eut ordre d'acheter des habits d'hommes à peu près de la taille d'Annette ; vous comprenez que la commiſſion ne fut pas difficile ; on apporta les habits du Marquis ; il en choiſit un riche qu'il feignit de marchander & de payer, & étant entré dans un cabinet, la fauſſe Annette revint un demi quart d'heure après ſous ſa forme naturelle. Comment me trouvez-vous ſous cette métamorphoſe, me demanda le Marquis ? En vérité, lui dis-je, ce déguiſement vous va à merveille, & c'eſt dommage que vous ne ſoyez un garçon, vous ſeriez charmant. Et ſi j'étois véritablement un Cavalier, me dit le Marquis, auriez-vous autant de répugnance à m'épouſer que M. de Marſin ? Non, ma chere Amie, lui dis-je, en voulant l'embraſſer ; mais tout-à-coup je me

sentis arrêtée à la vue de cet habit, & je dis au Marquis : En vérité je suis bien sotte, cet habit me fait peur, j'oublie que vous êtes ma chere Annette ; je me remis sur ma chaise d'où je m'étois levée, & je continuai à dire au Marquis : Oüi, si vous étiez à la place de M. de Marsin, je retournerois tout à l'heure chez ma mere, & je me marierois dix mille fois avec vous si cela étoit nécessaire ; tenez, voilà la main pour gage de ce que je vous dis. Le Marquis se jetta à mes pieds, & prenant la main que je lui présentois : Vous consentez donc à me la donner pour jamais, me dit-il en me regardant tendrement ? Vous êtes folle, lui dis-je, ma chere Annette, levez-vous donc ; de quoi vous serviroit ma main ? ce n'est pas la coûtume que deux filles se marient ensemble, au moins je n'en ai jamais entendu parler ; si cela se pouvoit, je vous jure de tout mon cœur que je vous aimerois mieux que tous les hommes du monde. Que mon bonheur est grand, ma chere Emerance, me dit le Marquis en baisant la main que je lui avois offerte ! vous m'aimez, vous me pardonnez la tromperie que je vous ai faite, puisque c'est

l'amour que j'ai pour vous qui me l'a inſpirée ; vous ſerez mon Épouſe, nous ne nous ſéparerons jamais. Voilà encore ce que je ne ſavois pas, dis-je au Marquis. Mon Dieu, pourquoi m'a-t-on élevée dans une ſi grande ignorance? Je croyois qu'on ne pouvoit avoir d'amour que pour un homme, & que les filles n'avoient entr'elles que de l'amitié. C'eſt donc auſſi de l'amour que j'ai pour vous, car je vous aime beaucoup plus que ma Mere & que ma Nourrice ; mais dites-moi, je vous prie, pourquoi me demandez-vous pardon? Pourquoi dites-vous que vous m'avez trompée? C'eſt une vilaine choſe de tromper les perſonnes, je ne vous en crois pas capable.

Vous pouvez vous imaginer les douceurs que faiſoient goûter au Marquis des déclarations ſi naïves. Ma derniere queſtion l'amena naturellement à me découvrir ſon nom & ſon ſexe, & il me propoſa en même-temps de devenir mon Epoux. Cela ſe pouvoit aiſément à Avignon, où dans ce temps on marioit ſans examen tout ce qui ſe préſentoit. Mon étonnement me fit garder quelques moments de ſilence, & le timide Sainville oubliant le pouvoir

qu'il s'étoit acquis sur mon cœur, frémit dans la crainte de me perdre. Il n'eut pas long-temps cette frayeur. Mon cher Marquis, lui dis-je, je ne sçaurois me fâcher contre vous, je ne sçaurois non plus m'empêcher de vous aimer ; je crois qu'il n'y a pas de mal à cela ; car ma mere m'a toujours dit qu'une honnête femme doit aimer son mari, & vous allez être le mien. C'étoit pour cela que je ne voulois pas épouser M. de Marsin ; oh ! j'en suis sûre, je ne pouvois pas être une honnête femme avec lui ; car je le haïssois, je le haïssois..... oh ! il ne m'est pas possible de vous faire entendre cela. Mais, mon cher Marquis, d'où vient que malgré le plaisir que j'ai de me marier avec vous & de ne vous quitter jamais, ai-je une si grande tristesse ? mon cœur se serre si fort, que j'aurois envie de pleurer. Je crois que c'est à cause de ma mere. Pourquoi ne lui avez-vous pas dit que vous vouliez m'épouser ? Je pense qu'elle vous auroit mieux aimé que ce vieux homme, qui étoit si désagréable ; est-ce que vous n'êtes pas aussi riche que lui ? Et si je n'étois pas riche, ma chere Emerance, me répondit le Marquis, refuseriez-

vous de m'épouser ? Oh ! non, je vous assure, je ne me soucie pas de l'argent, & preuve de cela, c'est que je n'ai pas voulu apporter deux louis que j'avois, je les ai donnés à ma Nourrice en montant en chaise. Vous avez fort bien fait, me dit le Marquis, nous n'avions pas besoin de cet argent ; car je suis très-riche ; mais votre Mere auroit voulu écrire à mon Pere, qui est un grand Seigneur, & mon pere n'auroit pas consenti à ce que j'épousasse ma chere Emerance, parce qu'il vouloit me donner une autre femme, qui n'étoit pas aussi aimable qu'elle, & qui avoit beaucoup plus d'argent. Êtes-vous bien sûr, lui dis-je toute effrayée, que votre pere ne pourra pas me séparer de vous pour vous faire prendre cette autre femme, & me renvoyer à ma mere ? Ah ! que je serois misérable si cela arrivoit. Sainville n'eut pas beaucoup de peine à vaincre ma tristesse & à dissiper mes craintes ; l'instinct les avoit fait naître, l'instinct & ce mouvement qui n'étoit que peu motivé, ne put tenir contre l'amour ; le Marquis le craignoit pourtant, & c'est ce qui l'engagea à hâter notre mariage. Avant de le conclure, il m'apprit que Dubois qu'il

alloit charger du soin de nous trouver un Prêtre, n'étoit point un Voiturier, mais son Valet de chambre, sur la fidélité duquel nous pouvions d'autant mieux compter, qu'il alloit devenir intéressé à garder notre secret, puisqu'il se faisoit notre complice. Effectivement Dubois se prêta de fort bonne grace à ce que le Marquis exigeoit de lui, quoique le scélérat regardât le mariage que nous allions contracter comme une vaine cérémoine qui n'engageroit son jeune Maître à rien lorsque son goût pour moi seroit passé, comme il supposoit qu'il le seroit bientôt. Nous fumes mariés dès le lendemain, après quoi nous tinmes un petit conseil sur les arrangements qu'il convenoit de prendre. Le Marquis étoit parti de Turin par ordre de son pere pour se rendre à Paris, où il devoit passer deux années; il falloit donc qu'il s'y rendît; les personnes de considération auxquelles il étoit recommandé n'auroient pas manqué d'avertir son pere qu'il n'y avoit pas paru; d'ailleurs il avoit des lettres de crédit sur un fameux Banquier, & les sommes qu'il devoit recevoir le mettoient en état de me soutenir décemment jusqu'au

moment où il pourroit faire agréer son mariage à son pere, ou être en âge de disposer du bien de sa mere. Dubois prit la poste pour nous préparer un logement, qui nous dispensa de descendre dans une chambre garnie, où il auroit fallu décliner notre nom, & nous louâmes un Voiturier pour mener notre chaise avec nos propres chevaux. Notre voyage fut heureux. Dubois nous attendoit à Conflans, c'est-à-dire, à quelques lieues de Paris, & il nous conduisit dans la rue de Vaugirard. C'est, comme vous le savez, un lieu fort écarté, où je pouvois rester ignorée moyennant les précautions qu'il avoit prises. Dès le lendemain le Marquis fut rendre les lettres dont il étoit chargé, & dès Avignon il avoit écrit à son pere: une maladie, disoit-il, l'avoit forcé de rester trois semaines dans cette ville, il n'avoit pas osé la lui faire mander, crainte de l'inquiéter, & il étoit parfaitement guéri. Comme Dubois avoit confirmé ce que disoit le Marquis, son pere n'eut pas le moindre soupçon qu'on voulût le tromper, & nous trouvâmes à la poste une lettre qui n'étoit pleine que des tendres inquiétudes de ce pere crédule sur cette maladie imaginaire.

Une ville telle que Paris offroit de grandes distractions au jeune Sainville ; cependant tout entier à son amour, il dédaignoit de prendre des plaisirs que je ne pouvois partager : il ne vit absolument que les amis de son pere, & comme on s'empressoit à lui donner des fêtes, il déclara que sa passion dominante étant l'étude, il vouloit s'y livrer tout entier. Son appartement étoit dans la maison voisine de la mienne, une porte de communication que Dubois avoit fait faire avant notre arrivée, assuroit notre secret ; nous passions les jours ensemble sans que personne pût soupçonner notre commerce. Ceux que le pere du Marquis avoit prié de veiller sur sa conduite, après l'avoir examinée, conclurent que c'étoit un jeune homme qui n'avoit d'autre défaut qu'un excès de sagesse, ils en écrivirent sur ce ton au vieux Marquis, qui charmé du prodigieux changement qui s'étoit opéré en son fils, en remercia Dieu & Dubois, aux exhortations duquel il attribuoit cette conversion, car le Marquis jusqu'alors avoit eu une grande répugnance pour l'étude. Il en félicita son fils, le pria de modérer son nouveau goût, qui pourroit par son excès

nuire à sa santé. Il ajouta qu'il lui commandoit expressément de jouir des plaisirs innocents de son âge, & pour l'y engager, il lui représenta qu'il étoit encore assez jeune pour réparer le temps qu'il avoit perdu, & que si deux années n'étoient pas suffisantes pour acquérir les connoissances pour lesquelles il avoit une si grande passion, il lui promettoit de ne point presser son retour, tant qu'il feroit un bon usage de son temps. N'allez pas croire, ma Chere, que Sainville trompa l'attente de son pere dans l'emploi qu'il souhaitoit & qu'il supposoit que ce jeune homme faisoit de ces années précieuses. Les premiers moments de notre arrivée à Paris avoient été employés à nous voir, à nous aimer, à nous jurer de nous être fidéles au-delà du tombeau; mais tout s'épuise, & les beaux sentiments comme le reste : mon Époux craignit l'ennui & pour lui & pour moi; il crut devoir nous ménager une utile diversion, & l'étude lui parut propre à produire un amusement d'autant plus utile pour moi, que j'étois d'une ignorance qui passe l'imagination, à peine sçavois-je lire. Soit prévention en ma faveur, soit justice, il se persuada que j'avois des talents, & se fit

un plaisir bien doux de les cultiver : c'étoit un nouvel être que j'allois acquérir, je lui en devrois l'existence ; quoi de plus propre à resserrer les nœuds qui m'attachoient à lui ? Ses connoissances à lui-même étoient fort bornées ; il avoit étudié en fils unique, c'est-à-dire, que ses Maîtres avoient travaillé pour lui : mes dispositions naturelles, le desir de lui plaire & le défaut de distraction hâterent mes progrès ; mon Époux me trouva bientôt aussi habile que lui, & j'avois plus que lui un violent desir d'apprendre. Il se vit donc dans la nécessité d'acquérir de nouvelles lumieres, pour satisfaire à la soif insatiable que j'avois de sçavoir ; il continua par goût ce que d'abord il n'avoit commencé que par complaisance, & il fit dans une seule année plus de progrès qu'il n'en auroit fait en trois dans les Écoles. Il avoit pris des Maîtres, qui, charmés de son application, le citoient pour modéle aux gens de son âge ; on ne parloit dans tout Paris que de l'esprit & de la bonne conduite du jeune Piémontois : on souhaitoit de l'avoir dans les meilleures compagnies, & plusieurs meres regardoient comme une bonne fortune une seule de ses visites,

tes, dans l'espoir de l'obtenir pour gendre. On fit faire à son pere plusieurs propositions de mariages très-avantageux; mais lorsqu'on le sonda sur un engagement, il répondit avec fermeté qu'il étoit résolu à ne point se marier avant vingt-cinq ans, & le ton décisif avec lequel il s'expliqua, le délivra des persécutions qu'il auroit eues à essuyer.

Nous passâmes une année dans la situation la plus délicieuse; mon Époux, mes livres me tenoient lieu du monde entier. Il est vrai que j'éprouvois de temps en temps de vifs remords sur la situation pénible où j'avois mis ma Mere, & des craintes sur celle où je serois réduite moi même si la passion de mon Époux venoit à se rallentir. Une année de plus m'avoit apporté des lumieres d'autant plus vives, que je l'avois passée dans des études qui m'avoient éclairée sur mes démarches & sur mes devoirs. Mon Époux, loin de chercher à me déguiser les risques que j'avois couru, convenoit de bonne foi de notre commune indiscrétion, & regardoit ma séduction comme un crime, il me rassuroit absolument sur les suites de cette faute. L'estime que quelques bonnes qualités qu'il croyoit en moi,

lui avoit inſpirée, s'étoit jointe au plus tendre amour; une union fondée ſur ces deux ſentiments eſt indiſſoluble; je le ſentois, & mes craintes étoient des mouvements involontaires qui cédoient au premier moment de réflexion. Il n'en étoit pas de même de mes remords; mon Époux les partageoit, & en avoit même de plus vifs. Le ſacrifice que ma Mere avoit fait de mon bonheur à ſon caprice, ſembloit me diſculper & me fournir une excuſe qu'il n'avoit pas. C'étoit le meilleur de tous les peres qu'il trompoit; il reconnoiſſoit malgré ſa paſſion combien les droits d'un pere ſont reſpectables pour un fils vertueux, & il l'étoit devenu. Il gémiſſoit de ne pouvoir accorder enſemble ce qu'il devoit comme Époux & comme Fils; il ſçavoit que ſon pere paſſoit pour être inflexible, & ne ſe flattoit plus de le fléchir aiſément: plus il en étoit aimé, moins ſa faute devoit trouver d'excuſe à ſes yeux. Ces réflexions nous arrachoient ſouvent des larmes d'autant plus ameres, que nous étions plus éloignés d'enviſager le ſeul remède à nos maux, la mort du Marquis: ſon fils l'aimoit avec une tendreſſe infinie, je partageois ſes ſentiments. La naiſſance

de ma Fille fit quelque diversion à ces tristes pensées. Elle naquit la premiere année de notre séjour à Paris, mais la joie qu'elle me causa fut troublée par la nécessité où se trouvoit Sainville de retourner passer deux mois à Turin; son pere l'exigeoit absolument, & sa résistance eût pu faire naître des soupçons qu'il n'étoit pas impossible de vérifier. Il fallut donc se résoudre à quelques mois de séparation. Mon Epoux me cacha le moment de son départ, & me l'apprit par une lettre qu'il commanda de me remettre en me présentant ma Fille. Il me conjuroit par la tendresse que j'avois pour cet enfant, de modérer une douleur qui pourroit me devenir funeste, & me promettoit de me donner de ses nouvelles avec une exactitude qui me prouveroit que rien ne seroit capable de le distraire de mon souvenir. Il me tint parole, & les protestations de sa tendresse m'eussent à peine arrachée au désespoir, si les soins qu'exigeoit ma Fille ne m'eussent fourni quelque distraction. J'avois pris une Nourrice dans la maison, où je n'avois pour tous domestiques qu'une femme de chambre & une cuisiniere; encore cette derniere ne me connoissoit-elle pas. Sainville

ne resta que trois mois à Turin ; le prétexte de finir des études qu'il avoit si heureusement commencées, lui fit obtenir la permission de hâter son retour & d'y passer autant de temps qu'il le jugeroit convenable ; son pere croyant ne pouvoir trop faire pour un fils dont il avoit, à ce qu'il croyoit, tant de sujets de se louer. Plus de deux ans s'écoulerent avec rapidité, & Sainville étoit déterminé à faire présenter ma Fille à son Pere pour tâcher d'émouvoir ses entrailles en notre faveur ; je ne pus m'y résoudre ; il me sembloit si je perdois ma Fille de vue, qu'elle me seroit ravie pour jamais, & il ne put gagner sur moi de m'en séparer ; il fut donc forcé de prendre d'autres mesures. Le Marquis de Sainville avoit à Paris un ami respectable dans lequel le vieux Marquis avoit une entiere confiance ; il entreprit de le mettre dans ses intérêts. Cet Ami étoit un de ces Philosophes qui évaluent les opinions vulgaires selon leur juste valeur. Loin de chercher à mortifier Sainville par des reproches hors de saison, puisque le mal, si c'en étoit un, ne pouvoit recevoir d'autre reméde que la cassation d'un mariage que ce respectable ami croyoit valable

aux yeux de Dieu ; il le consola, & demanda à me voir. Après quelques visites, il me dit en me quittant, que j'étois telle qu'il n'eût pas souhaité une autre Epouse à son fils s'il en avoit un, & que dans l'ardeur dont il se sentoit animé pour resserrer nos nœuds, il feroit le voyage de Turin pour engager le Marquis à pardonner à son Fils une faute qui avoit eu de si belles suites. Quelque consolantes que fussent ces promesses, nous le vîmes partir avec frayeur, & nous attendîmes en tremblant le succès de ses démarches ; quelquefois nous nous flattions de toucher au moment d'être heureux ; dans d'autres instants, nous croyions voir un Juge irrité nous reprocher notre révolte contre l'autorité sacrée des peres. Hélas ! ce n'étoit pas de ce côté-là que devoient venir les accidents affreux qui m'ont précipitée dans des malheurs dont je n'ai point encore vu la fin.

Vous vous souvenez que j'avois pris une Nourrice pour ma Fille ; cette femme étoit fort douce & très-attachée à mon enfant, ensorte que je la gardai pour sévrer la Petite que nous avions nommée Annette, vous concevez bien pourquoi. Outre la bonté du caractere,

cette Nourrice étoit fort aimable ; son mari qui étoit un débauché, s'étoit engagé, & l'avoit laissée dans une grande misere : elle avoit été si touchée de reconnoissance pour les bons traitements qu'elle recevoit chez moi, qu'elle fut ravie de rester auprès de la petite. Quelques jours étoient à peine écoulés après cet arrangement, qu'elle vint me trouver toute en larmes, & me pria de lui accorder son congé. Surprise de ses pleurs & de sa demande, après la joie qu'elle avoit montrée, je voulus sçavoir absolument ce qui les occasionnoit. Elle fit quelques difficultés, mais voyant que je la taxois d'ingratitude, elle m'apprit que depuis plusieurs mois elle étoit exposée aux persécutions de Dubois. Ce misérable, ayant perdu l'espérance de la réduire par douceur, en étoit venu à la violence : comme c'étoit une femme vigoureuse, elle avoit échappé à sa brutalité, & il portoit sur son visage des marques de son ressentiment ; car elle l'avoit mis tout en sang. Mon Epoux que j'instruisis du crime de son valet de chambre, fut justement irrité de cet attentat, & oubliant qu'un Maître perd le droit de corriger un domestique qu'il a fait le

ministre & le confident de ses passions ; il voulut reprocher à Dubois son impudence, & le menaça de le chasser. Ce valet lui répondit insolemment, qu'il avoit autant de droit que lui de chercher à s'amuser, puisque je n'étois que sa Maîtresse, & que son prétendu mariage avec moi n'étoit qu'une Comédie qui ne me distinguoit pas des femmes entretenues ; car, ajouta-t-il, votre Pere la regardera & la traitera sur ce pied, aussi-tôt qu'il sera instruit de votre conduite.

Dans tout autre temps, la crainte de l'indiscrétion de ce scélérat, eût peut-être forcé Sainville à étouffer son ressentiment, mais il avoit reçu le jour même une lettre de son respectable ami, qui lui apprenoit qu'il avoit enfin vaincu la colere du Marquis, qui vouloit pourtant s'instruire de la vérité de cette avanture : conséquemment, il étoit parti lui-même pour Nice afin de s'informer de ce qui regardoit ma famille & ma fuite. Si vous n'avez point altéré la vérité, ajoutoit ce digne ami, nous nous rendrons ensemble à Paris, & vous recevrez votre chere Emerance de la main même de ce bon Pere. Sainville assuré de l'indulgence du Marquis, se

livra à toute sa colere contre Dubois qu'il chassa sur le champ, sans s'embarrasser des menaces qu'il eût l'insolence de lui faire. Une seconde lettre nous apprit que le Marquis satisfait des informations qu'il avoit faites à mon égard, se disposoit à nous joindre, & que nous le verrions dans peu de jours. Cette nouvelle nous transporta de joie, & mon Epoux voulant que je pusse frapper agréablement son pere, me fit faire des habits magnifiques. Nous étions dans le temps de la Foire de St. Laurent, j'avois résolu d'aller au Palais pour y choisir quelques ajustements pour moi & pour ma Fille; il me proposa d'aller à la Foire au sortir du Palais, & j'y consentis. Comme il ne vouloit point m'exposer aux yeux du Public avant l'arrivée de son Pere, il ferma les chassis du carrosse de louage que nous avions pris pour faire ces deux courses, & en arrivant à la Foire, nous commandames au Cocher de nous attendre. Nous restames une heure à la Foire, & lorsque nous voulumes nous retirer, il nous fut impossible de le retrouver. Après avoir fait appeller le Cocher plusieurs fois, nous montames dans un autre Fiacre, dont le

le Maître nous offroit ses services, & nous nous y enfermames, non plus dans la crainte d'être apperçus, car il commençoit à faire obscur, mais parce que la soirée étoit froide ; & comme il y avoit fort loin de là jusqu'à la rue de Vaugirard, nous ne fumes point étonnés de rester long-temps en chemin ; nous étions même si occupés de l'arrivée du pere du Marquis, que nous attendions dans trois jours, que nous ne nous apperçumes pas d'abord que le Carrosse rouloit sur le sable. Ma femme de chambre qui nous accompagnoit, nous y fit faire attention : Sainville ouvrit une des portieres, & fut effrayé de discerner malgré l'obscurité, quelques hommes à cheval qui le menacerent de tirer dans le carrosse, s'il faisoit le moindre mouvement. Sainville crut d'abord que c'étoient des voleurs, & leur offrit tout ce qu'il avoit sur lui. On n'en veut point à votre bourse, lui répondit-on ; restez tranquille, ou vous exposerez les jours de votre Epouse. Une pareille menace étoit seule capable de contenir Sainville, qui sans cela eût volontiers bravé le péril. Nous marchames encore environ un quart-d'heure, après quoi nos guides firent des-

cendre ma femme de chambre, qu'ils laisserent au milieu du chemin. Deux hommes masqués monterent alors dans la Voiture, & renouvellerent leurs menaces, jurant qu'ils tireroient sur moi, si nous proférions un seul mot. Nous nous apperçumes qu'on avoit mis des chevaux frais à notre Voiture, par la diligence avec laquelle nous marchames toute la nuit : pendant ce temps, nos guides ne profererent pas une seule parole ; & à la pointe du jour s'appercevant que j'étois à demi-morte dans les bras du Marquis, ils me prierent de me rassurer, puisqu'on ne vouloit me faire aucun mal. Sur les cinq heures du matin, nous arrêtames dans une maison écartée où l'on nous présenta des rafraîchissements. Je ne vous ai rien dit de mes pensées pendant cette cruelle nuit : vous les devinez ; je suis même sûre qu'à présent vous éprouvez une partie des peines & des inquiétudes que je sentis alors ; la plus grande avoit été de n'oser parler à mon Epoux. Pendant cette longue route il me pressoit contre son sein ; je sentois son cœur battre & s'agiter d'une maniere si terrible, qu'il me sembloit que sa poitrine alloit se fendre : il me couvroit de tout son

corps pour me rassurer par tout ce qui restoit en son pouvoir. Je refusai d'abord ce qui m'étoit offert dans la maison où nous nous étions arrêtés ; mais un regard de Sainville m'ayant fait connoître qu'il falloit s'élever au-dessus de nos malheurs, je pris quelque nourriture ; ce qui parut satisfaire nos guides, dont l'un m'assura de nouveau qu'ils n'avoient aucun ordre d'attenter à nos jours, à moins que nous ne les contraignions à user de voies violentes, & que nous étions libres de nous parler.

On nous avoit conduits dans une espece de grange, on nous y laissa seuls après en avoir fermé exactement la porte. Ce léger soulagement nous parut bien grand : après avoir employé les premiers moments à déplorer notre sort, nous cherchames à deviner quels pouvoient être les auteurs de cette violence. Si on m'eût enlevé seule, j'aurois craint d'avoir inspiré de la passion à quelques-uns de ces hommes qui n'épargnent rien pour se satisfaire ; mais on avoit gardé mon Epoux dont on pouvoit se défaire aussi facilement que de la femme de chambre ; cette circonstance confondoit nos idées & nous

força de nous arrêter à celle-ci. Le Marquis de Sainville a trompé son ami, & n'a feint de pardonner à son Fils que pour assurer sa vengeance : une longue prison dans laquelle on voudra nous forcer à consentir à la dissolution de notre mariage ; voilà sans doute ce que nous avons de plus terrible à craindre : notre constance nous offre un reméde sûr ; elle lassera la cruauté de notre persécuteur. Ces pensées nous eussent donné une sorte de tranquillité, si le sort de notre enfant ne nous eût causé des peines & des inquiétudes que rien ne pouvoit adoucir, & qu'il faut avoir ressenties pour les concevoir. Vous serez bientôt Mere, ma chere Lucie, & vous aurez alors une idée de ce que nous souffrimes alors. Qu'alloit devenir cette chere Enfant ? le Barbare qui l'arrachoit à notre tendresse respecteroit-il en elle son propre sang ? n'en feroit-il pas une victime pour ôter le plus grand obstacle à ses odieux desseins. Voilà sur quoi rien ne pouvoit nous rassurer, & ce qui nous occupa uniquement pendant les cinq jours, ou plutôt les cinq nuits, que nous continuames un si terrible voyage. A la pointe du jour, on nous conduisoit dans des lieux écartés, où le plus

souvent on nous gardoit à vue ; mais au reste, on nous traitoit honnêtement & l'on nous permettoit de nous parler : cette conduite nous confirmoit dans la pensée que c'étoit le pere de mon Epoux qui nous faisoit enlever ; vous le croyez comme nous, Madame, & vous êtes dans l'erreur ; il faut vous en tirer.

Je vous ai dit que mon Époux, sûr de l'indulgence de son Pere, avoit chassé Dubois : ce malheureux sortit de chez nous la rage dans le cœur, & déterminé de tout risquer pour se venger, en nous perdant. Pendant qu'il en cherchoit les moyens, il rencontra un de ses amis auquel il s'étoit chargé de procurer une condition dans le temps où il croyoit être sûr de la sienne : cet homme lui dit qu'il étoit placé depuis deux jours chez un Baron du Comté de Nice, qui se nommoit de Marsin. A ce mot, Dubois conçut l'espérance de notre ruine ; il fut trouver mon ancien Amant, lui raconta les circonstances, qui avoient précédé notre fuite, & une partie de celles qui l'avoient suivie ; mais il se garda bien de parler du rang du Marquis, ni du mariage qu'il avoit contracté avec moi ; c'est-à-dire, Madame, qu'il me donna au Baron de

Marsin comme une franche libertine qui étoit entretenue par un jeune étourdi sans nom. Il finit en l'assurant que s'il vouloit accepter ses services, il trouveroit le moyen de me remettre entre ses mains ; & pour l'y engager plus aisément, il lui exaggéra le changement avantageux que les années avoient fait chez moi, lui vanta les charmes de mon esprit, & parvint à rallumer en lui un amour qu'il avoit nourri si longtemps avec complaisance. De Marsin promit une grande récompense à ce misérable, s'il pouvoit exécuter ses promesses ; & Dubois se flatta de profiter du premier moment où mon Époux seroit absent, pour m'enlever. Il avoit conservé quelque intelligence avec ma cuisiniere, à laquelle il faisoit espérer de l'épouser un jour. Cette malheureuse, séduite par cette promesse, consentit à l'introduire dans la maison à l'insçu de tout le monde, & à l'heure qui lui seroit la plus convenable. Il fit préparer tout ce qu'il crut nécessaire pour l'exécution de son dessein, & il devoit l'exécuter deux jours après, lorsqu'il apprit par cette fille sa complice, que nous avions fait partie d'aller au Palais & de-là à la Foire. Cette découverte

lui fit changer son plan ; il nous observa, nous suivit, eut soin d'écarter le Carrosse qui nous avoit menés, aussi-bien que tous les autres ; ce qui nous mit dans la nécessité de nous servir de celui qu'il avoit préparé.

Voilà, ma Chere, ce que je n'avois garde de soupçonner, & que je n'appris que long-temps après. Le sixieme jour de notre voyage, sur les sept heures du matin, nos gardes arrêterent à peu de distance de la mer dans un endroit désert, & nous commanderent de descendre. La résistance eût été inutile ; le Marquis, selon sa coutume, descendit le premier pour me donner la main, mais à peine fut-il hors du Carrosse, que trois de ces misérables se jetterent sur lui, pendant que les deux autres à la portiere m'empêchoient de le suivre. Ah ! ma Chere, on ne meurt pas de douleur, puisque je survécus à ce moment si terrible ! Je vis lier indignement mon Epoux, auquel on mit un baillon dans la bouche pour étouffer ses cris ; un de ces brutaux me fourra son mouchoir dans la mienne, & tout ce que je pus faire, fut de tendre les mains à l'infortuné Sainville qui n'ayant plus que les yeux de libres, s'en servit pour

m'exprimer son déseſpoir ; je le vis porter dans une chaloupe, malgré les efforts qu'il faiſoit en furieux pour se débarraſſer des mains de ceux qui le portoient ; & dans l'inſtant où on l'y eut jetté, je la vis s'éloigner du bord avec une vîteſſe qui me déchiroit le cœur. Je ne puis vous rendre compte de ce qui se paſſa enſuite ; un évanouiſſement qui dura pluſieurs heures, débarraſſa mes guides du soin d'empêcher que je n'attentaſſe à ma vie, car j'avois eſſayé pluſieurs fois de me précipiter du haut en bas du Carroſſe. Lorſque je repris mes ſens, je me trouvai dans un lit, environnée de pluſieurs femmes qui s'efforçoient en vain de calmer mes tranſports ; ils furent ſi violents que mon eſprit en fut aliéné, & pendant deux ans, je fus aſſez heureuſe pour n'avoir aucun ſentiment de mes maux. Une fiévre violente me mit au bord du tombeau, au commencement de la troiſieme année ; il fallut me ſaigner juſqu'à l'épuiſement ; & lorſqu'on me croyoit prête à rendre le dernier ſoupir, Dieu qui ne vouloit pas perdre ma malheureuſe ame, me rendit en même-temps la ſanté de l'ame & du corps.

Jugez de mon étonnement, ma chere Marquise, au premier moment de ma raison. J'étois dans une petite chambre grillée, qui n'avoit pour tout meuble qu'un méchant grabat, sur lequel j'étois couchée, une table & deux chaises de bois; une femme debout au pied de mon lit sembloit me considérer avec attention; mais j'étois si foible alors, que je n'eus ni la force ni la pensée de lui demander où j'étois, & qui m'y avoit mise. Mes malheurs passés étoient presque effacés de ma mémoire, s'il m'en restoit un léger souvenir, c'étoit comme un songe qui ne laisse qu'une idée confuse de plusieurs faits qu'on s'efforce vainement de se rappeller, & qui n'ont nulle liaison les uns avec les autres. La femme dont j'ai parlé s'étant apperçue que je la regardois avec une sorte d'attention qui ne m'étoit pas ordinaire, vint me tâter le pouls, & me trouvant sans fievre, fit un mouvement de joie qui ne m'échappa pas; ensuite elle sonna, & ayant dit quelques mots à une personne que je ne vis pas, elle vint reprendre mon bras de l'air d'une personne qui craint de se méprendre. Un moment après je vis entrer un homme qui m'étoit inconnu;

ma Garde lui cria aussi-tôt qu'elle l'apperçut : En vérité je la crois sans fievre. Cet homme me tâta le pouls à plusieurs reprises regarda mes yeux, & paroissant transporté de joie, dit à cette femme : Non seulement elle est sans fievre, mais ses yeux n'ont plus rien d'égaré ; voyez combien elle est tranquille ; je me flatte que la cure sera complette & pour le corps & pour l'esprit. Il faut attribuer la guérison de sa tête à la quantité de sang qu'on lui a tiré. J'eus un foible désir de demander à cet homme ce que signifioit ce discours, qui sembloit indiquer que j'avois été folle ; mais je n'avois pas la force d'ouvrir la bouche ; d'ailleurs ce que j'entendois ne faisoit sur mes sens affoiblis qu'une impression vague, momentanée ; il me sembloit même que je n'avois aucun intérêt à tout ce qui m'environnoit ; je ne pensois point, je ne sentois rien, & ne désirois ni changement ni éclaircissement sur mon sort. Quelques jours après, l'impression des objets extérieurs sur mes sens devint plus vive ; je connus distinctément que la femme dont j'ai parlé s'intéressoit à ma conservation ; elle me quittoit souvent, & ne rentroit dans ma chambre

qu'avec un air d'empreſſement qui me frappoit. Le premier ſentiment que j'éprouvai d'une maniere diſtincte, fut donc un ſentiment de reconnoiſſance pour elle; je lui tendis la main, & comme elle me donna la ſienne, j'y appuyai foiblement mes lévres. Cette marque de gratitude parut la pénétrer de plaiſir; elle m'embraſſa, m'excita à prendre courage, puiſque j'étois entre les mains d'une tendre amie. A ces mots mes yeux ſe remplirent de douces larmes. La diſpoſition dans laquelle j'étois lorſque je perdis la raiſon, étoit de terreur; je me croyois environnée de raviſſeurs, de bourreaux; je ne tenois plus à rien ſur la terre qui prît intérêt à moi, j'avois tout perdu. Le doux nom d'Amie frappa agréablement mon oreille; car il n'excita chez moi qu'un attendriſſement machinal; ma tête ne pouvoit refléchir encore aux biens que je pouvois eſpérer de ce titre ſi doux. Pleurez, ma chere Amie, me dit cette femme, ne contraignez point vos mouvements; vos malheurs ſont paſſés. Ouï, Madame, lui répondis-je en continuant de pleurer, je crois que j'ai eu de grands malheurs, mais j'ai perdu la mémoire; aidez-moi à me rap-

peller mes maux. Je le ferai, mon aimable enfant, me dit-elle; mais il faut auparavant achever de vous rétablir. Elle parut redoubler ses soins après cette petite conversation, & ils furent si efficaces, qu'en quinze jours je fus en état de me lever. A mesure que mes sens reprenoient leur vigueur, mes pertes se retraçoient à ma mémoire d'une maniere moins confuse; je brûlois d'envie de recevoir des éclaircissements; enfin ce désir devint si violent, que je demandai avec instance à cette charitable personne, par quel hazard j'étois tombée à ses soins, & si je pouvois espérer de son amitié la faveur de revoir ma fille & mon Epoux. Ma chere Dame, me dit-elle en me serrant affectueusement dans ses bras, je vous promets de vous instruire de tout ce que vous désirez de savoir, & de ne rien oublier pour vous rendre heureuse; cependant comme votre état de convalescente n'est pas propre à recevoir de grandes émotions, ayez la complaisance pour moi de différer quelques jours encore à être instruite. Quelque vive que fût ma curiosité, cette femme avoit pris un tel ascendant sur moi, que je n'osai la presser davantage. Elle

ne me quittoit presque plus, &, comme je vous l'ai déja dit, m'exhortoit à ne point contraindre mes larmes. Son extérieur simple m'en avoit d'abord imposé, je la prenois pour une Garde; je reconnus bientôt que je m'étois trompée à cet égard; ses manieres nobles me firent soupçonner qu'elle étoit une personne de qualité: effectivement j'étois dans un Hôpital dont cette Fille étoit Supérieure, &, comme je l'avois conjecturé, elle étoit d'une haute naissance. Elle avoit un esprit supérieur, & une piété solide; ces qualités lui attirerent toute ma confiance; je lui ouvris mon cœur, & à mesure que les tristes événements de ma vie se retraçoient dans ma mémoire, je trouvois une vraie satisfaction à l'en instruire. Je trouvai dans sa piété & dans celle qu'elle s'efforça de m'inspirer, une ressource contre le désespoir; elle m'exhorta à reconnoître dans mes malheurs un ordre du Tout-puissant, & m'amena par dégrés à m'y soumettre. Ce fut alors qu'elle m'apprit les auteurs de mon enlévement. M. de Marsin, qui étoit son parent, lui avoit confié en mourant tout ce qui me regardoit; il m'avoit remise entre ses mains, & lui donna en même-

temps une somme considérable, qui devoit m'être rendue en cas que je recouvrasse la raison, ou être employée à payer ma pension, si j'avois le malheur de rester dans ce triste état. Les remords de mon persécuteur avoient avancé sa fin, & elle me les peignit d'une maniere si touchante, que je ne pus m'empêcher de plaindre son sort. Voici ce qui causoit ses remords. Je vous ai déja dit que Dubois avoit fait entendre à M. de Marsin que je m'étois fait enlever par un homme sans nom, avec lequel je vivois dans le désordre. Cette fausseté lui fit regarder Sainville comme un infame suborneur, qui méritoit d'être puni du dernier supplice. S'il eût pu le livrer entre les mains de la Justice sans risquer ma réputation, il n'auroit pas balancé un moment à le perdre; mais déterminé à m'épouser malgré le libertinage dans lequel il supposoit que j'avois vécu, il convenoit de ne point faire d'éclat, & de se borner à une vengeance secrette; malheureusement l'occasion s'en présenta d'elle-même. M. de Marsin avoit un frere au service de France, qui venoit d'être nommé Gouverneur du Canada; il étoit prêt à prendre la route de Toulon où il alloit

s'embarquer sur un Vaisseau du Roi, dont le Capitaine étoit son intime ami; de Marsin le consulta sur le parti qu'il devoit prendre dans cette circonstance, & lui parla de Sainville comme d'un Avanturier, qui s'étoit introduit chez ma mere en habit de fille, & qui lui avoit enlevé une personne qu'il étoit prêt à épouser. Le Chevalier de Marsin crut n'avoir affaire qu'à un homme de néant, à un de ces Chevaliers d'industrie, qui ne se soutiennent que par de mauvaises manœuvres; (car Dubois l'avoit peint sous ce point de vue) il crut donc que c'étoit beaucoup de lui faire grace de la corde en ma considération, & s'offrit de bon cœur à en débarrasser son frere, & à le passer dans les Colonies. Il fit tenir une Chaloupe sur la côte, dans laquelle on garda l'infortuné Sainville jusqu'au soir, on le transporta pendant la nuit à bord du Vaisseau, & il fut jetté à fond de cale comme un malfaiteur.

M. de Marsin s'applaudissoit du châtiment qu'il avoit fait subir à mon malheureux Epoux, & se flattoit qu'après avoir donné quelques mois à ma douleur, je serois ravie de le retrouver constant en dépit d'une avanture telle

que la mienne ; un événement imprévu changea ses idées en lui découvrant qu'on l'avoit trompé. Les deux lettres que nous avions reçues de Turin, m'avoient procuré tant de satisfaction, que je les relisois sans cesse ; elles étoient dans un petit porte-feuille que j'avois sur moi, avec la copie des réponses que Sainville avoit faites à son protecteur, & une lettre par laquelle il demandoit pardon à son pere d'avoir osé disposer de sa main sans son aveu. Les femmes qui me déshabillerent pendant mon évanouissement, ne firent pas attention à ce qui étoit dans mes poches ; ma maladie les occupa tellement pendant trois semaines, qu'elles n'eurent pas le temps d'y penser ; mais lorsqu'elle eut dégénéré en folie, & que le Médecin eut assuré que je n'avois pas d'autre mal, il fallut me faire quitter le lit ; en prenant mes habits on retrouva mes poches, qu'on remit à M. de Marsin. Il fut vraiment effrayé au nom du Marquis de Sainville, auquel ces lettres étoient adressées ; il connoissoit cette famille, & sentit ce qu'il avoit à craindre si on découvroit jamais le traitement barbare qu'il avoit fait souffrir à celui qui en étoit l'unique héritier ; mais

lorsqu'il

lorſqu'il eut découvert que ce jeune Seigneur étoit mon Epoux, que ſon pere étoit prêt à partir pour Paris dans l'intention de ratifier notre mariage par ſon conſentement, il tomba dans un vrai déſeſpoir, & ſe regarda comme le plus criminel de tous les hommes. Mon état acheva de l'accabler de remords, & il employa ce qui lui reſtoit de vie à réparer autant qu'il lui fut poſſible les maux qu'il avoit cauſés. Il fit partir un exprès pour Toulon, par lequel il apprenoit à ſon frere l'horrible mépriſe qu'ils avoient faite. Le Vaiſſeau avoit mis à la voile depuis dix jours; & tout ce qu'il put faire, fut de charger le premier Capitaine qui devoit ſortir du port pour aller dans l'Amérique Septentrionale, d'un mémoire circonſtancié de ce que je viens de vous rapporter; mais M. de Marſin ne vécut pas aſſez long-temps pour ſavoir l'effet qu'avoit produit ſon mémoire, & la Dame qui me parloit ignoroit même s'il avoit été rendu au Gouverneur.

Je vous ai dit que c'étoit dans la Religion que ma nouvelle Amie m'avoit appris à chercher le reméde à des infortunes d'une ſi étrange nature. Je dois l'avouer ici avec actions de graces en-

vers la bonté divine ; je me réſignai aux ordres du Ciel, quelque rigoureux qu'ils me paruſſent ; mais je ne pus que me ſoumettre, & ma réſignation n'étant point accompagnée de cet amour pour Dieu qui ſeul peut changer les peines en ſatisfactions, je continuai à ſouffrir des tourments inconcevables, & j'étois dans la néceſſité de me faire à tous moments les plus grandes violences pour ne point murmurer, & pour pardonner au ſcélérat qui avoit occaſionné tous mes maux. Je ſentois peu l'humiliation où j'avois été réduite par l'aliénation de mon eſprit, j'étois trop occupée du pitoyable état dans lequel je me repréſentois mon malheureux Epoux, pour être capable de penſer à autre choſe. Quelquefois au milieu d'une converſation, d'une priere ardente même, il ſe peignoit à mes yeux couvert de haillons, couché dans le fond d'un vaiſſeau ſur des pierres, un peu de biſcuit & d'eau à ſes côtés, dont il négligeoit de ſoutenir une vie pire que la mort. D'autres fois je le voyois errant dans les déſerts glacés de la Nouvelle France, ou chargé d'un travail pénible, ou mourant de laſſitude, ou devenir la proie des Sauvages qui aſſou-

vissoient sur lui leur barbare fureur. Alors je jettois des cris perçants en quelque lieu que je fusse, ce que ceux qui ignoroient mes malheurs attribuoient à un reste de ma maladie. Ma généreuse Amie connoissoit seule les justes sujets de mon amere douleur, & n'oublioit rien pour en diminuer le poids par les chimériques espérances qu'elle s'efforçoit de me faire concevoir. Le Marquis, me disoit-elle souvent, aura trouvé le moyen de se faire connoître au Chevalier de Marsin; il l'aura désabusé des fausses idées qu'on lui avoit données, & ce Gentilhomme, qui est plein d'honneur & de probité, aura cherché à réparer sa faute à son égard, par les manieres les plus respectueuses; peut-être actuellement votre Epoux revenu en Europe, & réconcilié avec son Pere, n'a-t-il plus d'autre chagrin que celui de votre perte. Je me prêtois à ces douces illusions, mais elles duroient peu. Si le Chevalier de Marsin avoit été désabusé, disois-je à mon Amie, il auroit été instruit de mon sort, & mon Epoux auroit volé à mon secours; il n'est plus, ma Chere, je ne le reverrai jamais, sa mort seule peut occasionner son silence. Et bien, me-

répondit mon Amie, mettez-vous en ſituation de vous informer vous-même de ſon ſort ; hâtez-vous de vous rétablir ; vous apprendrez en France en quel lieu eſt le Chevalier de Marſin, vous obtiendrez un ordre de la Cour pour qu'il ait à repréſenter le Marquis, en attendant vous aurez la ſatisfaction de retrouver votre fille ; votre beau-pere attendri de ſes malheurs l'aura ſans doute adoptée ; hâtez-vous d'aller lui offrir quelque conſolation dans le triſte état où la perte de ſon fils l'a réduit. Et de quel œil regarderoit-il la furie qui a porté le trouble & le déſeſpoir dans ſa maiſon, m'écriai-je ? Non, Madame, je n'irai point plonger le poignard dans le cœur de ce pere reſpectable, en lui renouvellant le ſouvenir de ſes pertes. Hélas ! ma chere Marquiſe, ma pitoyable Amie eſſayoit de me donner un eſpoir qu'elle n'avoit point elle-même ; elle me cachoit les inutiles démarches qu'elle avoit faites pour retrouver mon Epoux & ma malheureuſe fille. Le Chevalier de Marſin auquel elle avoit écrit, nioit abſolument d'avoir eu part à l'enlevement ſuppoſé, elle en concluoit que mon Epoux n'étoit plus, & que ſon Parent,

sûr de ses complices, ne conviendroit jamais d'un crime qu'il n'étoit pas possible de lui prouver. Elle me cachoit soigneusement alors ces tristes circonstances; elle vouloit m'engager à faire le voyage de Paris, & elle espéroit que l'agitation du chemin & les recherches que je ferois, seroient une utile diversion aux funestes pensées qui m'agitoient sans cesse. Elle réussit enfin à me persuader de faire ce voyage, & je ne le différois que pour envoyer un exprès à la Terre de ma mere, aux pieds de laquelle j'étois résolue de m'aller jetter pour en obtenir mon pardon. Cette démarche fut inutile; le Ciel, pour punir mes imprudences, ne permit pas que j'eusse cette consolation. Ma mere outrée d'un accident qui avoit percé malgré ses soins, avoit vendu sa Terre & s'étoit expatriée, & il ne fut pas possible de découvrir le lieu où elle avoit porté ses pas; mon indiscrette Nourrice étoit morte, & je me trouvois par ces pertes comme dans un vaste désert, où je n'avois plus personne que l'intérêt du sang pût attendrir en ma faveur; car j'étois absolument inconnue à la famille de mon pere, avec laquelle ma mere n'avoit entretenu aucun com-

merce. Ce fut dans ce triſte état que je me préparai à mon voyage ; je devois partir le lendemain lorſque le Ciel me ménagea un nouvel incident, qui faillit à me rendre bien criminelle, & qui devint la ſource de mon bonheur.

J'étois ſeule dans ma chambre ſur les cinq heures du ſoir, abîmée comme à mon ordinaire dans mes triſtes penſées, il ſembloit même qu'elles euſſent redoublé de noirceur à l'approche du moment qui devoit me ſéparer de la ſeule perſonne qui s'intéreſsât à mon ſort. Mon Amie, qui ne m'avoit abandonnée que depuis un quart-d'heure, fut effrayée de l'abbattement où elle me trouva, & commençoit à m'en faire des reproches, lorſqu'une des Sœurs de l'Hôpital vint lui dire qu'on y avoit amené un miſérable qui avoit attenté à ſa vie ; il s'étoit paſſé ſon épée au travers du corps, & on l'avoit trouvé ſans connoiſſance & baigné dans ſon ſang. Les douleurs que les Chirurgiens lui avoient cauſées en lui arrachant cette épée, lui avoient rendu l'uſage de ſes ſens ; mais au lieu de ſe montrer reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit de ſes jours, il s'efforçoit de s'y ſouſtraire, & il avoit fallu le lier pour parvenir à

lui mettre un appareil sur sa blessure. En vain un Prêtre zélé l'excitoit à demander miséricorde à Dieu pour le crime qu'il avoit commis, il refusoit de l'écouter, & proféroit des blasphêmes qui faisoient frémir les assistants. La Supérieure se crut obligée de me quitter pour se rendre auprès de ce misérable, & essayer de lui ouvrir les yeux sur l'abysme éternel dans lequel il s'obstinoit à se précipiter. Je n'avois pas été exempte de la tentation du désespoir, & je crus que le spectacle affreux d'un homme qui y avoit succombé, pourroit m'exciter à la reconnoissance envers le Dieu de bonté, qui ne m'avoit point abandonnée dans de pareilles circonstances. Je suivis donc la Supérieure, & m'étant approchée du lit à côté duquel étoit encore le fer sanglant qu'il avoit employé à s'ôter la vie, à peine eus-je envisagé cet homme, que me saisissant de cette épée, je m'élançai vers lui déterminée à la lui plonger dans le sein. Mon action avoit été si vive, que les assistants n'avoient pu ni la prévoir ni m'arrêter, & j'aurois eu plus de temps qu'il n'en falloit pour consommer mon crime, si Dieu n'eût lui-même retenu mon bras. J'en frémis encore en vous l'écrivant, ma

chere Marquise, & mes cheveux se dressent sur ma tête d'horreur. Prête à percer ce misérable, un vif rayon de lumiere vint m'éclairer, & il me sembla entendre une voix au fond de mon cœur qui me disoit: J'ai versé pour ce malheureux jusqu'à la derniere goutte de mon sang; veux-tu me ravir le prix de tant de peine. A l'instant l'épée m'échappe de la main, ou plutôt je la jette avec plus de vivacité qu'on n'en eût à me retenir le bras, & tombant à genoux, je leve les mains & les yeux au Ciel, sans pouvoir exprimer d'une autre maniere l'excès de ma reconnoissance envers l'Être bienfaisant, qui m'avoit préservée d'un homicide. Je ne puis vous exprimer la rapidité avec laquelle je fis ces deux actions, ce fut l'ouvrage d'un instant, & tous ceux qui m'environnoient comme suspendus, n'avoient pas eu le temps de penser s'il ne convenoit pas de m'arrêter dans la crainte d'un second mouvement, qui eût pu coûter la vie au malade, lorsque cet homme m'ayant envisagée, s'écria douloureusement: Ah! Madame, pourquoi balancez-vous à délivrer la terre d'un monstre tel que moi? consommez une vengeance que la foiblesse de

de mon bras a rendu imparfaite ; frappez, percez ce lâche digne des plus cruels supplices ; mais non, je ne suis pas digne de mourir de votre main, c'est de celle d'un bourreau que je dois recevoir le juste salaire de mes trahisons. Je m'abandonne à vos soins ; Monsieur, continua-t-il en s'efforçant de tourner la tête vers le Chirurgien, délivrez-moi d'une mort trop douce pour mes crimes, & mettez-moi en état de les expier sur la roue ou dans le feu.

Que se passoit-il en moi pendant ce temps, chere Amie ? Où trouver des termes capables du moins d'esquisser ma situation ? Figurez-vous la nature révoltée à la vue de l'auteur de toutes mes infortunes ; car vous devinez que c'étoit le coupable Dubois qui étoit devant mes yeux ; je ne pouvois l'envisager sans sentir des transports de fureur qui m'auroient engagée à le mettre en piéces si cela eût été en mon pouvoir. Mais pendant que la haine s'efforçoit de fermer mon cœur à tous les sentiments de compassion, la grace me crioit bien haut : Malheureuse, ton salut dépend de la victoire que tu vas remporter sur toi-même. Jesus a prié pour ses bourreaux, & toi vile créa-

ture, tu veux te venger. Dieu t'a pardonné tes révoltes contre lui; il a fait des miracles de miséricorde pour te donner le temps du repentir, & tu refuserois de faire miséricorde à ton frere qui se répent des maux qu'il t'a faits? Non, dis-je tout haut, en répondant à ma pensée, non, mon Dieu, je ne vous refuserai point ce sacrifice; & dans l'instant que ma bouche prononçoit ces paroles, ma volonté y acquiesçoit de la maniere la plus forte. Dieu dont la libéralité ne se laisse jamais vaincre par la créature, me paya magnifiquement du sacrifice qu'il m'avoit donné la force de faire. Une paix profonde succéda aux cruelles agitations qui m'avoient agitée, il me sembloit qu'on m'avoit donné un autre cœur, & m'approchant de Dubois avec une tranquillité qui surprit ceux qui m'avoient vue si agitée: Vivez, lui dis-je, vivez pour appaiser la colere du Ciel, & n'ajoûtez point à tous vos crimes celui de douter de la miséricorde de celui que vous avez plus cruellement offensé que moi; je lui demande de me pardonner comme je vous pardonne; c'est vous annoncer que j'ai parfaitement oublié les maux que vous nous avez causés; que si mal-

gré le pardon que je vous accorde, vous croyez me devoir quelque satisfaction, je consens à en recevoir une de votre part; voyez si vous êtes en disposition de me l'accorder. Ah! Madame, s'écria ce pauvre misérable, votre généreuse bonté porte mon repentir à son dernier période, & si ma blessure ne me conduit pas au tombeau, certainement ma douleur & mon repentir m'en ouvriront l'entrée. Vous parlez de satisfaction, & suis je en état de vous en offrir une qui égale mon offense, & qui puisse la réparer? Non, les maux que je vous ai faits sont sans remède, & c'est ce qui cause l'excès de mon désespoir. Tout sera oublié, mon cher Ami, lui dis-je en lui prenant la main, (& ce qu'il y a de surprenant, c'est que le sentiment de mon ame ne démentoit point mon action & mes paroles; je vous le répéte, Dieu m'avoit donné un cœur nouveau, & celui-là ne sentoit plus la haine; une tendre pitié avoit absorbé & comme dévoré ce sentiment odieux.) Ouï, mon cher Dubois, tout sera oublié si vous savez gémir de vos fautes & en demander pardon à Dieu; votre repentir va vous réconcilier avec lui, & pourrois-je haïr celui qui va

devenir l'ami de mon Créateur, & avec lequel j'espere de passer mon éternité. Approchez-vous, Monsieur, dis-je à l'Ecclésiastique qui étoit présent, & dont les larmes couloient aussi-bien que celles de tous les spectateurs; approchez-vous de ce pauvre pénitent, soutenez sa confiance, & portez-y la consolation en l'assurant de l'infinie bonté du Dieu de toute miséricorde dont vous êtes le Ministre; nous allons nous retirer pour vous laisser libre avec lui. N'y consentez-vous pas, mon cher ami, dis-je au malade? Je ferai tout ce que vous voudrez, me répondit ce pauvre homme; Dieu qui vous inspire le courage de me regarder sans horreur, veut sans doute me sauver; mais peut-il vouloir pardonner à un scélérat tel que je le suis? L'Ecclésiastique ne manqua pas de zele pour ranimer la confiance de ce pécheur, & étant resté deux heures entieres avec lui, il vint me retrouver très-édifié des bonnes dispositions de son pénitent.

J'avois employé ce temps à remercier Dieu du miraculeux changement qu'il avoit opéré en moi. Mes infortunes se montroient à moi sous une face nouvelle, je les voyois comme des

moyens de salut que la miséricorde de Dieu m'avoit ménagés ; je me trouvois dans une soumission douce & tranquille, j'éprouvois un calme, un repos, un bonheur qui m'avoit été inconnu jusqu'à ce moment. Ah ! ma chere Marquise, que les croix les plus insupportables à la nature sont légeres quand il plaît au Tout-puissant de nous aider à les supporter. Ce sentiment délicieux que j'éprouvai alors a disparu ; ce n'est pas dans cette vie qu'il doit être permanent ; mais la salutaire impression qu'il a fait dans mon ame, est telle malgré mes infidélités, qu'il me suffit de la rappeller pour m'engager à entreprendre les choses les plus difficiles, & à surmonter toutes mes répugnances, quand je suis bien convaincue que la gloire de Dieu y est intéressée. J'avois dit à mon Amie que je lui demandois un quart-d'heure pour examiner mes dispositions aux pieds des Autels ; j'y restai une heure & demie, & lorsqu'elle vint m'interrompre, j'eus peine à me persuader que j'y avois été plus de quelques minutes ; je lui découvris mes nouvelles dispositions pour l'engager à joindre ses actions de graces aux miennes, & nous fumes ensemble consulter le Chi-

rurgien pour savoir ce qu'il y avoit à espérer de la blessure de cet homme; il nous dit qu'il n'en pouvoit porter un jugement sûr avant la levée du premier appareil, qu'il croyoit pourtant qu'elle n'étoit pas mortelle. Le croiriez-vous, ma Chere, je m'intéressois tellement à sa conservation, qu'il ne me fut pas possible de penser à mon départ avant de le voir hors de danger. Je me rendis dans la chambre de ce pauvre homme que je trouvai pénétré de tous les sentiments les plus propres à assurer son salut, & Dieu m'inspira la pensée de ne m'en rapporter qu'à moi des soins que demandoit son état. J'abrége, chere Marquise, il me faudroit une rame de papier si je voulois vous rendre les expressions de son repentir & de sa reconnoissance. Il guérit beaucoup plutôt qu'on n'avoit osé l'espérer, & lorsqu'il fut en état de quitter la salle des malades, il me demanda permission de venir dans la mienne, où s'étant jetté à mes pieds : Madame, me dit-il, je vous dois plus que la vie, puisque je vous suis redevable de mon salut; j'en veux employer tous les moments à réparer mes fautes. Je pars pour le Canada, le Chevalier de Marsin ne pourra

me méconnoître, puisque c'est moi-même qui lui ai livré le Marquis ; vous ne me reverrez qu'avec votre Epoux, & fût-il aux extrémités de la terre, je fais vœu de ne point m'arrêter que je ne sois en état de vous en donner des nouvelles certaines. Hélas ! Madame ; douze ans se sont écoulés depuis le départ de Dubois ; je sais qu'il s'embarqua quelques jours après avoir quitté l'Hôpital ; il a péri sans doute, ou dans le désespoir de l'inutilité de ses démarches, il n'a osé me donner de ses nouvelles ; car j'ai sçu qu'il étoit véritablement débarqué dans la Nouvelle France.

Je vous ai dit que M. de Marsin avoit remis à la Supérieure de l'Hôpital où j'étois une somme considérable ; elle en avoit caché la plus grande partie à sa Communauté, & me remit dix-huit mille livres lorsque je partis pour Paris. Cette Fille, dont je conserverai toute ma vie le souvenir le plus tendre, étoit née dans cette Capitale de la France, & y avoit toute sa famille ; elle m'adressa à son frere Conseiller au Parlement, & sa lettre étoit si forte & si pressante, qu'elle fit passer dans le cœur de ce digne Magistrat toute l'amitié & le zele dont sa sœur m'avoit donné tant de

preuves ; il ne voulut pas me permettre de prendre un logement hors de chez lui, & m'y traita toujours comme si j'eusse été sa fille, en sorte que je lui demandai permission d'en prendre le nom, & de vouloir bien que je lui donnasse celui de pere ; ce qu'il m'accorda avec des marques de considération si vraies, que je sentis naître pour lui dans mon cœur les sentiments de l'amour filial le plus parfait.

Mes premieres recherches eurent ma fille pour objet ; le Conseiller se transporta avec moi chez les Propriétaires de la maison que j'avois occupée ; ils n'eurent pas de peine à se rappeller l'époque de notre éloignement, parce qu'elle avoit été accompagnée de circonstances singulieres ; ils avoient reçu par un inconnu un paquet qui contenoit les clefs de la maison, avec une lettre qui leur apprenoit qu'on l'avoit quittée, & qu'ils trouveroient sur une fenêtre l'argent du loyer. Ils eurent un peu plus de peine à se rappeller le temps précis de ce renvoi des clefs ; mais autant qu'ils en purent juger, ce fut celui qui suivit notre enlevement. Ma femme de chambre n'avoit donc point attendu l'arrivée de mon beau-pere,

qu'étoit-elle devenue ? qu'avoit-elle fait de mon enfant ? C'eſt ce que les perquiſitions les plus exactes ne furent pas capables de nous découvrir. Je fis demander des nouvelles du généreux Ami qui nous avoit obtenu un pardon que notre enlevement avoit rendu infructueux ; il étoit mort depuis pluſieurs années ; enfin on s'informa ſous main ſi le Marquis de Sainville le pere n'avoit point fait élever une petite fille qui appartenoit à ſon fils ; & on nous apprit que ce Seigneur n'avoit ni enfants, ni petits enfants, & qu'il avoit élevé un de ſes neveux qui devoit être ſon héritier. Il n'avoit donc point retrouvé ma fille, ou il avoit refuſé de la reconnoître. Je n'avois pas été plus heureuſe dans les recherches que j'avois faites par rapport à mon Epoux ; le Chevalier de Marſin avoit péri depuis trois mois en revenant du Canada, & perſonne n'avoit eu connoiſſance de l'homme que j'avois déſigné par des traits trop bien gravés dans mon cœur pour qu'ils puiſſent être effacés de ma mémoire. C'eſt ainſi que la Providence avoit enveloppé les deux perſonnes qui m'étoient ſi cheres, d'un voile impénétrable ; je crus qu'il vouloit par-là m'indiquer ma vo-

cation pour la retraite ; je résolus de me retirer chez les Hospitalieres où j'avois passé quelques années. La mort de mon Amie dérangea ce projet, & comme j'examinois en quel lieu je devois chercher à m'ensévelir pour jamais, je me vis comme forcée à rentrer dans le monde que mon cœur avoit déja abandonné sans regret. Une année s'étoit écoulée pendant mes inutiles recherches ; je n'avois que vingt ans, & quoique mes chagrins m'eussent laissé un air de mélancolie qui devoit me faire supposer plus âgée que je n'étois, cette mélancolie, loin de déparer ma figure, sembloit s'assortir à mes traits, & les rendre plus touchants. Le frere de mon Amie paroissoit avoir ignoré que je fusse belle ; pas une seule de ses paroles, de ses regards même, ne m'avoit indiqué qu'il eût pour moi d'autres sentiments que ceux d'un pere. Hélas ! j'étois née pour faire le tourment de tout ce qui s'intéressoit à moi. Il perdit une vieille parente qui demeuroit avec lui, & qui lui avoit permis de m'y garder avec décence ; cet accident m'engagea à presser l'exécution de mes desseins. Je les lui déclarai, & restai comme immobile en voyant ses yeux se rem-

plir de larmes. Vous voulez donc me quitter, ma chere Marquise, me dit-il en avançant la main pour prendre la mienne ; mais se reculant comme si quelque chose que je ne voyois pas l'eût effrayé ; il ajoûta : Ouï, partez, vous ne pouvez le faire trop tôt, & ce sera toujours trop tard pour mon repos. Il sortit en finissant ces mots, & me laissa dans un étonnement qui me rendit immobile. Si j'eusse eu plus d'expérience, j'aurois compris que le sens de ces paroles n'avoit rien de désagréable, au lieu que je n'y vis qu'un dégoût occasionné par les embarras que je lui avois causés. Cette pensée me toucha jusqu'aux larmes, & dans le premier mouvement de ma douleur je ne pus m'empêcher de m'écrier : Mon Dieu, que je suis malheureuse ! Comme je prononçois ces paroles assez haut, la salle dans laquelle j'étois s'ouvrit, & je vis entrer une Dame que je connus être de qualité à la richesse de ses habits. Elle avoit entendu mon exclamation, & m'ayant envisagée, elle me demanda avec un air d'intérêt ce qui m'engageoit à me plaindre & à verser des larmes. J'étois peu faite à feindre, & d'ailleurs cette Dame avoit une si

belle ame peinte sur son visage, que je me sentis comme entraînée à lui raconter ce qui venoit de se passer. Elle fut si surprise de mon peu d'expérience à mon âge, qu'elle ne put s'empêcher d'en sourire, & me donnant quelques consolations assez vagues, elle fit appeller le Conseiller auquel elle venoit de recommander une affaire dont il étoit le Rapporteur. Ce digne Ami qu'elle interrogea sur ce qu'elle venoit de voir, ne lui dissimula pas qu'il venoit de découvrir en lui des sentiments qui ne lui permettoient plus de s'exposer au danger de me voir tous les jours, & sa langue étant l'interprête de son cœur, il me peignit à la Princesse (car c'en étoit une) d'une maniere si avantageuse, qu'il lui inspira pour moi une amitié qu'elle a conservée jusqu'au tombeau. Il lui avoit tracé un tableau abrégé de mes infortunes, & l'avoit instruite du dessein où j'étois de me retirer dans une retraite. Elle résolut de me détourner d'un dessein qu'elle ne pouvoit approuver à cause de mon âge; car je brûlois du désir de prendre le dernier engagement, & je croyois le pouvoir, puisque, selon toutes les apparences, mon Epoux n'existoit plus. Je

vous regarde, me dit cette Dame, comme une fille de quinze ans, quoique vous en ayez davantage ; le monde doit être connu avant d'être abandonné, la retraite en aura plus de charmes pour vous, & vous ne ſerez point expoſée à regretter des biens qui ne paroiſſent réels qu'à ceux qui ne les connoiſſent que ſur le rapport d'autrui. Je vous offre une mere dans ma perſonne, ajoûta cette généreuſe Dame, en me préſentant ſa main que je baiſai avec reſpect, & une ſœur dans une fille beaucoup plus jeune que vous, mais aſſez formée pour vous fournir une compagnie agréable. Ce ne furent point les avantages que je pouvois trouver du côté de la fortune chez cette Princeſſe qui ébranlerent ma réſolution, c'étoit la bonté avec laquelle elle me faiſoit ces offres, qui ne me laiſſoit pas, pour ainſi dire, la liberté de les refuſer. Je balançois pourtant encore lorſqu'elle me fit remarquer qu'il y auroit de l'imprudence à me lier par des vœux avant d'être certaine de la mort de mon Epoux, & qu'il n'y avoit point de Maiſon religieuſe où l'on voulût me recevoir tant que mon état ſeroit équivoque. Cette derniere raiſon étoit ſans replique, je

m'y rendis, & ma nouvelle bienfaitrice voulant épargner au Conseiller le danger d'un adieu sans témoins, le fit appeller pour recevoir mes actions de graces de toutes les bontés qu'il avoit eues pour moi. La Princesse me présenta à sa fille sous le titre d'Amie; c'étoit une personne de quatorze ans qui, sans être belle, avoit dans la figure ce je ne sçais quoi, ce charme secret qui attache & qui en même-temps inspire le respect. Elle n'avoit jamais eu d'autre Gouvernante que sa Mere, & elle y avoit gagné infiniment: son esprit n'avoit rien de brillant, point de saillies; mais tout y étoit droit, juste: elle parloit peu, & ne disoit précisément que ce qu'il falloit dire pour plaire: les premiers jours qu'on la voyoit, on la croyoit une personne ordinaire; un peu de familiarité vous découvroit en elle mille belles qualités qu'elle paroissoit ignorer, tant elle les faisoit peu valoir. En un mot, je ne puis entendre nommer le *bon sens* sans penser à cette aimable fille. Sa respectable Mere voulut bien me partager les leçons qu'elle lui donnoit chaque jour; & si vous avez trouvé quelque chose en moi qui mérite l'estime des honnêtes gens, assurément je le dois au commerce

de cette Dame avec laquelle je passai quelques années. Elle fut ravie de trouver en moi, non pas de la piété; je n'avois qu'un desir sincere de l'acquérir, & assurément elle en étoit un parfait modéle; mais au moins une estime parfaite pour cette précieuse qualité. Elle m'apprit que la seule qui convienne à une personne destinée à vivre dans le monde, devoit être toute dans l'intérieur; que la singularité en étoit le mortel poison; qu'une ame attentive sur elle-même trouvoit dans les actions les plus communes, une moisson abondante de vertus qui, pour être cachées, n'en étoient pas moins agréables aux yeux de Dieu. Les devoirs de son état la conduisoient souvent à la Cour, elle m'avoit présentée sous le nom de mon Epoux, & m'y conduisoit avec sa fille. Elle me fit connoître à Mme. de Maintenon dont elle étoit aimée; & cette Dame, qui sans avoir le titre de Reine, en avoit toute l'autorité, donna des ordres si précis, que j'appris enfin que mon Epoux étoit arrivé heureusement à Quebec, qu'il y avoit peu resté, & s'étoit joint à une bande de Sauvages, pour essayer de gagner la Caroline. On l'avoit vu depuis dans les Indes, & c'étoit la

seconde année après notre enlevement; mais malgré toutes les recherches qu'on fit par son ordre, on avoit perdu ses traces depuis près de dix ans.

Quelque vagues que fussent ces lumieres, elles apporterent quelque soulagement à mes maux. Il s'étoit fait comme un calus sur mes plaies, elles se renouvellerent en ce moment avec beaucoup de vivacité; ce mouvement dura peu, Dieu me continua son secours; & je le remercie d'avoir accordé au Marquis assez de courage pour supporter les fatigues qu'il devoit avoir essuyées dans le commencement de son exil: je me flattois même quelquefois qu'il pouvoit s'être tiré aussi heureusement des autres accidents qu'il avoit pu essuyer dans son retour en Europe: je me disois qu'il en avoit repris le chemin, & chaque jour me paroissoit celui qui devoit l'offrir à mes yeux; je perdis enfin cet espoir, & je restai convaincue qu'il avoit péri. Mes protectrices m'offrirent plusieurs fois leur crédit pour me faire reconnoître par mon beau-pere, je ne pus m'y résoudre; il me sembloit qu'il n'eût pu m'envisager sans mourir de douleur. Au bout de quelques années, mon aimable Compagne, la

la fille de ma bienfaictrice, mourut. Elle méritoit mes regrets, & je sentis bien en ce moment que ma sensibilité n'étoit point émoussée par mes malheurs passés. La Princesse me sçut gré de partager ses douleurs & me donna des preuves de sa reconnoissance à sa mort qui suivit de près celle de sa fille. J'aurois été fort mal à mon aise sans ce secours ; la somme que M. de Marsin m'avoit laissée, & que j'avois mise chez un Banquier, m'avoit été rembourſée en billets de banque dont je n'avois retiré que très-peu de chose. Mon illustre Maîtresse répara cette perte, & bien au-delà ; puisqu'elle me laissa quarante-cinq mille livres & une partie de ses petites pierreries ; je n'en ai conservé que celles que vous me connoissez, moins pour m'en parer, que par respect pour la mémoire de ma bienfaictrice. Je plaçai ces sommes, & c'est cette rente qu'on vouloit me faire perdre, & dont je dois la conservation à votre Epoux. Vous sçavez le reste, chere Marquise ; puisqu'au moment où mes affaires furent arrangées, je me retirai à .... où j'eus le bonheur de vous connoître. Je me flattois d'y passer mes jours en paix : mon procès m'en a tirée ;

& cet événement, que je regardois d'abord comme fâcheux, m'a procuré un bien sur lequel je n'avois pas conservé le plus léger espoir. Je vous apprendrai la premiere fois les événements miraculeux, pour ainsi dire, qui ont mis ma fille en état d'être avouée de son ayeul, sans qu'il ait eu à rougir de la reconnoître pour sa petite-fille. J'espere qu'après tant traverses, cette chere enfant fera la consolation du reste de ma vie, que je passerai avec elle, si M. de Sainville peut oublier que je suis la cause innocente de la perte de son fils. Je tremble lorsque je me représente l'état où je vais réduire ce tendre pere, & il faut un motif aussi puissant que celui de revoir ma fille, pour m'engager à passer par-dessus mes craintes.

Je n'ai point reçu de réponse aux lettres que j'ai écrites de Toulouse à nos deux Amies, & cela me paroît de mauvaise augure; je les ai abandonnées à la Providence & à vos soins : il eût été heureux que vous eussiez pu enlever Henriette à Victoire; son esprit sans consistance pourroit acquérir quelque solidité par la suite, si elle n'avoit que de bons exemples devant les yeux.

VINGT - SIXIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

VOus touchez à la fin de vos peines, ma chere, ma respectable Amie ; vous avez assurément épuisé tous les traits du sort. Parlons plus chrétiennement : cette Providence à laquelle vous vous êtes si courageusement abandonnée, se prépare à couronner votre patience en vous rendant, contre toute espérance, la moitié de ce que vous avez perdu. Qui sçait même si votre bonheur ne sera pas plus complet que vous ne l'espérez ; si cet Epoux ? .... mais je dois me contenter de faire à cet égard les vœux les plus sinceres & remettre, à votre exemple, mes souhaits entre les mains de celui qui connoît le temps & les moyens convenables à ses desseins éternels. C'est par son ordre que vous êtes arrêtée si longtemps dans une route que votre cœur vous invitoit à faire si vîte. Le Marquis vous plaint bien sincérement ; il a

été forcé comme vous de rester dans ce vilain Hôpital où l'on manque de tout, j'espere que celui qui vous accompagne aura eu soin des provisions.

Je ne vous dirai rien de nos deux Amies; l'une ne mérite plus ce nom; & la seconde est en grand danger de marcher bientôt sur ses traces. Victoire n'a pas gémi long-temps de l'infidélité de son Epoux qui entretient publiquement une Actrice; le Duc *** s'est offert à essuyer ses larmes, & si j'en crois le Public, ses propositions ont été acceptées. Comme cette avanture étoit la nouvelle du jour, j'ai cru devoir avertir Victoire des bruits qui couroient sur son compte: elle a paru d'abord décontenancée; mais ce n'a été qu'un instant. Elle prétend qu'elle n'a point donné lieu à ces discours; qu'à la vérité elle reçoit le Duc, parce qu'il est d'un rang à ne pouvoir être congédié; que d'ailleurs c'est un homme aimable; & que si elle cessoit de le voir, on lui mettroit aussi gratuitement quelqu'autre personne sur son compte, qui peut-être ne le vaudroit pas; qu'elle avoit lieu de s'étonner que j'eusse pu donner dans ces bruits que des personnes mal intentionnées accréditoient, &

qui ne faisoient impression sur personne ; qu'elle s'étoit flattée d'être assez bien connue de moi, pour espérer qu'au lieu de me joindre à ses ennemis pour l'accabler comme je le faisois, j'aurois pris sa défense ; qu'après tout, son mari, auquel seul elle étoit comptable de ses actions, ne trouvant rien à redire à sa conduite, elle croyoit n'avoir rien à y réformer. Après cette belle tirade, elle n'a pu s'empêcher de rougir de ce qu'elle venoit de dire ; elle m'en a fait des excuses, en m'assurant que je ne devois attribuer la vivacité de sa réponse qu'à son amitié pour moi ; que son cœur avoit été mortellement blessé de mes soupçons : qu'il m'étoit fort aisé, a-t-elle ajouté, de vivre dans une retraite que je partageois avec un Epoux dont j'étois adorée ; mais que pour elle, elle n'avoit d'autre ressource que la dissipation, pour échapper au désespoir que lui causoit la conduite de son Epoux. Je me préparois à lui répondre ; apparemment qu'elle ne vouloit pas m'entendre, car elle a sonné pour appeller ses femmes, sous prétexte qu'elle étoit engagée avec la Comtesse D*** qui devoit venir la prendre à six heures, pour aller voir la petite Piéce de la

Comédie Françoise, & il en étoit cinq ; qu'ainsi elle n'avoit qu'une demi-heure pour s'habiller. Effectivement cette Comtesse, qui passe pour une femme qui a secoué totalement le joug des bienséances, est entrée dans la minute, m'a saluée d'un air dédaigneux, s'est défendue de m'offrir une place dans sa Loge, parce qu'elle craindroit de me faire perdre un temps que j'allois sans doute employer à gémir de leur coquetterie ; en un mot, m'a manqué absolument de respect, sans que Victoire qui en rougissoit, ait eu le courage de lui faire remarquer que c'étoit lui manquer à elle-même que d'oser me parler de la sorte en sa présence. J'ai cru qu'un silence qui marquoit autant de compassion que de mépris pour cette créature, étoit la seule réponse que je devois faire à ses insultes, & je suis sortie en lui faisant une révérence qu'elle ne m'a pas même rendue. Je vois que cette scene étoit préméditée ; on veut m'éloigner, cependant je ne puis croire encore que Victoire soit entrée dans ce complot ; elle m'a suivie & m'a demandé mille pardons du procédé de cette femme : c'est, a-t-elle ajouté, la meilleure personne du monde, mais elle est d'une

étourderie dont rien ne peut la corriger. Plût-à-Dieu qu'elle ne fût que cela, ai-je répondu à Victoire en lui mouillant le visage de mes larmes : vous vous perdez, chere Amie, vous êtes sur le bord du précipice, si déja vous n'y êtes tombée. Au nom de Dieu, réfléchissez sur les pas que vous avez déja faits, sur ceux que vous êtes sur le point de faire. Rompez sur le champ avec cette femme mépriſable ; ſuivez-moi, méritez ſa haine par cette marque d'un mépris éclatant ; elle vous ſera mille fois plus avantageuſe que ſon amitié. Victoire m'a paru attendrie, ſes larmes ont coulé ; mais elle n'a pas eu le courage de faire cette démarche déciſive que j'exigeois : elle m'a pourtant promis de rompre avec cette femme & avec le Duc, pourvu que je lui laiſſaſſe le temps de le faire avec décence. Inſenſée, qui ne voit pas que dans cette eſpece de combat, balancer un moment à fuir, eſt être vaincue ! Depuis cet inſtant, elle a ſi bien fait, que je n'ai pu trouver un moment pour lui parler ſans témoins. Son lâche Epoux ſemble ſe prêter à ſes vues : ils ne ſe rencontrent plus depuis un mois ; cependant il a eu la complaiſance de l'accompagner lorſ-

qu'elle eſt venue prendre congé de nous, & ne l'a pas quittée un moment. J'ai fait de nouveaux efforts pour emmener Henriette, elle me l'avoit promis, & n'a pas plus tenu ſa parole cette fois-ci que la premiere. Elle a, dit-elle, des affaires indiſpenſables qui la retiennent à Paris. Je n'ai donc plus que ma petite Marie, & en vérité elle me conſole un peu du chagrin que me donnent les deux autres : je n'ai jamais rien vu de plus aimable, de plus eſtimable, de plus tranquille, malgré des chagrins aſſez vifs pour lui arracher ſouvent des larmes qu'elle verſe avec un viſage ſerein : c'eſt une petite Héroïne. Elle attend avec une vive impatience la réponſe à ſes lettres, & me promet de m'apprendre qui elle eſt après les avoir reçues : je vous avoue que rien n'égaleroit mon impatience à cet égard, ſi je n'en avois pas une plus grande d'apprendre l'heureux ſuccès de votre voyage.

VINGT - SEPTIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

ADmirez la conduite de la Providence à mon égard, ma chere Marquise ; vous me croyez présentement à Turin, & je suis encore campée sur le Mont-Cenis, en attendant qu'il plaise à Dieu, non de faire souffler les vents, mais de les obliger à se renfermer dans leurs cavernes profondes. Je badine sur un retardement qui me jetteroit dans le désespoir si je n'avois recours à mon remede ordinaire, à ce *fiat* dont on a besoin dans presque toutes les circonstances de la vie. Je ne manque pas d'occupation dans ce désert ; mon loisir est occupé à soutenir le courage de mon compagnon de voyage, dont l'impétueuse vivacité ne s'accommode pas de tous les obstacles qui ont retardé sa course. Nous disputons quelquefois sur la conséquence des motifs qui nous font desirer de finir notre voyage. J'exalte le pouvoir de la na-

ture, & il la compte pour rien au prix des mouvements que l'amour fait naître ; car nous nous ſommes avoués mutuellement que nous cherchions, moi une Fille, & lui une Amante. Je lui ſouhaite de tout mon cœur un heureux ſuccès dans ſes amours, & je ne trouve point celle qu'il aime à plaindre : je ne crois pas qu'on puiſſe rien voir de plus aimable que lui. Nous campons, en attendant le calme, dans la moyenne région de l'air, c'eſt-à-dire, ſur le Mont Cénis. Nous y habitons bêtes & gens dans cet Hopital que votre Epoux appelle vilain, que je ne trouve pas trop beau, & où nous ferions une abſtinence forcée, ſi notre guide n'avoit pas uſé de précaution. J'ai profité du temps que j'y ai paſſé pour vous inſtruire de ce que je ſçais de l'hiſtoire de ma Fille, & je mettrai ma lettre à la poſte à la premiere Ville que nous rencontrerons. Je me ſuis trouvée embarraſſée en commençant cette narration, & j'étois tentée de ſupprimer certains détails qui paroiſſent puériles ; cependant, en conſidérant qu'ils ont donné lieu à des incidents conſidérables, j'ai cru que je ne devois rien omettre.

*Hiſtoire d'*ANNETTE.

Vous vous ſouvenez que mes raviſſeurs forcerent ma femme de chambre à deſcendre du carroſſe où elle étoit avec nous ; j'ignorois alors où nous étions, mais j'ai appris de la Nourrice que ce fut dans le bois de Boulogne qu'ils la laiſſerent. Il étoit dix heures du ſoir, la nuit étoit fort obſcure, & cette pauvre fille mourante de frayeur, fut long-temps errante au hazard, ſans ſçavoir ſi les pas qu'elle faiſoit ne l'éloignoient pas de Paris au lieu de l'y conduire : elle marcha plus de trois heures ſans ſçavoir, pour ainſi dire, ce qu'elle faiſoit, & ne fut guidée que par les cloches des Couvents qui ſonnoient pour Matines à minuit. A une heure la lune s'étant levée, elle trouva moyen de ſortir du bois & reprit ſa route. Il étoit plus de deux heures quand elle arriva à la rue de Vaugirard, & elle étoit ſi fatiguée, ſi ſaiſie, qu'elle fut long-temps ſans pouvoir répondre à Madelon la Nourrice de ma Fille, qui lui demandoit en tremblant ce que nous étions devenus. Lorſqu'elle fut un peu remiſe, elle lui fit le récit de ce qui nous étoit arrivé, qu'elle interrompit

plusieurs fois par ses larmes. Cette femme de chambre que j'avois depuis mon arrivée à Paris, avoit des sentiments bien supérieurs à sa condition; à peine eut-elle passé quelques jours avec moi, que n'en croyant que les apparences, elle se persuada que mon Epoux étoit un suborneur, & sur cette idée, lui demanda son congé, ne voulant en aucune maniere, disoit-elle, être complice de notre libertinage. Le Marquis, loin d'être fâché de sa délicatesse, fut charmé de trouver de la vertu dans une femme qui devoit être autant ma compagne que mon domestique, puisque la nécessité d'être ignorée me privoit de toute autre société; il la rassura sur la nature de notre commerce, & se trouva comme engagé à lui laisser entrevoir notre secret: par la suite, il la trouva si attachée, si prudente & si pleine de réligion, qu'il ne fit pas de difficulté de la mettre au fait de toutes nos affaires. Je l'aimois comme une Amie, & lui avois découvert toutes mes peines au sujet du Pere de mon Epoux; j'eus donc beaucoup d'empressement à lui apprendre qu'il s'étoit laissé fléchir, & que nous l'attendions en peu de jours. Ce fut d'après la connoissance qu'elle avoit

de nos affaires, qu'elle se détermina à quitter dès le matin une maison d'où l'on pouvoit enlever Annette. Cette femme étoit tombée dans la même erreur que nous ; elle attribuoit notre enlévement à mon beau-pere, & elle voulut soustraire Annette à sa vengeance. Aidée de la Nourrice, elle enfonça le Bureau de mon Epoux, où elles trouverent quelque argent & mes bijoux, mais cela n'étoit pas considérable. Elles appellerent un Fripier qui leur donna à peine le tiers de ce que les meubles valoient ; elles vendirent aussi mes habits, & après avoir mis sur une fenêtre, le quartier du loyer de la maison, qui n'étoit pas encore échu, elles en donnerent avis au Propriétaire, comme je vous l'ai dit, & se retirerent à l'extrémité du Fauxbourg St Laurent. A peine y furent-elles arrangées, que ma femme de chambre tomba malade de la frayeur qu'elle avoit eue. Elle guérit de cette maladie, dont il lui resta une langueur qui dégénéra en phthisie : elle ne se dissimula point qu'elle ne pouvoit vivre long-temps, & ne s'occupa plus que de son salut & du soin de la petite infortunée qui sembloit perdre en elle toute sa ressource. Elle avoit tiré environ dix-

huit cent livres de nos Effets, & y ajouta vingt piſtoles qui lui appartenoient ; elle plaça le tout chez un Notaire de ſes amis qui promit d'en payer l'intérêt à cinq pour cent. La Nourrice de ma Fille s'étoit accoutumée à regarder cette enfant comme ſi c'eût été la ſienne ; d'ailleurs cette femme avoit de bonnes mœurs, & ma digne femme de chambre crut pouvoir lui abandonner le ſoin d'Annette. Madelon, lui dit-elle les larmes aux yeux, cette enfant n'a plus que vous dans le monde ; elle eſt d'un ſang illuſtre, mais elle n'a plus rien à eſpérer de ſes parents ; devenez ſa mere, & en place du riche héritage qui lui étoit deſtiné, tâchez de lui laiſſer la crainte de Dieu ; elle ne ſera point à plaindre ſi vous lui apprenez à l'aimer & à préférer la vertu à ſa propre vie. Rappellez-vous ſouvent l'amitié qu'avoit pour vous la Mere de cette enfant, & donnez-lui une preuve certaine de votre reconnoiſſance dans les ſoins que vous prendrez de cette chere innocente : cachez-lui avec ſoin le ſang dont elle eſt ſortie ; tâchez de lui inſpirer l'amour du travail ; ne permettez pas pourtant qu'elle ſe marie d'une maniere indigne d'elle : je laiſſe des éclairciſſements ſur

sa famille, que vous lui confierez lorsqu'elle sera en âge de prendre un établissement.

Ma femme de chambre appella ensuite le Notaire auquel elle avoit confié la modique somme qui faisoit toute la fortune de ma Fille, & remit à la Nourrice, en présence de ce Notaire, une très-belle tabatiere d'or, lui ordonnant de ne s'en défaire jamais sous quelque prétexte que ce fût; & pour lui en ôter la tentation, elle stipula qu'elle ne seroit recevable à toucher le revenu de l'argent placé, qu'en représentant cette boëte; elle y en joignit une autre qui renfermoit un Ecrit qui devoit apprendre à ma Fille son origine & nos malheurs. Elle ne survécut pas long-temps à ces dispositions, & sa mort laissa Madelon dans une situation assez embarrassante. Elle avoit un frere auquel elle n'avoit point donné de ses nouvelles depuis trois ans, & qui étoit domestique; s'étant informé de lui, elle apprit qu'il étoit alors laquais chez l'Archevêque de Rheims. Ce frere savoit bien que Madelon avoit eu une fille & il ignoroit la mort de cet enfant: la Nourrice crut qu'il n'y auroit point de mal à lui laisser croire que ma Fille

étoit celle dont il avoit été le Parrein; elle se flattoit que ce titre pourroit devenir avantageux à cette pauvre enfant, en engageant cet Oncle prétendu à lui aider à l'élever. Elle lui écrivit donc qu'après le départ de son mari, elle étoit entrée chez des Etrangers de grande qualité qui l'avoient prise pour femme de chambre, & lui avoient permis d'avoir sa fille dans la maison; qu'ils s'étoient tellement affectionnés à cette enfant, qu'en quittant la France, ils lui avoient fait présent de deux mille livres qu'ils avoient placées sur sa tête, avec plusieurs bijoux de prix, ce qui la mettoit en état d'élever sa petite en travaillant, pour peu qu'il voulût lui aider de quelque chose. Ce garçon, charmé de la petite fortune de sa Niece, & la regardant comme une preuve de la bonne conduite de sa Sœur, en parla à son Maître, & le pria de s'intéresser à faire avoir à Madelon la place d'une Touriere qui vacquoit chez les Dames de St Étienne. L'Archevêque qui aimoit ce domestique à cause de sa sagesse, lui accorda sa protection, & ayant fait demander cette place, l'obtint sans peine. On écrivit donc à Madelon qu'elle eût à

partir sur le champ avec sa Petite, & elles arriverent à Rheims.

Permettez à une Mere, ma chere Marquise, de vous dire qu'il étoit impossible de voir cet enfant sans l'aimer; ses charmes étoient relevés par la parure la plus distinguée & la mieux choisie, & les Religieuses en furent d'abord surprises. Madelon leur dit que ces habits étoient des présents de ses Maîtres qui vouloient prendre sa Petite & en faire une grande Dame; qu'elle n'avoit pu se résoudre à la leur laisser ni à les suivre, parce qu'ils alloient bien loin; mais qu'ils lui avoient promis de revenir en France & de faire beaucoup de bien à l'enfant, si elle avoit eu une bonne éducation. On crut ce petit Roman, & ma Fille fut regardée comme pouvant être un jour très-bien établie: elle devint l'Idole de la Maison. Depuis l'Abbesse jusqu'aux Pensionnaires, tout le monde l'accabloit de caresses & de présents; on n'étoit plus surpris de ce que ces Etrangers avoient fait pour elle; l'Enfant portoit sur son visage le présage d'une grande fortune, chacun vouloit y contribuer.

Que j'eusse été consolée, chere Amie, si j'avois pu deviner le soin que la Pro-

vidence prenoit de mon enfant ! & combien Dieu devoit-il être offensé de mes défiances & de mes murmures ? L'Abbesse ne borna pas son amitié pour ma Fille à de simples caresses, ni au don de quelques colifichets ; elle lui en donna des preuves plus réelles, en lui procurant une excellente éducation. Il y avoit dans cette maison une fille du premier mérite, que l'Abbesse avoit fait recevoir malgré les Religieuses. Cette fille, qu'on appelloit la Mere Ste Victoire, étoit fille naturelle du Duc d'Orléans, Régent de France ; elle avoit tout l'esprit & les bonnes qualités de son pere. Comme elle n'avoit point été légitimée, les imbéciles Réligieuses s'obstinoient à lui refuser l'entrée de leur Maison : trois fois l'on avoit été aux voix, trois fois l'Abbesse avoit brouillé les marques de l'élection, en disant qu'elle étoit reçue ; il fallut que la Cour s'en mêlât, & il y eut quelques Religieuses qu'on envoya dans d'autres maisons. Celles qui restèrent bénirent l'Abbesse de la violence qu'elle leur avoit faite. Bientôt le mérite de la nouvelle Réligieuse triompha de la puérile antipathie que le seul défaut de sa naissance leur avoit inspiré ; elles avouerent qu'elles lui

devoient le rétablissement de leur maison qui étoit très-obérée : effectivement la réputation de cette fille leur attira un grand nombre de Pensionnaires des premieres Maisons d'Allemagne. Pardonnez-moi cet écart, ma chere Marquise ; c'est à cette Réligieuse que ma chere Annette doit toute son éducation, & je n'ai pu lui refuser ce léger tribut de gratitude. Si j'en crois la Nourrice de ma Fille, elle répondit parfairement aux soins d'une si excellente Maîtresse, & à dix ans elle passoit pour un prodige. Madame l'Abbesse n'avoit point négligé les graces extérieures, & les Maîtres qui enseignoient aux Pensionnaires, avoient été chargés de lui donner des leçons ; ensorte qu'on m'a assuré qu'elle n'ignoroit rien de ce qu'une fille de qualité a coutume d'apprendre, & qu'elle n'avoit rien perdu à être orpheline.

Madame l'Abbesse avoit un frere qui demeuroit aux environs de Rheims & qui avoit envoyé son Fils unique au College de cette Ville. Un nouveau Régent, auquel il étoit recommandé, ayant entendu parler du mérite d'Annette, à qui la faveur de l'Abbesse donnoit autant de célébrité que ses talents,

eut envie de la voir ; & sous prétexte de mener le jeune Deshomais (c'étoit le nom de l'Écolier) à sa Tante, il demanda à voir les Pensionnaires. Elles parurent à la grille de Madame, & quoiqu'il y en eût d'aimables & de plus parées que ma Fille, le Régent & l'Écolier n'eurent des yeux que pour elle. Quelques vieilles Réligieuses voulant faire leur cour à Madame, préparerent une jolie colation ; & comme le Régent se récria sur la délicatesse des biscuits, la bonté des confitures & la finesse des liqueurs, on promit de lui en envoyer le lendemain une petite provision. L'Écolier qui ne vantoit rien, avoit pourtant trouvé la colation, pour le moins aussi bonne que son Régent ; & le diable qui ne dort jamais, excitant sa convoitise, il résolut de s'approprier le présent qu'on destinoit à son Maître : il passa toute la nuit à chercher des expédients pour faire réussir son projet, & voici celui auquel il s'arrêta. Il fit le malade le lendemain, assura qu'il n'avoit pas fermé l'œil de toute la nuit, ce qui étoit vrai ; & ajouta qu'il avoit un grand mal de tête, ce qui étoit absolument faux. Son Régent lui ayant trouvé les yeux battus,

crut que n'ayant point de fievre, quelques heures de sommeil suffiroient pour le rétablir, & lui donna permission de rester au lit. C'étoit tout ce que l'Écolier avoit prétendu; & à peine fut-il sûr que tous ses camarades étoient en classe, qu'il se leva, prit les habits d'un enfant de son âge qui portoit le petit colet, & fut se mettre en sentinelle dans un lieu d'où il pouvoit appercevoir la Touriere; elle sonna, & Deshomais, sans lui donner le temps d'exposer sa commission, lui dit: ma bonne Sœur, n'est-ce pas le présent que les Dames de St Étienne envoyent au Régent; il m'a chargé de le recevoir, parce qu'il est occupé. La bonne Sœur le voyant si bien instruit, n'eut garde de soupçonner sa supercherie, & lui remit son panier. Deshomais pliant avec joie sous un fardeau si agréable pour un Ecolier, s'enferma dans sa chambre & mangea tant de confitures, qu'il devint réellement malade, mais il fut bientôt rétabli. Le Jeudi d'après, le Régent fut faire une conférence à St Etienne, & entra ensuite pour parler à quelques Réligieuses malades; le neveu de Madame eut permission de le suivre, & toute la Communauté se picqua de

bien recevoir le Régent & son pupille. Après quelques propos qui les ennuyerent également, une vieille Religieuse dit au Jésuite : Mon Pere, comment va la Constitution ? On dit qu'il s'est fait à Paris une consultation de quarante Médecins contre elle. La pauvre fille vouloit dire de quarante Avocats, & sa mépriſe apprêta à rire à toute la Communauté ; elle n'étoit pourtant pas auſſi ridicule qu'elle le paroiſſoit ; en matiere de foi je penſe que les Médecins ont autant de droit de dire leur avis que les Avocats. Ceci ſoit dit en paſſant.

Deshomais n'avoit pas ſuivi cette fois ſon Régent d'auſſi bon cœur que le Jeudi précédent ; il frémiſſoit à chaque inſtant dans la crainte d'une queſtion qui ne pouvoit manquer d'être faite. Effectivement quelques-unes de ces Dames piquées de ce que le Régent gardoit le ſilence ſur le préſent qu'il avoit reçu, lui demanderent comment il avoit trouvé leurs confitures. Sa ſurpriſe annonça d'abord qu'il n'avoit rien reçu ; on appella la Touriere, qui aſſura qu'elle les avoit remiſes à un petit Abbé qui étoit venu les demander de ſa part. Le fait étoit grave, & méritoit une punition exemplaire. La Tou-

riere fut mandée le lendemain au Collége pour examiner tous les Pensionnaires qu'on fit passer en revue devant elle. Elle n'avoit pas examiné le visage de celui qui avoit reçu son panier, & se rappelloit seulement sa taille, le malheureux Ecolier dont la soutane avoit servi au voleur, fut pris pour le vrai coupable. Il eut beau protester de son innocence, la vénérable Touriere étoit pour lui un témoin qu'on ne pouvoit recuser; il fut décidé tout d'une voix qu'il seroit châtié de son vol, de sa gourmandise, & sur tout de son mensonge; car il s'obstinoit à nier le fait. Déja le redoutable balayeur avoit été appellé, rien ne pouvoit, ce semble, soustraire au châtiment le prétendu coupable, lorsque Deshomais fendant la presse des Ecoliers, fut se jetter aux pieds du Préfet, & déclara qu'il ne pouvoit se résoudre à voir punir un innocent, que c'étoit lui qui avoit commis le crime, & qu'il s'abandonnoit à la clémence ou à la sévérité de ses Juges. L'action étoit belle pour un homme de treize ans, aussi reçut-elle les justes éloges qu'elle méritoit, & tout fut oublié, pardonné. La Touriere arriva au Couvent, sans avoir fini les exclamations

qu'elle avoit commencées au College, & sonna en arrivant avec tant de force au parloir de Madame, que l'Abbesse & les Religieuses craignirent qu'il ne fût arrivé quelque grand malheur, & y accoururent en foule. Ah ! Madame, lui dit cette fille, en levant les mains & les yeux au Ciel, bénissez Dieu de vous avoir donné un tel neveu, à treize ans il a le courage d'un Ciceron; pour moi, j'en pleure de joie; & tout de suite elle raconte l'action dont elle avoit été le témoin. Les personnes qui connoissent les Couvents, savent qu'on y saisit avec avidité la moindre bagatelle. Ceci y fut regardé comme une affaire de conséquence, puisqu'il étoit question du neveu de l'Abbesse, c'est-à-dire, de la Dame, de la Reine, de l'Impératrice même de la Maison. On profita de l'occasion de faire sa cour, & pendant huit jours depuis les Meres discrettes jusqu'aux plus jeunes Novices, & même parmi les Pensionnaires, on ne parla que de Deshomais.

Qui croiroit qu'un accident si trivial eut dû faire un effet tel que celui auquel il a donné lieu ? Ce fut pourtant cette bagatelle qui devoit décider du sort de ma fille, & c'est là vraiment l'origine

l'origine des événements singuliers qui me restent à vous rapporter. Annette n'avoit point été frappée de la figure de Deshomais ; l'acte de générosité qu'il venoit de faire la frappa. Parmi les bonnes qualités d'Annette on remarquoit un défaut ; son esprit étoit romanesque ; elle dédaignoit tout ce qui n'étoit qu'ordinaire ; elle vouloit du grand, du sublime, du merveilleux ; peut-être cette mauvaise disposition venoit-elle moins de son caractere que de ses lectures ; malgré la vigilance de Madame Sainte Victoire, elle avoit lu un grand nombre de Romans ; sa bonne Nourrice, qui ne pouvoit rien lui refuser, lui en avoit fourni autant qu'elle en avoit voulu ; elle avoit un grand respect pour les Celadons, les Amadis, & les autres preux Chevaliers qui y sont dépeints, & elle étoit bien résolue de n'aimer jamais si elle ne pouvoit rencontrer un Amant qui eût quelque ressemblance avec eux. Deshomais lui parut rassembler l'héroïque courage dont elle s'étoit faite une idée ; effectivement affronter le fouet à treize ans, demande peut-être plus de courage qu'il n'en faut pour affronter la mort à vingt-cinq. Sa passion lui parut d'une si belle espece,

qu'elle ne fit point mystere de ses sentiments. L'Abbesse, qui n'étoit pas fâchée de se procurer une distraction, s'amusa de l'amour d'Annette pour son neveu, & eut l'imprudence d'apprendre à Deshomais qu'il avoit fait une conquête dont il devoit être flatté. Elle regardoit cela comme un jeu, & n'avoit garde d'en prévoir les suites par rapport à un Ecolier de treize ans, le plus étourdi du College. Cependant ces paroles furent un trait qui perça le cœur de cet enfant. Dès ce moment il aima, il adora ma fille, & vous verrez bientôt les plus violents effets d'une passion qu'on ne devoit pas soupçonner vraisemblable à cet âge. Deshomais répondit à sa tante que l'approbation d'Annette étoit celle dont il faisoit le plus de cas, qu'il étoit charmé d'avoir fait une action capable de lui attirer son amitié, & qu'il entreprendroit pour lui plaire les choses les plus difficiles. Eh bien, lui dit sa tante, Annette aime passionnément l'étude, vous serez sûr d'en être toujours aimé si vous y faites de grands progrès. Elle sera contente de moi, répondit Deshomais; mais promettez-moi si je m'acquitte de ma parole, que vous me permettrez de la voir tous les jours de

congé. Encore une fois, l'Abbesse qui ne manquoit pas de vertu, n'auroit eu garde de permettre ses entrevues, si elle eût pu en prévoir les suites, & ne s'y prêta que parce qu'elle les croyoit sans conséquence, & traitoit cet amour de jeu. Elle promit donc à son neveu de lui accorder la grace qu'il lui demandoit, & lui tint parole. Elle y fut encouragée par le Régent, qui lui avoua que le changement qu'il remarqua dans son Ecolier après cette conversation, tenoit du prodige. Le frere de l'Abbesse informé de cette petite histoire, & du goût que son fils prenoit pour l'étude, lui écrivit, & voulant l'engager à redoubler son application, il lui promit que s'il continuoit à contenter ses Maîtres, il lui donneroit un jour la permission d'épouser la belle Annette. Celle-ci enchantée du pouvoir de ses charmes & de l'heureux effet qu'ils avoient produit, trop jeune d'ailleurs pour comprendre que les promesses qu'on lui faisoit n'étoient qu'un badinage, se crut destinée à devenir l'Epouse de son Amant. Ses petites idées n'alloient pas jusqu'à penser qu'il ne convenoit pas à un homme de qualité de se mésallier, ou plutôt sa fierté ne lui laissoit voir entre elle

& ſon Amant qu'une diſtance qui n'avoit de réalité que dans l'opinion des hommes. Sa Nourrice lui répétoit ſouvent qu'elle étoit digne d'un Prince, & l'en avoit ſi bien perſuadée, qu'elle ne croyoit point qu'on eût à lui faire grace en l'admettant dans une famille diſtinguée ; & elle crut pouvoir s'égaler à Deshomais à force de vertus & de talents. Si l'Abbeſſe eût été conſultée ſur le ſort de ſon neveu, peut-être la tendreſſe qu'elle avoit pour ma fille eût-elle fait taire l'ambition ; cette tendreſſe étoit devenue une paſſion, Annette étoit ſon idole, elle la laiſſoit abſolument maîtreſſe de ſes occupations, & la petite fille dédaignant celles qui plaiſent le plus aux perſonnes de ſon âge & de ſon ſexe, ne penſoit qu'à s'orner l'eſprit. La Nourrice n'a pu me donner à cet égard que des éclairciſſements très-vagues ; cependant le ſtyle de la lettre qu'elle a écrit à cette femme eſt ſi délicat, que je lui ſuppoſe ou la plus grande culture, ou des diſpoſitions ſurprenantes, ou peut être tous les deux. Pardonnez-moi ce trait, chere Amie ; c'eſt une mere qui parle, & qui ſe perſuade aiſément ce qu'elle ſouhaite avec paſſion. Voilà mon excuſe pour la pe-

tite supposition que je viens de faire, je suis sûre que vous la trouverez suffisante.

Deshomais n'avoit garde d'oublier le prix qu'on préparoit à ses succès; il ne perdoit plus un moment, & profitoit de ceux qu'on lui avoit permis de passer auprès de ma fille, à lui parler de sa tendresse avec des expressions bien au-dessus de son âge, & qui faisoient rire la bonne Abbesse. C'étoit toujours à son parloir que ces deux enfants se voyoient, & leur romanesque passion lui fournissoit des scènes fort amusantes. Le temps auquel le jeune Ecolier devoit soutenir ses Théses étant arrivé, son pere vint à Rheims, & eut lieu d'être content de l'applaudissement général que son fils avoit mérité dans les actes publics; le jeune homme n'y parut sensible qu'autant qu'il entendoit mêler les louanges d'Annette à celles qu'il recevoit; il vint déposer à ses pieds les lauriers dont il étoit couronné, & se flattoit d'approcher du moment heureux où il pourroit devenir son Epoux. Vous pouvez bien penser que son pere avoit eu la curiosité de voir ma fille; elle avoit alors quatorze ans, & ce Gentilhomme qui étoit plus expéri-

menté que n'étoit sa sœur, commença de craindre qu'on n'eût poussé le badinage trop loin; il avoua à sa sœur qu'il appréhendoit que la passion de son fils ne fût pas aussi aisée à détruire qu'on se l'étoit imaginé, & qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, l'empêcher de revoir cette dangereuse petite fille, qui commençoit à ne l'être plus; une lettre que lui écrivit son fils le jour même qu'il soutint ses Thèses, confirma les craintes qu'il avoit conçues. Mon pere, lui dit-il, je sais évaluer le prix des promesses que vous m'avez faites autrefois; il est certain que si ma passion n'avoit pas pour objet une fille d'un mérite tout extraordinaire, je serois le premier à la condamner. Je suis né Gentilhomme, & ma chere Annette n'a qu'une origine obscure; mais voudriez-vous sacrifier votre fils unique à un préjugé? La naissance ne donne point un mérite réel; elle le procure souvent, j'en conviens, en facilitant l'éducation. Vous avouerez qu'Annette a eu à cet égard des avantages qui manquent à la plûpart des filles de qualité. Ce n'est plus en enfant que je vous parle, & quoique j'aye à peine dix-sept ans, j'ose vous le dire, l'amour a préma-

turé ma raiſon. Je ſens tout ce qu'on pourroit m'oppoſer du côté de la fortune; je ne ſuis pas riche, & j'ai beſoin du bien d'une Epouſe pour paroître dans le monde avec l'éclat que demande mon nom. Peut-être eût-il été facile de m'engager à me vendre à la fortune, ſi j'euſſe été élevé comme le ſont mes pareils; mais vous m'avez engagé à faire des études ſérieuſes, elles m'ont donné des lumieres contre leſquelles il me ſeroit impoſſible d'agir. La Philoſophie m'a appris que le bonheur ne conſiſte point dans la fortune; je la mépriſe, & un thrône me ſeroit odieux ſi je devois le partager avec une autre qu'Annette. Je ſuis donc déterminé à renoncer à toutes les femmes ſi je n'obtiens pas de votre bonté la permiſſion de m'unir à la ſeule que je puiſſe aimer. Le reſpect que je vous dois eût ſuffi ſans doute pour m'empêcher de concevoir une paſſion contraire à vos vues, ou du moins j'euſſe eſſayé de la vaincre avant qu'elle eût pris un empire abſolu ſur mon cœur; cet effort eſt devenu impoſſible par l'aveu que vous avez donné à mon amour, & il eſt tel, que la mort ſeule peut briſer les liens qui m'attachent à ma chere Annette.

Une telle lettre eût moins effrayé M. Deshomais le pere, s'il n'eût pas connu le caractere de son fils ; il étoit d'une inflexibilité qu'on n'avoit jamais pu vaincre dans les moindres bagatelles ; & comme cet enfant étoit unique, qu'il l'avoit eu dans un âge avancé, on avoit laissé tellement fortifier ce défaut, que la moindre contradiction sembloit mettre sa vie en danger. Il sentit donc qu'il ne falloit pas avoir recours à la violence, mais à l'artifice. Mon fils, dit-il à Deshomais, je ne vous cacherai point que votre amour m'afflige & dérange les vues que j'avois sur votre établissement ; cependant votre bonheur m'est trop cher pour vouloir vous sacrifier au soutien de ma maison & à la fortune ; je n'exige donc point que vous renonciez actuellement à une fille que j'aurois choisi pour vous si sa naissance eût été proportionnée à la vôtre ; je ne vous demande qu'une grace, & j'aurois droit de me servir d'un autre terme. Promettez-moi de faire quelques efforts pour dégager votre cœur ; vous êtes trop jeune pour vous engager encore, je vous permettrai de disposer de vous à vingt ans, & si vous conservez jusqu'à ce temps

l'amour

l'amour que vous avez pour Annette, je vous donne ma parole d'honneur de condescendre à vos désirs.

Le piége étoit tendu trop habilement pour que Deshomais pût l'éviter; il promit à son pere d'attendre le terme qu'il lui avoit fixé; mais, ajoûta-t-il, je ferois de vains efforts pour une guérison que je ne pourrois espérer, & je vous avoue, ajoûta-t-il en se jettant à ses pieds, que je ne puis même désirer; la vie m'est moins chere que mes sentiments, & je souhaiterois de la perdre s'ils étoient de nature à être détruits par le temps.

Le vieux Pere continua de feindre, il poussa la dissimulation jusqu'à renouveller ses promesses à son fils en présence d'Annette, & nos jeunes Amants, sûrs de leur constance, se flattoient d'un avenir heureux, au moment où l'on prenoit des mesures infaillibles pour les séparer. Deshomais partit avec son Pere, & les premiers mois il fut exact à écrire toutes les semaines à sa Tante, & joignoit à chacune de ses lettres un billet pour Annette, qui inséroit aussi sa réponse dans la lettre de l'Abbesse. Tout-à-coup cette correspondance cessa, & cette Dame parut fort inquiéte de n'en-

tendre parler ni de ſon frere ni de ſon neveu. Au bout de douze jours elle devint extrêmement triſte, c'étoit un jour de poſte, & la pauvre Annette ne douta point qu'elle n'eût reçu des nouvelles chagrinantes qu'on s'efforçoit de lui cacher; elle paſſa une nuit terrible, tout ce qu'il y avoit de plus affreux s'offroit à ſon eſprit. L'Abbeſſe qui l'aimoit véritablement, comme je l'ai dit, & qui ſe voyoit dans la néceſſité de l'éloigner pour ſeconder les projets de ſon frere, l'Abbeſſe, dis-je, ne put l'embraſſer le lendemain ſans répandre des larmes. Ah! Madame, lui dit Annette en ſe jettant à ſes pieds, au nom de Dieu ne me cachez rien; qu'eſt-il arrivé à votre neveu? A ces paroles l'Abbeſſe redoubla ſes larmes. Annette les regarda comme une ſuite de quelque malheur arrivé à ſon Amant, & ſa douleur fut ſi vive, qu'elle tomba ſans ſentiment aux pieds de cette Dame. Lorſqu'elle reprit ſes ſens, elle ſe trouva dans l'appartement de la Touriere, & l'Aumônier de la maiſon, après l'avoir exhorté à montrer ſon courage dans un accident ſans reméde, lui remit une lettre que M. Deshomais le pere écrivoit à ſa ſœur, par laquelle il lui mandoit qu'il avoit

eu le malheur de perdre son fils qui s'étoit noyé en se baignant. Je ne vous répéterai point les plaintes & le désespoir de ma fille, il fut tel que sa santé y succomba, & qu'elle eut une grande maladie qui la conduisit aux portes de la mort. L'Abbesse pendant ce temps lui prodigua ses soins, & lorsqu'elle fut rétablie, Madelon fit entendre à ma fille, qu'on craignoit que l'Abbesse ne fût trop attendrie en la revoyant, & qu'ainsi il falloit quitter Rheims pour aller à Rouen, où cette Dame lui avoit ménagé le même emploi qu'elle avoit eu dans la Maison de St. Etienne; & pour lui adoucir cette nouvelle, on lui fit espérer que cette espece d'exil finiroit lorsque le temps auroit diminué le regret que cette Dame avoit de la perte de son neveu.

Il y avoit lieu de craindre qu'Annette ne pût supporter un éloignement qui la séparoit, pour ainsi dire, d'une mere tendre à laquelle elle étoit véritablement attachée. A peine sentit-elle ce dernier coup du sort; la mort de Deshomais avoit usé, pour ainsi dire, toute la sensibilité de son cœur; elle paroissoit ne rien voir & ne rien entendre. On eût pu aisément se tromper sur sa

situation, & la croire tranquille; elle ne jettoit pas une seule larme, ne proféroit aucune plainte, se laissoit conduire sans curiosité, sans répugnance & sans plaisir; seulement il lui échappoit de profonds soupirs, qui témoignoient que cette tranquillité n'étoit qu'apparente, & avoit sa source dans l'excès de sa douleur. Quelquefois elle se réveilloit comme d'un profond sommeil, regardoit autour d'elle d'un air effrayé, puis elle retomboit dans sa langueur habituelle. Ce fut en cet état qu'elle fit le voyage, & le tumulte de Paris, où l'on avoit commandé à la Nourrice de passer quelques jours pour essayer de dissiper sa fille, ce tumulte, dis-je, ne fut pas capable de la faire sortir d'elle-même; on la traîna par tout, on lui montra tout, sans pouvoir lui arracher une marque de chagrin, de plaisir ou d'étonnement.

Lorsque la Nourrice me fit ce récit, ma chere Marquise, je tremblai pour la tête de ma chere Annette, & dans le mouvement douloureux que la situation cruelle de cet enfant excitoit dans mon ame, j'interrompis cette femme pour lui dire: Je conçois fort bien que cette mort de Deshomais étoit feinte,

& il falloit être vraiment barbare pour exposer une fille si charmante au danger de perdre la tête ou la vie. Mais vous, Nourrice, qui n'ignoriez point le rang d'Annette, & qu'elle eût illustré la famille où elle étoit dédaignée; vous qui aviez entre les mains un écrit si propre à constater sa naissance; pourquoi ne pas confier cet écrit à l'Abbesse, qui auroit saisi avec transport une occasion de sauver la vie à un enfant qui lui étoit si chere?

Croyez que je n'eusse pas manqué à prendre ce parti, me répondit la Nourrice, s'il eût pu être de quelque utilité à la pauvre Annette; mais je connoissois l'obstiné vieillard, c'étoit de l'argent qu'il vouloit, il étoit pauvre, & une Princesse sans dot lui auroit paru roturiere; j'aimois mieux que la fille de Madelon fut rejettée que la fille d'une Marquise; d'ailleurs je craignois le pere de M. le Marquis; il auroit refusé de la reconnoître; mon écrit eût passé pour une histoire forgée à plaisir. Je ne pus m'empêcher de convenir de la force des raisons que cette femme avoit eu de garder le silence, & je la priai de continuer un récit que je brûlois d'entendre.

Annette fut plus de six mois dans l'Abbaye des Amurées dans la situation que je vous ai dépeinte. Madelon, pour la dissiper, attiroit chez elle des filles de son âge vives & enjouées ; elle espéroit que leur conversation, leur gayeté réveilleroient celle de ma fille, dont la vivacité alloit jusqu'à la pétulance avant cet accident. Elle les vit avec une indifférence qui commença à faire trembler cette femme. A la fin une de ces filles trouva le chemin du cœur d'Annette ; elle étoit grave, sérieuse, douce & complaisante ; elle gagna la confiance de ma fille en lui donnant la sienne. Elle lui apprit qu'un violent dégoût qu'elle avoit eu dans sa famille, l'avoit porté à refléchir sur l'incertitude & le peu de durée de ce qui fait l'objet des désirs des hommes ; que Dieu seul lui avoit paru propre à faire le bonheur de la créature, & qu'en conséquence elle touchoit au moment d'entrer aux Filles de la Visitation de Dieppe, où l'on se contentoit d'une dot assez modique. En ce moment le cœur d'Annette s'ouvrit au premier désir qu'elle eût conçu depuis la perte de Deshomais ; elle s'étonna de n'avoir pas pensé qu'il lui restoit cette ressource, & dès le même

jour elle déclara à Madelon qu'elle vouloit partir avec sa compagne & être Religieuse. Madelon regarda cette pensée comme un mouvement du Saint-Esprit, & croyant que c'étoit le seul parti qui convînt à Annette, elle consentit de bon cœur à l'exécution de son projet. Dès ce moment ma fille reprit toute sa vivacité pour presser les apprêts de son sacrifice. On écrivit au Notaire, aux Religieuses, & en peu de temps tout fut arrangé. Annette versa beaucoup de larmes en se séparant de Madelon, & l'assura qu'elle ne regrettoit qu'elle dans le monde. Elle eût souhaité qu'on eût voulu se dispenser en sa faveur des régles ordinaires, & que sans perdre un temps qui lui paroissoit trop long dans des épreuves & un noviciat, on l'eût admise d'abord à la profession. Cette ardeur fut prise par les Religieuses comme une preuve certaine de la bonté de sa vocation. On eût satisfait à son empressement s'il eût été possible ; mais il falloit s'assujettir aux régles ordinaires. Elle fit ses trois mois d'épreuves avec une ferveur qui édifia toutes les Religieuses, & fut admise au Noviciat d'un consentement unanime. On ne lui trouvoit qu'un défaut ; c'est

qu'elle étoit si distraite que souvent on lui parloit un demi quart-d'heure avant qu'elle se fût apperçue qu'on s'adressoit à elle ; ce défaut s'augmentoit chaque jour. Les mouvements qu'elle s'étoit donnés pour entrer dans cette Maison, l'espérance qu'elle avoit conçue de retrouver dans la solitude l'heureuse paix qu'elle avoit perdue, la satisfaction qu'elle trouvoit à penser qu'elle alloit se séparer de toutes les créatures qu'elle dédaignoit depuis qu'elle avoit perdu celui qui seul avoit touché son cœur, toutes ces diverses pensées qui flattoient son désespoir, l'avoient comme suspendue, & à mesure que l'habitude dissipoit la distraction que cause la nouveauté, elle retomboit dans cette sorte d'anéantissement dont le désir d'être Religieuse l'avoit tirée. C'étoit pourtant de bonne foi qu'elle se prêtoit à tout ce qui pouvoit la tirer de cet état, peut-être même ses efforts eussent-ils réussi par la suite ; de nouveaux événements vinrent, pour ainsi dire, secouer son ame, & la forcer de se distraire de ce qui l'absorboit uniquement.

Je vous ai dit que ma femme de chambre avoit remis à Madelon une boëte d'or qu'Annette devoit conserver,

& que pour prévenir les tentations qu'elle auroit pû avoir de s'en défaire, le payement de sa pension étoit attaché à la possession de cette boëte. Cette précaution devoit paroître extraordinaire & étoit pourtant fort sage. Nos Armes & les Chiffres de nos noms étoient gravés parmi les ornemens de cette boëte ; le Marquis l'avoit fait faire avant son départ pour Turin pour avoir toujours devant les yeux quelque chose qui lui rappellât mon souvenir : de plus, cette boëte avoit un double fond qui s'ouvroit par un ressort imperceptible ; & nos deux portraits y étoient cachés. C'étoit un moyen d'être reconnu des auteurs de ses jours que lui avoit ménagé cette femme prudente, & il est certain que je n'aurois pû voir cette boëte sans être excité à l'examiner & à demander des éclaircissements qui m'auroient découvert ma fille. La Supérieure de la Visitation avoit eu quelque peine de permettre cette espece de propriété à sa Novice, toutefois le contrat étoit si précis sur cet article, qu'il falloit prendre Annette sans dot, ou remplir la condition, & on y avoit souscrit. Un jour de grande recréation, les Novices s'amuserent à jouer à de petits jeux où l'on

punit le manque d'exactitude en donnant des gages. Vous pensez bien que la pauvre Annette ne fut pas une de celles qui en donna le moins, elle vuida ses poches & n'y trouvant plus rien, elle dit en riant : on m'a défendu de vendre ma boëte, mais non pas de l'engager. Celle qui étoit gardienne des gages les remuoit avec la main par un mouvement machinal ; apparemment elle toucha le ressort, & fut fort surprise de voir lever le double fond & d'appercevoir deux portraits. Annette ressembloit si parfaitement à l'un des deux qui étoit celui d'un cavalier, qu'il étoit aisé de deviner qu'il étoit son pere. La maîtresse des Novices se persuadant qu'il y avoit là quelque mystere qu'il importoit d'éclaircir, prit Annette par la main & la mena dans la chambre de la Supérieure qui étoit au lit pour une légere incommodité. A peine cette Supérieure eut-elle jetté les yeux sur ces deux portraits, qu'elle jetta un grand cri & perdit connoissance. Sa foiblesse ceda bientôt aux secours qu'on lui donna, & d'abord qu'elle eut repris ses sens elle fit répéter dix fois à Annette, de quelle façon cette boëte étoit tombée entre ses mains quoiqu'elle le sçût déja. Comme

les réponses de la Novice n'éclaircissoient point ce qu'elle brûloit d'envie d'apprendre, elle fit partir un exprès pour Rouen, & écrivit à l'Abbesse des Amurées qu'elle la conjuroit de faire partir sur le champ sa Touriere pour une chose qui étoit de la derniere conséquence. Pendant le court espace qui se passa entre cette avanture & l'arrivée de Madelon, elle confrontoit sans cesse ces portraits avec le visage d'Annette, & cet examen finissoit toujours par les caresses les plus tendres qu'elle faisoit à la Novice. Si elle n'eût pas été dans l'habitude de l'appeller sa fille; ce doux nom qu'elle répétoit mille fois, eût fait naître les soupçons d'Annette, ou plutôt l'auroient jettée dans la plus grande perplexité, puisque rien ne pouvoit lui faire soupçonner qu'elle ne fût pas fille de Madelon. Elle s'attendrissoit pourtant en regardant ces portraits, ses larmes couloient, elle les baisoit même par un mouvement machinal. Enfin, Madelon arriva, & comme le temps de la Profession d'Annette approchoit, elle vint résolue à lui faire connoître ce qu'elle étoit, & lui apportoit les papiers qui devoient servir à éclaircir son sort. Elle avoit cru d'abord devoir le lui cacher,

le long-temps qui s'étoit passé sans avoir entendu parler de nous, lui faisoit penser que nous n'existions plus, que ma fille par conséquent n'avoit d'autre ressource que sa petite rente ; qu'étoit-il besoin de lui élever le cœur en lui apprenant de quel sang elle sortoit, puisqu'une vie obscure devoit être son partage ? Un habile homme qu'elle consulta ne fut pas de cet avis, & lui dit qu'elle ne pouvoit en conscience laisser ignorer un tel secret à une personne qu'il intéressoit si fort. Comme elle n'avoit garde d'imaginer la raison pour laquelle on l'invitoit à venir si vîte, elle craignit qu'Annette ne fût malade, & se confirma dans cette pensée lorsqu'on la fit entrer dans la chambre de la Supérieure où elle ne vit pas sa fille. Au nom de Dieu, ma chere Dame, lui dit cette Religieuse, dites-moi si vous connoissez ces portraits, & par quel hazard ils se trouvent entre les mains de votre fille, & en disant ces paroles, elle lui présenta la tabatiere toute ouverte. Madelon fit un cri de joie à la vue de ces portraits. Ciel, s'écria-t-elle ; c'est ma chere maîtresse & son époux. Ah! Madame, Annette a-t-elle vû ces deux portraits, & a-t-elle pû méconnoître les auteurs de

ſa naiſſance ? Quoi, Annette n'eſt-elle pas votre fille ? dit la Supérieure d'une voix affoiblie, & en les achevant, elle perdit une ſeconde fois l'uſage de ſes ſens. Lorſqu'elle ouvrit les yeux, elle parut chercher dans ſa chambre quelqu'un qui lui manquoit, & le premier uſage qu'elle fit de ſa voix, fut pour demander ſa chere fille ; je vous ai dit qu'elle donnoit ce nom à toutes les Novices, ainſi la Sœur à laquelle elle parloit lui demanda, laquelle des Novices elle ſouhaitoit avoir : ah ! dit-elle, je demande Annette, reſte précieux d'une fille que j'ai tant aimée, & qui ſans doute n'exiſte plus. La Converſe à ces mots ſort bruſquement de la chambre & dit à toutes celles qu'elle rencontre dans ſon chemin que Madame a retrouvé ſa fille, & tout d'une haleine elle cria à Annette : venez vîte, ma chere, votre mere eſt retrouvée, c'eſt la Dame du portrait, c'étoit la fille de notre Mere ; & en diſant ces mots, elle la traînoit vers la chambre de la Supérieure ; elles y arriverent avec une partie de la Communauté que les cris de la Converſe avoit miſe en rumeur, & qui parlant toutes enſemble, ne permettoient pas à Annette de demander ce que tout cela

signifioit. La Supérieure lui tendit les bras sitôt qu'elle parut, & fut long temps avant de pouvoir lui faire comprendre qu'elle voyoit en elle la source de son sang. Ouï, Mademoiselle, lui dit Madelon: je vous ai fait passer pour ma fille, & véritablement vous m'étiez aussi chere que celle que le bon Dieu m'a ôté. Mais tenez, ajoute-t-elle en lui présentant les papiers qu'elle avoit apportés, vous trouverez ici toute votre histoire, la femme de chambre de Madame votre mere l'a écrite de sa main, elle l'a signée devant son Notaire, qui y a mis son attestation. Ma pauvre fille ne put supporter les agitations que des événemens si peu prévenus occasionnoient en elle, il fallut la porter à l'air, elle pleuroit, elle étouffoit. Pendant qu'on s'occupoit à la délasser, la Supérieure se débarrassa des Réligieuses, & se hâta de jetter les yeux sur les papiers qu'on lui offroit. Le Ciel soit loué, ma chere enfant, dit-elle à Annette lorsqu'elle rentra; je puis sans rougir vous reconnoître pour ma petite fille, le crime n'a pas présidé à votre naissance, & un mariage légitime avoit unis vos parens. Annette rougit de cette apostrophe, & la Supérieure après l'avoir embrassée

cent fois sans s'appercevoir de la confusion où son discours l'avoit jettée, lui remit les papiers. Vous concevez, ma chere Marquise, que cette Supérieure étoit ma mere; hélas, que n'aurois-je pas sacrifié pour jouir comme Annette de ses embrassemens! Le reste du jour fut consacré aux transports de l'amour filial & maternel, & les tendres scenes qu'il occasionna ne furent interrompues que par les témoignages de gratitude que ma mere & ma fille donnerent à la fidélité & aux soins avec lesquels Madelon avoit conservé le dépôt qui lui avoit été confié: toute la Communauté partagea la joie de cette heureuse reconnoissance, l'amitié qu'on avoit pour Annette en fut augmentée, mais on craignit que la connoissance de ce qu'elle étoit n'altéra sa vocation; Madame de Vasque surtout, toujours extrême dans ce qu'elle souhaitoit, avoit à cet égard des frayeurs extrêmes: Annette la rassura: charmée d'avoir retrouvé une mere, elle avoit peu senti le plaisir d'avoir un rang. Elle avoit pourtant soupiré; Deshomais l'avoit choisie dans un état abject, que sa satisfaction eût été douce s'il vivoit encore, en la voyant d'une naissance si supérieure à la sienne, & en

connoissant par le sacrifice d'un rang auquel elle pouvoit prétendre, combien elle le préferoit à tout ce que le monde estime. Cette pensée lui coûta quelques larmes & rafermit sa vocation. Il n'étoit plus, tout l'univers lui paroissoit anéanti pour elle avec lui. Ma fille continua donc son Noviciat, & édifia extrêmement toute la Communauté, en leur montrant dans Mademoiselle de Sainville, une fille aussi modeste que l'avoit été celle de Madelon.

Le temps de la Profession d'Annette avoit été fixé à la fin d'une retraite de huit jours que faisoit toute la Communauté; elle tomba malade trois jours avant qu'elle commençât & fut conduite à l'Infirmerie. Sa maladie ne fut pas longue, & elle eût demandé à rentrer dans les exercices, si une saignée du pied ne lui eût causé une enflure de jambe qui la retint au lit. Les Religieuses qui servoient à l'Infirmerie lui vanterent beaucoup un jeune Jésuite qui faisoit les Conférences du matin, & firent naître un violent désir de l'entendre, à quelques vieilles que la goutte & le rhumatisme retenoient au lit. On demanda donc au jeune Pere une Conférence pour les malades, & il la promit pour le lendemain

demain de la retraite. La Communauté voulut encore profiter de celle-là, & toutes ces bonnes filles les voiles baissés se rendirent à la salle des malades un moment avant le Prédicateur. Annette étoit assise dans un fauteuil le pied élevé & fort recueillie; mais à peine le Jésuite eut-il prononcé quelques mots, que le son d'une voix cherie pénétrant jusqu'au cœur de ma pauvre fille, elle leva son voile avec une vivacité qui fut apperçue du Prédicateur, & qui l'obligea à jetter les yeux sur elle. On ne commande guere à cet âge à des premiers mouvements. Ce jeune homme oubliant où il étoit & l'habit qu'il portoit, pensa renverser trois ou quatre Religieuses pour parvenir jusqu'à la Novice, & se jettant à ses pieds, s'écria, ma chere Annette, dans le moment qu'elle disoit, ah! mon cher Deshomais.

Figurez-vous, Madame, le scandale qu'une pareille scene dut causer à ces bonnes filles; ma Mere surtout, à laquelle Annette n'avoit rien communiqué de cette partie de sa vie qui regardoit son amour, ma Mere, dis-je, se levant, éclata en reproches, & vouloit arracher Deshomais des pieds de sa maîtresse; mais ils n'entendoient rien

tous deux, & pénétrés, ravis du plaisir de se revoir, ils ne voyoient pas le tumulte qu'ils occasionnoient. A la fin le Jésuite secoué fortement par ma Mere, lui dit, Madame, j'ai sans doute besoin de quelque indulgence pour un transport indécent que j'aurois dû reprimer, mais je l'ai pleurée comme morte, & je la retrouve vivante. Cette excuse ne parût pas suffisante à ma Mere pour excuser ce qui venoit de se passer, & continuant d'apostropher le Jésuite, la patience lui échappa. Supprimez le mot de crime, Madame, lui dit-il : le voile blanc que porte encore Annette m'annonce qu'elle n'est point engagée, je suis libre encore, en quittant nos habits le scandale cessera. Ciel ! qu'entends-je, s'écria Madame de Vasque ; deux victimes consacrées au Seigneur, & déja sous le coûteau sacré cherchent à s'échapper de l'Autel. Mon Pere, dit-elle à Deshomais d'un ton plus posé, il ne m'appartient point de régler votre conduite, gardez votre habit, quittez-le, je ne m'y intéresse que par ma pitié pour votre ame, par charité chrétienne ; mais j'ai des droits sur Annette que personne ne peut me ravir, elle a perdu ses parens, il ne lui reste que moi, & jamais

vous n'obtiendrez mon consentement pour une union que je regarderois comme sacrilege. Mademoiselle de Sainvile sera Religieuse, ou du moins j'éléverai entre vous & elle un mur de séparation que rien ne pourra briser. Jusqu'à ce moment Annette avoit gardé le silence, son respect pour son ayeule ne lui avoit pas permis de le rompre; mais la déclaration que ma Mere faisoit si hautement du despotisme qu'elle vouloit exercer à son égard lui rendit l'usage de la parole, elle se crut affranchie par cette dureté de la soumission qu'elle devoit à son ayeule. Lorsqu'elle connut que Madame de Vasque vouloit abuser d'une autorité qui ne lui paroissoit plus réelle dès qu'elle étoit poussée au delà des bornes de la raison, elle se détermina à lui ôter tout d'un coup l'espoir de la voir jamais plier sous le joug de sa tyrannie. Madame, lui dit-elle, le Ciel m'est témoin qu'en me découvrant en vous la source de mon sang, j'ai pris pour une ayeule que j'aime & respecte, les sentiments que j'eusse eu sans doute pour ceux auxquels je dois le jour. Je ne vous dois que les devoirs & l'obéissance que je leur aurois rendus, & je ne sens rien dans mon cœur qui

eût pu m'engager à disposer de moi sans leur aveu : mais il est certain aussi que toutes les Puissances de la terre ne pourroient me forcer à renoncer au droit que j'ai sur moi-même : je ne serai jamais Réligieuse, perdez-en l'espoir ; Dieu m'a voulu sauver du crime de me sacrifier au désespoir. Ouï, Madame, c'étoit la douleur d'avoir perdu celui qui est devant vos yeux qui me conduisoit à l'Autel, & c'étoit un cœur brûlant encore pour un objet qui n'existoit plus que j'allois offrir au Seigneur. Que dis-je, Dieu n'avoit pas la moindre part à l'offrande que j'allois faire de moi-même, je le dis en frémissant ; je me garderai bien de consommer un sacrifice sacrilege, à ce moment où il vient de m'ouvrir les yeux; je renonce donc à des résolutions que le Ciel ne m'avoit point inspirées, & je jure . . . Gardez-vous bien de proférer un tel serment, lui dit ma Mere en la regardant avec des yeux capables de faire trembler une fille moins courageuse que la mienne. Vous serez Religieuse, Annette, je sçaurai user du pouvoir que la nature m'a donné sur vous. A ce moment, Annette oubliant ce qu'étoit Madame de Vasque, lui dit: Non, Madame, vous n'en avez plus, vous le perdez

par la cruauté dont vous voulez uſer à mon égard. Vous n'êtes pas contente d'une victime, & vous voulez que je ſois la vôtre comme ma malheureuſe Mere, mais je n'ai pas moins de courage qu'elle, & quand vous m'enfermeriez dans les entrailles de la terre, je ſçaurai échapper à votre tyrannie, au moins par une prompte mort; reprenez des habits que je déteſte (ce qu'elle diſoit en arrachant ſon voile, ſa guimpe & ſon bandeau,) & vous Deshomais, dit elle, en s'adreſſant à ſon Amant: ſortez, emmenez ma véritable mere, Madelon, je renonce toute autre autorité que la ſienne; en finiſſant ces mots, elle tira de ſa poche l'écrit qui contenoit mon hiſtoire, le mit en piéce & le jetta dans le feu, avant que ma Mere qui ne l'eût pas permis, eût pu le prévoir. Après cette belle diſpoſition reprenant un air plus tranquille: Madame, dit-elle à la Supérieure; vous ayez des droits dans cette maiſon que je ne prétends pas conteſter, mais c'eſt à l'égard de celles qui y demeurent, j'eſpere que ma Mere ne m'y laiſſera pas long-temps; juſqu'à ce qu'elle m'en retire, je vous rendrai toute l'obéiſſance qu'on doit à votre place.

Deshomais, comme vous le pensez bien, n'avoit rien compris à ce dialogue, & à l'action d'Annette, qui ajouta qu'il pouvoit s'informer de tout ce qui lui paroissoit obscur à Madelon qui étoit restée au-dehors de la maison où elle étoit venue la veille pour assister à la Profession de ma fille. Deshomais sortit, & Madame de Vasque se hâtat de commander qu'on fit monter Madelon à son Parloir. Elle vouloit s'assurer de cette femme avant qu'elle eût reconnut mon Amant, mais elle s'y étoit prise trop tard, il étoit déja sorti & avoit couru à la chambre des Tourieres. Elle fit un cri lorsqu'elle apperçut le Jésuite qui sans lui donner les explications qu'elle lui demandoit, la conjura de le suivre dans une maison où il étoit connu. Ce fut là qu'il apprit la naissance d'Annette avec des transports de joie difficiles à concevoir : il se flattoit que son pere désespéré du parti qu'il avoit pris, consentiroit à tout pour le faire rentrer dans le monde; il s'appuyoit principalement sur le secours de l'Abbesse de Saint Etienne; elle aimoit ma fille, & ne se consoloit point de l'avoir perdue; elle étoit ambitieuse, & seroit flattée du rang de la famille dans

laquelle son neveu entreroit en épousant ma fille. Vous voyez, ma chere Marquise, qu'il raisonnoit en jeune homme ; loin d'être sûr qu'Annette fût avouée de ses parens, il ignoroit même si Mr. de Sainville le pere vivoit encore, mais réfléchit-on dans de pareilles circonstances ? Madelon lui promit de ne point revoir ma Mere & ne tint pas sa parole ; toutefois cette Dame ne pût la gagner, & cette bonne femme la trouvant inflexible dans la résolution de garder Annette, feignit de partir pour Rouen & resta cachée dans Dieppe pour aider à l'évasion de ma fille qu'elle avoit déterminée & qu'elle procura effectivement comme je vous le dirai bientôt.

Deshomais en rentrant chez les Jésuites fut droit à la chambre du Supérieur qui étoit son ami, & lui raconta sans détour ce qui venoit de lui arriver. Quoique ce Supérieur eut quelque regret de perdre un sujet de grande espérance, il étoit trop honnête homme pour essayer de détruire la résolution qu'il avoit prise de sortir de la Société : il lui promit d'écrire en sa faveur aux Supérieurs pour en obtenir la permission de quitter l'habit, & voulut bien l'aider de ses conseils dans une affaire si délicate. Le plus

pressé, ce semble, étoit d'informer ses parents de cet événement; mais la conduite que ma Mere tint à l'égard d'Annette les obligea de précipiter sa sortie. Je souhaiterois pouvoir garder un éternel silence sur la barbarie dont elle usa envers ma pauvre fille; qu'il vous suffise de savoir que cette pauvre enfant trouva des protectrices dans toutes les Religieuses, qui loin de se prêter à la manie de leur Supérieure, favorisèrent son évasion aussi-tôt qu'elles furent assurées de le pouvoir faire avec bienséance. Le Recteur des Jésuites promit à la Maîtresse des Novices, de retenir Deshomais à Dieppe jusqu'à ce qu'Annette eût été conduite dans une Communauté, & donna sa parole que le jeune homme ne chercheroit à la voir qu'au moment où sa famille consentiroit à la lui accorder pour Epouse. Il fut aisé après cela de procurer à ma fille la sortie de la Maison à l'insçu de ma mere; la Nourrice qui l'attendoit la conduisit aux Dames de Miramion à Paris, où le Recteur l'avoit recommandée. Elle y fut sept jours sans recevoir aucune nouvelle, & commençoit à être fort inquiéte, lorsqu'on lui annonça un Ecclésiastique qui souhaitoit de lui parler en particulier.

Elle

Elle se rendit dans une petite salle où les Sœurs de cette Maison vont panser les pauvres malades ; car ces filles ne sont point cloîtrées. A peine cet honnête homme lui eut-il fait les compliments d'usage, qu'il lui remit une lettre entre les mains, & lui dit : fuyez, Mademoiselle, vous n'avez pas un instant à perdre ; il y a une lettre de cachet donnée pour vous arrêter. Vous trouverez à la porte de la maison un Carrosse qui vous conduira chez une Dame dont je suis sûre, & cette lettre vous indiquera le parti que vous devez prendre. Il ne permit point à Annette de le remercier, & ne la perdit de vue qu'après l'avoir remise dans le Fiacre qui l'avoit amenée. Cette voiture s'arrêta chez une veuve où ma fille étoit attendue, & qui la reçut avec beaucoup d'humanité. Elle la conduisit dans un cabinet assez propre, & lui dit qu'elle la laissoit libre jusqu'à ce qu'elle eût lu sa lettre, & qu'ensuite elle n'auroit qu'à sonner pour la trouver à ses ordres. A peine fut-elle sortie, qu'Annette, qui avoit déja rompu le cachet de sa lettre, y lut ces mots écrits de la main du Recteur : Fuyez, Mademoiselle ; c'est à Turin, & auprès du Marquis de

Sainville qu'il faut chercher un protecteur. Madame de Vasque s'est liguée avec le pere de Deshomais pour vous perdre, votre imprudente Nourrice lui en a donné les moyens sans le vouloir; ils ont obtenu un ordre supérieur pour vous faire enfermer; je souhaite que cet avis arrive assez tôt pour vous faire éviter ce malheur.

Annette dût être bien effrayée à la lecture de ce billet; mais la Nourrice qui m'a instruite de tout ce que je vous écris, ignore les moyens dont elle se servit pour gagner Turin, & pour se faire reconnoître de mon beau-pere. Elle lui avoit écrit depuis trois mois lorsque je rencontrai cette femme à Toulouse, & n'entroit dans aucun détail par rapport à son évasion; elle lui marquoit seulement qu'elle avoit retrouvé dans le Marquis de Sainville un pere tendre, qu'elle avoit des choses de très-grande conséquence à lui communiquer, & qu'elle le feroit incessamment. Peu de jours après avoir reçu cette lettre, Madelon rencontra son mari dans une rue; il la reconnut, lui demanda pardon de ses mauvais procédés à son égard, & l'engagea à quitter les Amurées pour le suivre à Tou-

louse, où il avoit, disoit-il, un bon établissement. La crédule Madelon ajoûta foi à ce discours, & au lieu de trouver dans cette ville l'aisance dont on l'avoit flattée, s'y vit réduite à la misere; elle en tomba malade de chagrin, & engagea la bague qui m'a procuré le bonheur de la retrouver, comme je vous l'ai déja dit.

Je mets cette lettre à la poste à Suze, ma chere Marquise, elle sera suivie d'une autre que je vous écrirai immédiatement après avoir eu le plaisir d'embrasser ma fille. Que mon émotion est grande en approchant du terme! Je ne suis encore déterminée à rien. Je crois pourtant que j'écrirai à cette chere enfant avant de chercher à la voir, & je sçaurai d'elle si je puis risquer à m'offrir aux yeux du Marquis de Sainville. Pourroit-il méconnoître la mere, après avoir eu tant de bontés pour la fille?

VINGT-HUITIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

QUE de nouveaux motifs de découragement! Que de nouveaux motifs de consolation! Je n'ai point trouvé le Marquis de Sainville à Turin, ma chere Marquise, il en est parti depuis quelques mois pour Paris, & je n'ai pu me procurer aucun éclaircissement sur ma pauvre fille. Mais il faut vous rendre compte de ceci plus en détail.

Je vous ai dit que j'étois résolue d'écrire à Annette avant de chercher à la voir; je le fis en arrivant à Turin; je m'annonçois simplement comme une Dame étrangere qui avoit des nouvelles à lui donner de sa famille. Quelque simple que fut le sujet de cette lettre, j'étois si troublée, ma main tremblоit si fort, qu'il fallut la recommencer deux fois, & si mon impatience me l'avoit permis, je crois que j'en aurois fait une nouvelle. Je m'étois à peine

donné le temps de passer une robbe, & ayant fait demander une chaise, j'ordonnai aux Porteurs de me conduire à l'Hôtel du Marquis. Ces sortes de gens connoissent toutes les personnes de qualité, & ceux-ci me demanderent si je voulois parler à M. le Marquis. Non, leur dis-je, je ne veux que remettre une lettre à Mademoiselle sa fille; la connoissez-vous? Si je la connois, me répondit un de ces hommes; j'ai eu l'honneur de la porter pendant la maladie d'un de ses gens, & je vous assure .... Mais il ne faut pas souhaiter de mal à son prochain. Pourtant si cet homme étoit mort, elle étoit contente de mes services; & moi j'aurois mieux aimé la porter pour rien, qu'un autre qui m'auroit donné beaucoup d'argent. Tant y a qu'il a fallu quitter cette place; ce qui me console, c'est que je ne l'aurois pas gardée longtemps, la charmante Marquise a quitté Turin avec son grand-pere. Mon Dieu! dis-je toute saisie, ne savez-vous pas où ils sont allés? Oh! pour de cela, répondit cet homme, je ne puis vous en rien dire; je ne me mêle pas des affaires des autres; mais si vous voulez que nous vous portions à l'Hôtel, vous

parlerez au Portier. Ah! que le cœur me battoit, ma chere Marquise; cependant M. de Sainville pouvoit n'être pas éloigné, & je priai cet homme de me porter chez ce Seigneur le plus vîte qu'il pourroit. Le Portier me dit que son Maître étoit à Paris. Est-il parti seul, lui demandai-je avec précipitation? C'est ce que je ne puis vous dire, répondit cet homme; je ne suis dans la maison que depuis un mois, & c'est la sœur du Marquis qui m'y a placé, après avoir chassé mon prédécesseur qui étoit un yvrogne. Et ne pourrois-je pas parler à cet homme, répondis-je avec précipitation? J'avois bien son adresse, reprit le Portier; mais il y a une heure que je l'ai donnée à un Etranger qui est venu demander cet homme. Je vais l'écrire aussi bien que je pourrai me la rappeller. Donnez seulement, dit mon Porteur, il faudra qu'il soit bien caché si je ne le trouve pas. Malgré la capacité de cet homme à trouver les gens, il m'a traînée de porte en porte pendant une heure & demie. Si j'avois écouté les mouvements naturels, je crois que je courois risque de devenir folle; mon impétuosité naturelle étoit montée à son dernier dégré;

heureuſement je me ſuis rappellé les principes de ſoumiſſion à la Providence, & jamais je n'en eut tant de beſoin. La femme de ce Portier nous a dit qu'il étoit ſorti avec un Monſieur, & qu'ordinairement quand il quittoit ſa maiſon, c'étoit pour n'y rentrer que le ſoir & fort yvre. J'ai queſtionné cette femme qui ne connoît point du tout la famille de M. de Sainville, & j'ai été réduite à lui laiſſer mon adreſſe en lui promettant un écu, ſi elle pouvoit trouver ſon mari & me l'envoyer. Je revins à mon Auberge avec un accablement ſi grand, que je priai l'Hôteſſe de me faire préparer un lit, parce que je ne me trouvois pas bien. Hélas ! me dit cette femme, je ſuis bien fâchée de votre indiſpoſition ; ſans cela, je vous aurois priée de m'aider à conſoler le jeune homme qui eſt arrivé avec vous ; il ſe déſeſpere, & je crains en conſcience qu'il ne perde l'eſprit. Quoique je puſſe à peine me ſoutenir, la pitié m'engagea à paſſer dans ſa chambre, & véritablement il m'effraya. Ses yeux étoient égarés, & je lui parlai long-temps avant d'en pouvoir tirer un ſeul mot : puis ſortant tout-à-coup comme d'un profond ſommeil : je vous demande pardon,

Madame, m'a-t-il dit; vous voyez le plus malheureux de tous les hommes, il ne me reste qu'à mourir. C'est une triste ressource, lui ai-je dit; un homme tel que vous en doit chercher dans son courage, & dans la soumission aux ordres du Ciel. Souffrez que je vous y exhorte. Je conçois que votre voyage n'a pas été plus heureux que le mien; je n'ai point retrouvé ma Fille, apparemment que vous n'avez pas trouvé votre Amante. Que la conformité de nos malheurs nous fasse chercher ensemble des motifs de consolation; la Réligion en offre toujours à ceux qui ne croyent point que les événements sont dirigés par un hazard aveugle. C'est un Dieu sage, qui, pour de bonnes raisons, ne permet pas toujours que nos desseins les plus légitimes ayent le succès que nous nous promettions; adorons ses ordres, & méritons par notre soumission un succès plus heureux. Ah Madame! me répondit ce jeune homme, il ne me reste pas le plus petit espoir! Celle que je cherche est peut être perdue pour jamais pour un homme qui ne respire que pour elle. En ce cas, lui ai-je répondu, j'avoue que je suis moins à plaindre. Le Mar-

quis de Sainville chez lequel j'eſpérois retrouver ma Fille.... Ah Madame ! s'écria ce jeune homme en ſe levant avec tranſport, c'étoit chez le Marquis de Sainville que vous cherchiez Mlle. votre Fille ? de grace, encore un mot ; ſerois-je aſſez heureux pour trouver en vous la mere de ma chere Annette ? Jugez de mes tranſports à ce nom, ma Chere ; c'eſt le tendre Deshomais que je retrouve, & dans quel état ? mourant, déſeſpéré ! Plus diligent que moi, il avoit trouvé l'ancien Portier du Marquis, & voici ce qu'il avoit appris de cet homme.

Ma Fille avoit paſſé ſix mois chez ſon grand-pere qui paroiſſoit l'aimer beaucoup ; elle en étoit diſparue tout d'un coup : les uns diſoient qu'il l'avoit fait entrer au Couvent ; les autres, qu'il l'avoit renvoyée à ſes parents ; mais je ſçais de ſcience certaine, a ajouté cet homme, qu'il l'a remiſe entre les mains de ſa Sœur qui eſt la plus méchante femme du monde. Elle haïſſoit cette charmante Demoiſelle, parce qu'avant ſon arrivée elle comptoit ſur les grands biens de M. le Marquis qui n'a pas d'autre héritiere qu'elle & ſes enfants. Un ſoir elle me demanda mes

clefs de la part du Marquis ; cela m'intrigua, & je voulus ſçavoir ce qu'elle en vouloit faire. Le lendemain à quatre heures du matin, j'entendis marcher dans la cour, & regardant par le coin de ma fenêtre, je la vis ſortir avec Mlle. de Sainville qui pleuroit beaucoup. Elles monterent toutes deux dans un carroſſe, & du depuis on n'en a pas entendu parler. Quel récit, ma chere Marquiſe ! cette méchante femme !.... Mais non, elle a chaſſé ce valet, il cherche à ſe vanger ; car il a voulu inſinuer à Deshomais que cette Dame étoit capable d'avoir cherché à s'en défaire. Je chaſſe ces horreurs loin de ma penſée ; le Marquis n'eſt point capable de ſe prêter à un tel forfait. Pourquoi haïroit-il ma malheureuſe Fille ? peut-être étoit-ce un mécontentement paſſager, & qu'elle eſt actuellement à Paris avec lui. Au nom de Dieu, ma chere Amie ; engagez votre Époux à partir à la réception de ma lettre, & à parler lui-même à M. de Sainville ; il n'oſera biaiſer avec un homme tel que le Marquis, & il faudra bien qu'il s'explique ſur le ſort de cette infortunée. Ciel daigne la protéger contre cette femme ! Si elle étoit à

Turin, j'irois hardiment lui demander mon enfant; & si elle faisoit difficulté de me la rendre, j'implorerois le secours des Loix, j'irois me jetter aux pieds du Roi. J'ai été prête à repartir sur le champ pour Paris; Deshomais trouve qu'il vaut mieux rester ici en attendant votre Réponse; nous pourrons employer ce temps à découvrir où est cette femme qui me donne de si grandes frayeurs; si elle a mis ma Fille dans un Couvent, comme après tout il y a beaucoup d'apparence, ce seroit nous éloigner d'elle en quittant ce pays. L'amant de ma Fille, qui me donne ce conseil, a eu bien de la peine à le prendre pour lui: qu'auroit-il fait à Paris? il n'est ni d'un âge ni d'un rang à en imposer à M. de Sainville; d'ailleurs, il faut du sang-froid dans une telle affaire, & le pauvre jeune homme ne se possede pas. Comment le feroit-il, ô mon Dieu? Depuis le commencement de mon voyage, je n'ai pas passé de jour, d'instant même sans offrir ma Fille au Seigneur à qui elle appartient plus qu'à moi, sans lui remettre absolument cette affaire entre les mains en me soumettant à sa sainte volonté; & cependant je suis si foible,

que ſi ce n'étoit la néceſſité de ſoutenir le courage de Deshomais, je craindrois de faire des folies, de courir en criant par les rues de Turin, pour demander mon enfant à tout le monde. Ah mon Dieu ! qu'eſt-ce que notre force, quand vous ne daignez pas être vous-même notre ſoutien, & que vous nous abandonnez à nous-mêmes. Je compte ſur le bon cœur du Marquis, ma Chere; je n'eſpere qu'en ſon ſecours, je le lui demande à genoux. Auſſi-tôt qu'il aura quelque nouvelle à m'apprendre, je le conjure de faire partir un Exprès; quoi qu'il apprenne, pour l'amour de Dieu, qu'il ne m'épargne point, qu'il ne me ménage point; je ne puis que mourir de douleur : hélas ! je meurs à tous moments, & depuis quatre heures ma vie eſt une agonie. Deshomais ne ſe fie point à la poſte pour faire paſſer cette Lettre; il dit que les pacquets ſéjournent au Pont de Beauvoiſin & à Lyon; que cela cauſeroit un retard. Ainſi nous faiſons partir le fils de notre hôteſſe qui nous promet de courir jour & nuit. Le temps eſt beau, il ne ſera pas arrêté au Mont Cénis. Renvoyez votre Réponſe par un autre Courier, s'il vous plaît; celui-ci ſeroit trop fatigué; il n'iroit

pas assez vîte, ou il se tueroit. Ayez la charité de le garder quelques jours pour le remettre. Que d'embarras je vous donne ! mais il y va de ma vie.

VINGT-NEUVIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

VOus n'avez plus que des actions de graces à rendre au Seigneur, chere Amie, vous touchez à la fin de vos peines ; bientôt votre chere fille vous sera rendue ; elle vit ; j'en ai des nouvelles certaines, & je ne crains plus pour vous qu'un excès de joie. Au nom de Dieu, chere Amie, modérez-vous, rappellez tout votre courage ; il en faut plus pour soutenir les bonnes nouvelles que j'ai à vous annoncer que pour supporter de grandes douleurs. Mon Epoux voudroit que je rempliſſe deux pages de verbiages pour donner le temps à vos esprits de s'agiter par degrés, mais je n'en ai pas le courage ; & je viens tout d'un coup à l'événement le plus heureux. Faites un cri de joie, chere

Marquise, votre Fille est chez moi, elle est dans mes bras ; ce papier, elle le mouille de ses larmes, elle me conjure de la faire partir plutôt que d'écrire ; le même esprit qui vous animoit en sortant de Toulouse, la possede, & elle se fâche bien sérieusement, de n'avoir que des jambes qu'elle donneroit & troqueroit volontiers pour des aîles, afin d'être plus vîte à vos pieds. Mais pourquoi vous tenir plus longtemps en suspens ? Cette belle Marie, cette aimable fille, qui, du premier coup d'œil, m'inspira un intérêt si vif, est la charmante Annette. Ne m'arrêtez pas la main, petite Fille ; elle lit à mesure que j'écris, & prétend que je la loue trop, elle veut effacer *aimable* & *charmante* ; ces épithetes, dit-elle, ne lui conviennent point, il y auroit trop à rabattre quand vous la verrez ; elle veut que je mette à la place, cette tendre, cette obéissante, cette respectueuse Fille : elle a beau faire l'entendue, ce qui est écrit est écrit ; je n'effacerai rien & j'en mettrai bien d'autres sans craindre d'exagérer. Voyez un peu ce qu'elle a fait avec ses scrupuleuses craintes, je ne sçais plus où j'en suis : si je la croyois elle partiroit avec mon Courier, & se

ſent, dit-elle le courage de courir la poſte. Mais, ma belle Enfant, vous retarderiez le Courier, & votre Mere compte les minutes. Qu'il parte donc tout à l'heure, & vîte, & vîte. Il faut pourtant attendre le jour & des chevaux; on ne court pas la poſte à pied, & quand on ne voit goutte, on riſque de tomber dans un trou, de ſe caſſer la jambe. Voilà où j'en ſuis réduite, chere Amie; votre Fille, votre impatiente Fille a l'intelligence ſi bouchée, qu'il faut lui expliquer toutes ces choſes qu'elle ne comprendroit pas ſans cela; & puis quand je crois l'avoir convaincue & n'avoir plus qu'à continuer ma lettre, elle m'interrompt pour me répéter ſon éternel refrein: *Partons, Madame.* Non, Mademoiſelle, vous ne partirez pas; vous êtes un dépôt qui m'eſt confié, j'en réponds, je ne veux pas vous perdre de vue; & vous concevez que je ne puis vous ſuivre: il ſeroit beau de voir une femme groſſe de ſix mois courir la poſte en franc-étrier. Tranquilliſez-vous, s'il vous plaît, & en attendant les chevaux, permettez que j'apprenne à votre chere Mere, comment j'ai découvert que vous n'étiez point la fille à Jean Piccard.

Je reçus votre lettre à dix heures du matin, & à peine eus-je achevé de la lire, que mon Epoux partit pour Paris, ainsi que vous me l'aviez recommandé. Il revint le lendemain tout consterné, m'apprendre que M. de Sainville avoit quitté Paris depuis deux jours, sans qu'on sçût le terme du voyage qu'il alloit faire. Je ne sçavois comment vous annoncer ce nouveau malheur, ni quelles mesures je devois prendre pour tâcher de découvrir ce qu'il étoit devenu : le chagrin de ne pouvoir vous être utile aussi promptement que je l'aurois souhaité, me rendit en peu d'heures méconnoissable. On sonna le souper, & j'avois le cœur si serré, qu'il me fut impossible de manger un morceau. La petite Marie fut frappée du changement de mon visage, & des pleurs que je ne pouvois retenir. Elle me demanda avec empressement si j'étois malade, & ne put être rassurée par mes réponses : j'étouffois, & il fallut me délacer. Mon Epoux effrayé, envoya un Exprès à Auxerre pour avoir du secours, tous les domestiques accoururent avec des eaux, des sels, & tout ce qu'on crut propre à me soulager. Marie les écarta : Madame n'a besoin que d'eau, dit-

dit-elle ; c'eſt une vapeur, elle s'eſt fait violence pour retenir ſes larmes ; je réponds qu'il n'y a pas de danger : en même temps elle m'offrit un verre d'eau & m'en jetta ſur le viſage. Effectivement cela me ſoulagea beaucoup. Comme elle m'excitoit à pleurer, & que je ne m'étois retenue que pour ne point affliger mon Epoux, je ceſſai de me contraindre, & au bout d'une demi-heure, je fus abſolument remiſe. Marie me pria alors de manger un morceau ; & comme mon Epoux lui dit qu'elle avoit des talents univerſels, puiſqu'elle ajoutoit à tous ceux qu'il lui connoiſſoit déja, celui de la Médecine, elle répondit qu'au moins pouvoit-elle ſe flatter de bien connoître cette maladie. Elle s'augmente par la diette, ajouta-t-elle ; j'en ai vu pluſieurs expériences dans les Couvents où elle eſt fort commune, & où j'ai paſſé preſque toute ma vie. Je ſuivis ſon conſeil & m'en trouvai bien. Pendant que je mangeois, elle dit : j'avois une Maîtreſſe, étant jeune, qui étoit ſi ſenſible pour tout ce qui touchoit ſes Penſionnaires, qu'au plus petit accident qu'il leur arrivoit, Madame Ste Victoire avoit des vapeurs. Madame Ste Victoi-

re, repris-je avec émotion; n'étoit-ce pas dans l'Abbaye des Dames de Saint Etienne de Rheims ? Ouï, Madame, reprit Marie en rougiſſant. Ah mon Dieu ! ma Chere, lui ai-je dit avec vivacité, vous avez été à St. Etienne ! auriez-vous connu la prétendue fille de la Touriere, la belle Annette ? La ſurpriſe de mon inconnue, la pâleur qui ſuccéda au rouge qui avoit couvert ſon viſage à ma premiere queſtion, me donnerent la douce eſpérance de poſſéder ce que j'avois une ſi grande frayeur de ne pouvoir trouver. Je me rappellai en même-temps mille circonſtances qui auroient dû m'ouvrir les yeux, ſi je n'avois pas été perſuadée par vos lettres que votre fille étoit à Turin, cependant malgré le rayon d'eſpérance qui s'offroit à mon cœur, un ſouvenir fâcheux m'arrêta. La belle Marie fuyoit la tyrannie d'un pere; Annette n'avoit jamais connu le ſien : toutes ces penſées ſe préſenterent avec rapidité, & malgré mes doutes, avant qu'Annette fût remiſe du trouble où l'avoit jetté ma queſtion, je m'étois levée de ma chaiſe, & je la ſerrois dans mes bras, ſans pouvoir proférer un ſeul mot. Elle revint à elle-même plutôt que moi, &

me dit : Ah ! Madame, quel intérêt vous engage à me demander des nouvelles d'une fille infortunée, qui ne devroit pas avoir l'honneur d'être connue de vous ? lui reste-t-il de nouveaux malheurs à essuyer ? Mais pardonnez-moi, Madame, vous avez rappellé à mon esprit des circonstances si douloureuses, qu'il en a été troublé ; & en vérité je ne sais ce que je dis ; permettez-moi de me retirer un moment pour reprendre mes sens. Non, ma chere, lui ai-je dit ; il y va de toute ma tranquillité ; il faut absolument éclaircir mes doutes ; serois-je assez heureuse pour qu'ils fussent fondés ; seriez-vous la fille de ma chere Émerance, cette chere enfant dont la perte a causé l'accident dans lequel vous m'avez vu tomber il y a un quart-d'heure.

Annette n'étoit plus en état de m'entendre ; au nom d'Emerance elle jetta un grand cri, & perdit connoissance. Heureusement le Chirurgien qu'on avoit appellé pour moi, arriva dans le moment. Il saigna cette aimable enfant qui reprit la parole, mais elle fut plus de six heures hors d'elle-même. Elle me serroit dans ses bras, mouilloit mes mains de ses larmes, & m'appelloit sa

mere. On la saigna une seconde fois, & cela lui sauva la vie ; car jusqu'à ce moment elle avoit été fort en danger. Quand elle fut en état de m'entendre, je lui dis tout ce que je crus capable de la soutenir dans une situation tranquille ; je lui fis d'abord entendre que cette mere dans les bras de laquelle je la remettrois bientôt, connoissoit, aimoit Deshomais ; néanmoins je n'osai alors lui apprendre tout ce que je savois de ce dernier, de crainte de redoubler son émotion ; ce n'a été qu'au moment où elle a été tout-à-fait hors de danger de retomber, que je lui ai remis votre lettre, qui a miraculeusement achevé sa guérison. Elle vouloit absolument vous écrire ; j'obtiens à peine qu'elle se tranquillise jusqu'à demain, où son bras sera guéri ; je remets aussi à ce temps à vous apprendre ce que vous ignorez de ses avantures. Un second Courier partira dans deux jours, & vous attendra à la Lunebourg. Je ne veux pas retarder le départ de celui-ci. Vous devez penser que nous n'aurons pas un instant de tranquillité jusqu'au moment où nous recevrons de vos nouvelles. Faites donc partir un second exprès qui nous trouvera à Lyon, si la santé d'Annette nous

le permet, ou qui viendra jusqu'ici si nous y sommes encore. Je voulois dire un mot au fidéle Deshomais pour moi & pour Annette, mais votre homme est à cheval, & je ne veux pas lui faire perdre une minute.

TRENTIEME LETTRE.

ÉMERANCE

A LUCIE.

ON ne meurt ni de douleur ni de plaisir, puisque je respire encore, si toutefois on peut appeller vivre l'état dans lequel j'ai été depuis trois heures que j'ai reçu votre lettre. Vous le disiez bien, chere Amie, la joie est plus difficile à supporter que la douleur; elle m'ôte les expressions. Je remercie Dieu, je leve les mains & les yeux vers le Ciel, je pleure, j'embrasse Deshomais, je le presse de me quitter pour hâter notre départ; je crains de rester seule dans l'appréhension de succomber sous le poids de ma joie; enfin, je me détermine à vous écrire un seul mot, & à partir tout de suite. Deshomais n'est pas

dans une situation plus calme ; nos cœurs semblent nous échapper pour aller au-devant de vous. Au nom de Dieu, ma Chere, si votre santé & celle de ma chere Annette le permet, tenez votre promesse, venez à notre rencontre..... Mais non, vous êtes grosse, & cette chere enfant doit être affoiblie par les saignées ; tranquillisez-vous donc toutes deux en nous attendant. Je ne sais ni ce que je dis ni ce que je veux, j'abandonne tout à votre prudence, à votre amitié. Que je lui dois ! comment la reconnoître ? Chere Annette, ta tendre mere ne demande de vie qu'autant de temps qu'il en faut pour t'embrasser, & expirer de joie dans tes bras. Conserve-moi, ma fille, obéïs à mon Amie, à ta protectrice. Pardonne-moi le silence de Deshomais ; les instants qu'il employeroit à t'écrire seroient autant de moments qui retarderoient notre réunion.

TRENTE-UNIEME LETTRE.

LUCIE

A ÉMERANCE.

NOus partons, chere Amie, avec le Courier qui vous remettra cette lettre ; mais nous ne ferons pas tant de diligence que lui ; la ſanté d'Annette, quoiqu'abſolument rétablie, demande quelque ménagement auſſi bien que mon état. Pour adoucir les moments qui s'écouleront en attendant celui qui doit nous réunir, j'ai ſervi de Sécretaire à ma chere Annette qui ne peut encore écrire, qui compte les minutes, qui trouve les heures longues comme des ſiécles, qui m'échapperoit ſi je ne la gardois à vue, & qui braveroit ſans effroi les abyſmes du Mont Cenis, où elle avoue pourtant qu'elle a eu bien peur, pour avancer le plaiſir de ſe trouver dans vos bras. Elle voudroit bien me perſuader qu'elle n'eſt occupée que du délicieux plaiſir de voir une mere ſi digne de ſa tendreſſe ; les ſentiments de l'amour filial rempliſſent tellement

ſon cœur, à ce qu'elle veut me perſuader, qu'il n'eſt pas capable de la plus legere diſtraction. Elle en a pourtant, je vous jure; ſon cœur eſt vaſte, & la place que ſa Mere y occupe, n'a rien pris ſur celle de ſon Amant. Je m'amuſe à la déſeſpérer en lui diſant qu'elle ſe ſert habilement d'une partie de ſes ſentiments pour nous déguiſer l'autre. Elle convient de ſa tendreſſe pour Deshomais, & aſſure en même-temps qu'elle n'eſt en état actuellement que de s'occuper de celle qu'elle a pour vous. Voilà une querelle bien établie entre vous & cet Amant, il va vous accuſer des diſtractions d'Annette. Je lui conſeille pourtant de ne ſe pas déſeſpérer; il eſt encore aſſez aimé pour prendre patience, & ſur ma parole, tous les ſoupirs qui paſſent les monts ne ſont pas pour vous. Pour moi, j'ai toutes les peines du monde à ſoutenir la mienne juſqu'à demain matin où nous partirons; il me ſemble que toutes les démarches que je fais pour preſſer notre départ, hâtent le vôtre que je ne vous ſoupçonne pas de retarder. Que ſeroit-ce ſi un mauvais temps vous retenoit en route auſſi long-temps que lorſque vous êtes allée à Turin? Il ne faut point

penſer

penser à cela, la seule pensée d'un tel contre-temps blesse. Vous voyez, ma chere Amie, que j'ai peu profité dans les sublimes leçons que vous m'avez données ; toute la différence que je trouve entre ce que je suis aujourd'hui & ce que j'étois auparavant, c'est que je connois, que je sens mon mal, & que je demande à Dieu la guérison de mon pauvre cœur. Ah ! que je serois heureuse si je sentois son amour comme je sens ma tendresse pour mes Amies, & sur tout pour vous & votre chere fille. Je vous envoie avec cette lettre la rélation de tout ce que cette chere enfant a souffert depuis sa sortie de Paris ; il faut bien vous fournir un amusement pour les soirées qui sont encore longues, & vous ôter la tentation de marcher la nuit en vous offrant un délassement de votre goût en arrivant au gîte. C'est Annette qui va parler.

Suite de l'Histoire d'ANNETTE.

A peine fus-je instruite du danger que je courois à Paris, que je brûlai d'envie d'en sortir, & même de la France. Mais comment entreprendre un si terrible voyage, seule, sans argent,

& presque sans habit ? Cette lettre ne me disoit pas un mot de Deshomais ; qu'étoit-il devenu ? Comment pouvoit-il m'abandonner dans une circonstance si fâcheuse ? Après m'être livrée quelque temps à toutes ces pensées, je sonnai, & la Dame qui m'avoit reçue dans sa maison parut, & me dit : Je sais, Mademoiselle, l'extrémité à laquelle vous êtes réduite ; je ne suis pas riche, cependant j'ai douze louis à votre service ; il faut prendre la diligence de Lyon qui heureusement part demain avant quatre heures ; je vous ai acheté une soutane & un manteau, vous pourrez passer pour un jeune Lyonnois qui sort de faire ses études à Paris ; il n'y a pas d'apparence qu'on vous croye partie si vîte. J'embrassai cette charitable Dame avec des transports de reconnoissance, & j'essayai sur le champ les habits qu'elle m'avoit achetés, je les gardai même toute la journée afin de m'y accoûtumer, & d'avoir l'air moins emprunté. Je questionnai mon Hôtesse pour savoir si elle n'auroit pas quelque connoissance de ce qu'étoit devenu Deshomais ; elle n'avoit jamais entendu prononcer son nom, & refusa même de me dire le sien, non plus que celui de

l'honnête & charitable Ecclésiastique qui m'avoit avertie du péril que je courois. Il faisoit encore obscur quand j'entrai dans la Diligence ; mais les ténebres s'étant dissipées, chacun de ceux qui étoient dans cette voiture, firent l'examen de leurs compagnons de voyage. Il y avoit une jeune éveillée à côté d'un Officier, qui paroissoit s'être fait son conducteur pour quitter Paris ; deux Peres de l'Oratoire, un Négociant & un Cavalier déja sur l'âge. On fit connoissance les uns avec les autres, chacun dit le motif de son voyage ; la Demoiselle dont j'ai parlé nous assura qu'elle alloit trouver un de ses oncles ; pour moi je suis persuadée que cet oncle n'existoit non plus que le pere que j'allois joindre à Lyon. Les trois premiers jours de notre voyage se passerent avec agrément ; les Peres de l'Oratoire m'interrogerent sur mes études ; jugez ce que je serois devenue si j'eusse oublié celles de ma jeunesse. Un de ces Peres parloit Latin avec beaucoup de facilité, parce qu'il avoit été longtemps en Allemagne, où il avoit été forcé de faire usage de cette langue ; il voulut savoir si je la savois mieux qu'on ne l'apprend au College, & fut

charmé de la facilité avec laquelle je m'exprimois ; il me demanda si je savois aussi bien le Grec. Je l'entends, lui répondis-je, mais je ne pourrois pas le parler. Il avoit un Auteur Grec dans son sac de nuit ; lorsque nous fumes à la dînée, il voulut savoir comment je l'expliquerois, & fut si content de ma traduction, qu'il passoit à chaque repas à le lire avec moi, tout le temps qui restoit avant de rentrer dans la voiture. Je releve ces circonstances qui paroissent frivoles, parce que c'est à elles que je dûs mon salut. Nous n'avions plus que trois lieues à faire pour arriver à Châlons, lorsqu'un homme qui couroit la poste, & qui paroissoit très-fatigué, obtint de notre Cocher la permission d'entrer dans la Diligence. La Nymphe qui étoit à côté de l'Officier fixa d'abord les regards de ce nouveau venu ; mais ensuite il les arrêta sur moi d'une maniere qui me causa de l'inquiétude. Pendant qu'il étoit occupé à me regarder, comme quelqu'un qui cherchoit à se rappeller mes traits, ce Pere de l'Oratoire me cita en Latin un passage d'Horace qui avoit rapport à l'attention de cet homme sur cette Demoiselle. Je lui répondis dans la même

langue, & nous continuâmes à nous entretenir ainsi pendant quelques moments. A peine étions-nous descendus à l'Auberge, que cet homme en fit fermer les portes de la part du Roi, & en même-temps la maison fut environnée d'Officiers de la Maréchaussée. Heureusement pour moi j'étois dans une chambre sur le derriere pendant que tout cela se passoit, sans quoi ma frayeur m'eût décélée. Un quart d'heure après l'Oratorien entra dans la chambre, & me dit : Ne voulez-vous pas prendre congé de notre compagne de voyage ? C'étoit une pélerine de Cythere, & l'homme qui nous a joint sur la route est un Exempt chargé d'une lettre de cachet pour la faire enfermer. Mais, ajoûta ce bon Pere, ce n'est pas là ce qu'il y a de plus plaisant. Cet homme, après avoir mis des Gardes à la porte de cette belle Hélene, m'a demandé très-sérieusement si je vous connoissois. J'ai, m'a-t-il dit, un autre ordre pour arrêter une jeune fille qui étoit aux Dames de Miramion ; apparemment qu'elle a eu vent de la lettre de cachet ; car elle s'est sauvée. Voici, a-t-il dit en sortant un papier de sa poche, le signalement de cette fugitive. Les traits de ce jeune

Ecolier ſont ſi reſſemblant avec le portrait qu'on m'en a donné, que j'ai cru être ſur le point de faire deux captures au lieu d'une; mais lorſque je vous ai entendu parler Latin enſemble, j'ai bien vu que ce n'étoit pas ce que je cherchois. J'ai lu ce ſignalement, continua l'Oratorien, & véritablement on croiroit qu'il a été fait pour vous, excepté que la Demoiſelle eſt plus grande. J'ai fait remarquer cette différence à l'Exempt, & l'ai aſſuré que vous ſortiez du College, où vous aviez fait de fort bonnes études.

Si l'Oratorien m'eût enviſagé alors, le trouble de mon viſage plus que la reſſemblance, lui eût indiqué la vérité. J'étois pâle, tremblante, & prête à me jetter à ſes pieds pour le conjurer de m'aider à ſauter par la fenêtre pour m'échapper. Je n'en fis rien pourtant; un inſtant de réflexion me fit ſentir qu'il n'y avoit qu'une grande fermeté qui pût m'arracher à ce péril. Je fis un grand éclat de rire, & ſoit dit ſans vous ſcandaliſer, Madame, je jurai, ouï je jurai pour mieux conſtater mon ſexe, en diſant que je trouvois la choſe ſi plaiſante, que j'avois deſſein d'en faire la guerre à l'Exempt; car, ajoû-

tai-je, apparemment qu'il ſoupera avec nous. Vous ſentez pourquoi je faiſois cette queſtion; malgré mon courage je crois que j'aurois pris la fuite s'il eût fallu me trouver face à face de cet homme qui me paroiſſoit ſi redoutable. Il ſemble à ceux qui n'ont pas la conſcience nette, que ces ſortes de gens ont le ſecret de lire dans leurs cœurs, & de deviner leurs penſées. Heureuſement je n'eus pas à redouter la pénétration de ce prétendu ſcrutateur; l'Oratorien m'apprit qu'il avoit commandé le ſouper dans la chambre de la belle, & qu'il lui tiendroit compagnie. Vous n'aurez pas de peine à croire, Madame, que je ne dormis pas toute la nuit, & que je fus bien charmée quand je vis cette fille & ſon conducteur monter dans une chaiſe de poſte, & reprendre le chemin de Paris. La Diligence en ce temps faiſoit en un jour le chemin de Châlons à Lyon, & pour cela partoit à la pointe du jour. Je ne me raſſurai point dans le batteau, & auſſi-tôt que j'eus mis pied à terre à Lyon, je pris congé de mon Oratorien auquel je promis une viſite, & je courus chercher une voiture pour la Savoie. Lorſque j'eus paſſé le Pont de Beauvoiſin, qui

ſépare la France des Etats du Roi de Sardaigne; je me trouvai délivrée d'un poids énorme, & je reſpirai librement. J'achevai heureuſement le reſte de mon voyage, & dans le dernier village qui conduit à Turin, & qui n'en eſt qu'à deux lieues, je congédiai mon Voiturier, à qui j'avois dit que cet endroit, que l'on nomme Rivol, étoit le terme de mon voyage. Je cherchai dès la pointe du jour un lieu écarté; car j'avois couché à Rivol, & m'étant déshabillée à la hâte, je repris les habits de mon ſexe, abandonnant ſur la place ceux que je quittois, & que je donnai de bon cœur à ceux qui pourroient les trouver.

J'ai oublié de vous dire qu'au premier moment où je me vis en ſûreté, j'écrivis au Recteur qui m'avoit ſi bien ſervie; je reçus réponſe quelques jours après être arrivée à Turin, non pas de lui, mais de ſon Succeſſeur, qui m'apprit que ce charitable Ami étoit paſſé dans les Indes. Par rapport à Deshomais, il avoit diſparu tout d'un coup, & il y avoit bien de l'apparence que ſes parents l'avoient fait mettre en lieu de ſûreté pour l'empêcher de me ſuivre. Celui qui m'écrivoit ajoûtoit quel-

ques mots de consolation à ces nouvelles accablantes, en me faisant envisager que sa détention ne pouvoit durer long-temps, & qu'il étoit naturel que l'ignorance où l'on étoit de mon sort, accélereroit sa sortie par la difficulté où on le supposeroit de suivre mes traces. On ne me promettoit pas de l'avertir que c'étoit à Turin qu'il falloit me chercher, mais on me faisoit espérer d'une maniere assez vague, de me rendre service; or on ne pouvoit le faire qu'en lui indiquant où j'étois.

Au chagrin que me causa une telle lettre, se joignit l'embarras de me présenter au Marquis de Sainville, & la juste inquiétude, ou qu'il refusât de me reconnoître, ou qu'il désapprouvât la conduite que j'avois tenue. Je pouvois parer ce second inconvénient en lui dérobant la connoissance d'une partie de mes démarches, ou du moins en les tournant d'une maniere propre à me disculper des pas hazardeux que j'avois eu le courage, ou si vous voulez, l'imprudence de faire; car je me rendois justice; il eût été mieux de souffrir la persécution de ma grand'-mere, que de m'exposer à courir ainsi, bien à la lettre, par monts & par vaux. Vous verrez

bientôt qu'il eſt plus aiſé de connoître ſes torts que de s'en corriger, puiſque je retombai dans la même faute en pareille occaſion; mais cette réflexion m'a fait perdre le fil de mon diſcours. Je diſois donc qu'il me vint en penſée d'ajuſter un petit Roman ſur ma ſortie; or cette tentation, j'y réſiſtai très-courageuſement, & il me ſembloit que c'étoit par amour pour la vérité, & parce que tout déguiſement m'a toujours paru une lâcheté; je réſolus donc d'être à mon égard une Hiſtorienne impartiale, & de n'altérer en rien la vérité. Attendez pourtant; je n'eus pas le front de me faire compliment ſur cette victoire que je remportai ſur moi-même, je démêlois, mais bien imperceptiblement, une raiſon d'être ſincere, & celle-là étoit déciſive pour mes intérêts. C'eſt que mon grand-pere, ſans être accuſé de pouſſer l'incrédulité trop loin, pourroit fort bien ne s'en pas rapporter à mon témoignage, & que s'il découvroit que je l'euſſe trompé enſuite des informations qu'il étoit naturel qu'il fît; je m'expoſois à perdre ſon eſtime dont j'allois abſolument dépendre. Vous voyez, Madame, que loin de chercher à ſurprendre la vôtre, je vous dévoile les

replis de mon cœur, c'eſt avec une vraie ſatisfaction, je vous l'aſſure. Outre ma confiance dans votre indulgente bonté, je ſens que cet écrit eſt fait pour être communiqué à ma tendre mere; il eſt juſte qu'elle m'apprécie au juſte dans la réſolution où je ſuis de ne plus me conduire que par ſes lumieres; il eſt abſolument néceſſaire qu'elle connoiſſe & mes défauts & mes bonnes qualités, & puis je compte ſi fort ſur ſa tendreſſe, que je lui avouerois des crimes auſſi ſincerement que je fais des imprudences. Je reviens à mon hiſtoire.

Rien ne m'avoit paru ſi aiſé de loin que de me préſenter à mon grand-pere. A meſure que j'approchai du moment d'exécuter ce deſſein, l'entrepriſe ſe montra à mes yeux beaucoup plus difficile que je ne l'avois imaginé. Je fus quinze jours à Turin en me promettant tous les ſoirs de ne pas balancer à faire dès le lendemain cette importante démarche; je me mis même en chemin pluſieurs fois, & fus juſqu'à la porte de ſon Palais; là il me ſembloit qu'une force inviſible me repouſſoit, & me forçoit à remettre au lendemain une viſite qui tantôt me paroiſſoit dangereuſe, & le plus ſouvent inutile. Le défaut d'ar-

gent me força de passer par-dessus une sorte de timidité qui ne m'est point du tout naturelle ; j'avois dépensé jusqu'à mon dernier sol, lorsque je pris une résolution efficace. Je mis le plus d'ordre qu'il me fût possible dans mes habits, je ne sçaurois dire ma parure, j'étois couverte & rien de plus, & malgré mes soins à cet égard, je fus plus d'une demi-heure à persuader au Portier de m'annoncer, encore ne pus-je obtenir de parler au Marquis, & je ne fus admise qu'à l'audience de son premier Valet de chambre. J'interromps Annette pour lui demander si ce Portier étoit aveugle, & s'il ne voyoit pas qu'un si joli visage n'étoit pas fait pour être offert aux yeux d'un valet. Oh ! ne me parlez pas de mon visage, me répond Annette, vous réveillez mon ressentiment ; il étoit prêt à me jouer un tour que j'ai bien eu de la peine à lui pardonner. C'est que ce Valet de chambre, qui étoit un fort honnête homme, ne put, m'a-t-il avoué depuis, me voir si pauvre & si belle, à ce qu'il lui parut, sans donner à ma visite des interprétations qui n'étoient pas favorables à ma vertu ; il soupiroit, il me regardoit tristement les yeux baissés, & je

touchai au moment d'essuyer un sermon de sa part; heureusement la nature m'a donné un air de modestie, qui l'excita à mieux penser de mes intentions; il s'intéressa même pour moi, & fit à son Maître un rapport si avantageux, qu'il eut ordre de m'introduire. Le cœur me battoit d'une maniere étrange, & lorsque je me vis en présence du Marquis, mes jambes refusant de me soutenir, je fus contrainte de m'appuyer contre une table, sans avoir la force d'avancer ni d'ouvrir la bouche; mais en récompense je sanglottois si fort que ce Seigneur en fut attendri; il eut la bonté de s'approcher de moi, & m'ayant pris par la main, il me pria de me rassurer en me disant qu'il étoit disposé à me rendre service en toutes les choses qui dépendroient de lui. Il me conduisit auprès du feu, me força de me mettre dans un fauteuil, & continua de me parler avec tant de bonté, que je commençai à reprendre courage & à essuyer mes larmes. Lorsque je me crus un peu plus forte, je me levai & courus me jetter à ses pieds. Le Marquis attendri s'efforçoit de me relever, & m'examinoit avec un air d'intérêt, qui me persuada que la na-

tare agissoit chez lui en ma faveur; effectivement je vis ses yeux se remplir de larmes. Que vous m'attendrissez, ma chere enfant, me dit-il; parlez, que puis-je faire pour vous? je ne suis pas en état de vous rien refuser; vous me causez la plus vive émotion que j'aye ressentie de ma vie, & vous me rappellez les traits d'une personne qui me fut bien chere. A ces mots je pris les mains de ce respectable vieillard, je les baisois, je les arrosois de mes larmes, & à travers mille sanglots je parvins à lui dire: C'est au nom de ce fils qui vous fut si cher, & dont je vous rappelle le souvenir, que je vous conjure d'avoir pitié de sa malheureuse fille; elle est à vos genoux, un mot de votre bouche va décider de son sort. Ah! mon enfant, me dit le Marquis en m'embrassant, il ne me seroit pas possible de te méconnoître; mes entrailles émues m'affirment que tu es ma fille & mon sang. Que les moments que je passai en embrassant les genoux d'un ayeul qui me marquoit tant de tendresse, furent délicieux! Il partageoit mes transports, me rendoit mes caresses; mais nous n'avions ni l'un ni l'autre la force de parler. Le Domestique qui m'avoit in-

troduite étoit dans la chambre voisine ; & curieux comme tous les gens de cette espece, il avoit laissé la porte entr'ouverte ; il fut témoin de nos transports sans en pénétrer le motif, le peu de mots que nous avions prononcés lui étant échappés par l'éloignement. Comme nous continuyions à pleurer, à sanglotter même, il eut peur que cette scène ne nuisît à la santé de son Maître, & entra au moment où le Marquis avoit véritablement besoin de secours ; il lui fit prendre un peu d'eau des Carmes, qui rappella ses forces prêtes à l'abandonner. Nous reprimes nos sens, & je remis à mon ayeul ma tabatiere, qui étoit la seule chose qui pût constater ma naissance. Quoique ce témoignage ne fût pas de la derniere évidence, ma ressemblance avec son fils étoit si grande, qu'elle pouvoit seule le convaincre que je ne lui en imposois pas ; mais le récit que je lui fis du mariage de mon pere, des démarches que son Ami avoit faites en sa faveur auprès de lui, & des lettres qu'il avoit écrites à cette occasion, venant à l'appui de mes traits, eussent suffi pour persuader le plus incrédule, & écarter tout soupçon d'imposture ; aussi n'eut-il aucun doute. Son

premier soin fut de me faire habiller d'une maniere convenable à ma naissance ; ensuite il assembla sa Famille, & me présenta comme la Fille unique de ce fils qui lui avoit coûté tant de larmes ; & pour ne rien laisser d'obscur dans ce qui me regardoit, il eut soin de faire venir d'Avignon l'Acte qui constatoit le mariage de son Fils, & de Paris mon Extrait-Baptistere ; il y joignit les attestations du Notaire à qui ma modique dot avoit été confiée, où étoit jointe la déclaration secrette de la femme de chambre de ma Mere. Il écrivit même de sa main à Madame de Vasque ; les Religieuses lui firent une Réponse, qui, en lui apprenant que ma grand'-mere étoit morte, lui rendoit de moi le témoignage le plus avantageux.

Au milieu de la joie que causoit à mon Ayeul la conformité de tous ces témoignages avec le récit que je lui avois fait, & qui levoient tous les doutes que des parents intéressés auroient pu former sur la vérité de mon origine, je m'apperçus bientôt qu'il nourrissoit un chagrin violent ; il lui échappoit des soupirs : j'en fus vivement allarmée ; il m'étoit devenu si cher, que mon bonheur

heur étoit absolument attaché à sa satisfaction ; je le pressai donc de me découvrir le motif de sa tristesse ; il me sembloit que j'en étois la cause, & je ne sçus que trop tôt que je ne me trompois pas dans cette conjecture.

Le Marquis de Sainville n'espérant plus de revoir son fils après tant d'années écoulées sans en avoir entendu parler, avoit adopté un de ses neveux, fils d'un frere cadet, qui, outre qu'il n'étoit pas riche, avoit essuyé de grandes pertes. Quoique ce jeune Seigneur qui se nommoit St. Far, ait été la cause innocente de ce qui me restoit d'infortunes à essuyer, la justice m'oblige de convenir qu'il méritoit l'amour & les bienfaits de son oncle. Parvenu à l'âge de vingt-cinq ans avec l'espoir d'une fortune brillante, il s'étoit montré supérieur à sa chute, & quoiqu'on eût pu, ce semble, lui pardonner un peu de sensibilité dans une telle occasion, il n'en montra que pour partager la joie de son bienfaiteur, & fut un des plus empressés à me faire reconnoître pour ce que j'étois. Sa générosité dans une circonstance si délicate, n'avoit point échappé à mon grand-pere, & lui faisoit envisager avec amertume l'état dans

lequel ce jeune homme alloit se trouver. Il y auroit eu un reméde à ce mal, qui paroissoit bien simple ; c'étoit de me faire épouser ce neveu chéri, & le Marquis n'eût pas balancé un moment à faire ce mariage, s'il n'eût été instruit de la situation de mon cœur. Mon attachement pour Deshomais avoit été l'origine de toutes mes disgraces, & en les lui racontant, je n'avois pas essayé de lui cacher que cette passion qui avoit été la premiere de ma vie, en seroit aussi la derniere. Non-seulement il ne pouvoit se résoudre à déchirer mon cœur en me proposant de rompre des nœuds qui sembloient tenir à mon existence, mais un motif de justice l'intéressoit pour Deshomais. Ce tendre jeune homme m'avoit choisie dans un état obscur, mon indigence ne l'avoit pas rebuté ; il s'étoit sacrifié à ma mémoire, & ne pouvant me suivre au tombeau où il me croyoit descendue, il s'étoit condamné à une mort civile. Ces considérations empêchoient le Marquis de Sainville, qui étoit généreux, de vouloir user de son autorité pour m'engager à trahir un Amant qui le méritoit si peu. Malheureusement pour moi, sa belle-sœur étoit d'un caractere bien op-

posé : ambitieuse, intéressée, vindicative, elle n'avoit vu qu'avec désespoir la succession de son beau-frere échapper à son fils ; & elle avoit pris pour moi une haine qui ne pouvoit être balancée que par l'espoir de recouvrer par mon moyen la fortune dont elle s'étoit flattée. Comme elle joignoit à ses autres défauts une profonde dissimulation, elle sçut déguiser si habilement son aversion, que je ne la croyois pas moins attachée à moi que le Marquis ; ensorte que j'avois une vraie vénération pour la vertu qui lui avoit fait sacrifier de si bonne grace des espérances si flatteuses ; je me promettois même d'engager mon grand-pere à traiter St. Far comme son fils. Cette femme, telle que je viens de vous la dépeindre, avoit acquis par ses fausses vertus un puissant ascendant sur le Marquis, elle s'en servit pour l'endurcir contre mes pleurs. Elle lui représenta que si je devois quelque chose à Deshomais, j'avois à me venger de sa famille qui m'avoit rejettée ; qu'à la vérité, ce jeune homme n'étoit point entré dans les vues ambitieuses de son Pere & de sa Tante, mais que ce seroit avoir trop d'égards pour sa fidélité, que de lui sacrifier une riche héritiere telle que je

l'étois devenue, qu'il restoit d'autres moyens de lui marquer notre reconnoissance; & qu'après tout, la Maison de Sainville ne devoit pas avoir moins de répugnance à se mésallier, que n'en avoit M. Deshomais, dont la noblesse, quand on la supposeroit ancienne, n'avoit jamais été illustrée. Ces pitoyables raisons ne convainquirent pas mon Ayeul; cependant sa foiblesse pour cette femme l'emporta sur sa raison, & ne pouvant se résoudre à m'exhorter lui-même à une perfidie pour laquelle il me connoissoit une si grande répugnance, il m'abandonna à cette furie qui promit de m'amener par degrés à tout ce qu'on exigeroit de moi. Je suis bien sûre que s'il eût pu soupçonner les indignes moyens qu'elle vouloit employer, pour ce qu'elle appelloit me réduire, il se fût bien gardé de m'exposer aux mauvais traitements que j'ai essuyés pendant quinze jours, & sous lesquels j'aurois succombé s'ils eussent duré plus long-temps. Elle avoit promis à son beau-frere de n'employer que la douceur & la persuasion; à peine fumes-nous arrivées dans la maison de campagne où elle m'avoit conduite, que dépouillant la feinte tendresse qu'elle m'avoit montrée jusqu'alors, elle n'é-

pargna ni les injures les plus grossieres, ni même les mauvais traitements, pour me déterminer à épouser son fils. Je fus plusieurs fois meurtrie des coups qu'elle me donnoit sans ménagement; & qui sçait si, perdant l'espoir de me vaincre, elle n'eût point attenté à ma vie? Dans le temps où je ne voyois aucune ressource pour échapper à un esclavage si dur, & que j'étois prête à m'abandonner à mon désespoir, Dieu m'envoya un libérateur dans la personne de St. Far. Fils estimable & digne d'une meilleure mere, il n'apprit point sans frémir, la maniere odieuse dont elle en usoit à mon égard, & connoissant sans doute de quoi elle étoit capable, il résolut de tout risquer pour me tirer d'entre ses mains. Il gagna la femme de chambre aux soins de laquelle on m'avoit remise; furie aussi implacable que sa Maîtresse, qui, pour lui faire la cour, enchérissoit sur la dureté avec laquelle on lui ordonnoit de me traiter. Cette femme lui promit de me laisser un peu plus de liberté; car j'étois enfermée dans un cabinet où le jour paroissoit à peine. Quelques présents qu'il lui fit, m'obtinrent la permission d'aller prendre l'air au jardin toutes les fois que sa

Maîtresse coucheroit à Turin, ce qui lui arrivoit souvent. La premiere fois qu'elle m'accorda cette grace, j'étois si foible, qu'il fallut malgré moi accepter le secours de son bras pour aller jusqu'à ce jardin. Comme il étoit environné de hautes murailles, elle m'y abandonna sans crainte; je les mesurois des yeux, & l'impossibilité de les escalader m'arrachoit des larmes, lorsque je vis paroître S. Far. J'avois d'abord estimé ce jeune homme; mais ne pouvant me persuader qu'il ignorât la maniere cruelle dont j'étois traitée, les sentiments favorables qu'il m'avoit inspirés avoient disparu, & il partageoit la haine & l'horreur que j'avois pour sa mere; mon premier mouvement fut donc de l'éviter; il s'en apperçut, & se hâtant de me joindre, il me dit: Arrêtez, Mademoiselle, au nom de Dieu, daignez m'écouter un moment & ne perdez pas une occasion que j'aurai peut-être peine à retrouver. Ce début sembla me présager quelque secours; je me laissai conduire sur un banc, où il me dit: les moments sont précieux; ma Mere est pour deux jours à Turin; profitez-en pour fuir; j'ai tout préparé pour assurer votre évasion, & il faut dès cette nuit

quitter des lieux que vous devez regarder comme funestes. Vous pensez bien, Madame, que ce discours m'avoit rendu très-attentive. La générosité de St. Far & le secours qu'il m'offroit m'ouvrirent les yeux sur mon injustice à son égard ; je voulus l'interrompre pour lui marquer ma reconnoissance ; il ne me laissa pas la liberté de le faire, & me dit : attendez, s'il vous plaît, Mademoiselle, vous ignorez le prix du sacrifice que je vous fais ; je vous adore, & ce sentiment a pris naissance dans mon cœur au premier instant qui vous offrit à mes yeux. Je reçus avec ravissement les espérances que me donna M. de Sainville de pouvoir unir ma destinée à la vôtre ; que je payai cherement ce moment de l'espoir le plus flatteur ! Il m'apprit en même-temps que votre cœur étoit engagé, & que vous vous destiniez à l'heureux Deshomais ; mais il ajouta que je ne devois pas désespérer de vous rendre sensible, & m'encouragea à vous rendre des soins, qui peut-être parviendroient à bannir de votre cœur un rival dont vous ignoriez absolument le sort. J'ose prendre le Ciel à témoin, Mademoiselle, que dès ce moment je bornai mes desirs à vous

voir, vous adorer & à mériter votre eſtime : je compris qu'un cœur tel que le vôtre ne ſe donnoit qu'une fois, & la mort la plus cruelle m'auroit paru douce, au prix de la ſeule idée de tyranniſer vos inclinations. Je renonçai dès ce moment au projet de vous inſpirer de l'amour ; je me fis une douce idée de vous forcer par des ſervices éclatants à m'accorder la ſeconde place dans votre affection, & votre bonheur devint l'unique but des démarches que j'étois réſolu de faire. J'avois des amis à Paris ; je les chargeai du ſoin de découvrir ce qu'étoit devenu votre Amant, & leurs recherches furent heureuſes. J'appris par leur moyen que M. Deshomais le pere s'étoit uni à Mme. de Vaſque pour obtenir du Roi deux Lettres de cachet qui lui permiſſent de vous faire enlever auſſi-bien que ſon fils. Plus heureuſe que votre Amant, vous avez échappé à cet ordre tyrannique ; mais le conſtant Deshomais eſt actuellement à la Baſtille où ſon pere n'épargne rien pour l'obliger, en quittant ſon habit, à épouſer une riche héritiere qu'il a obtenue pour lui. Ce n'eſt que depuis peu de jours que j'ai reçu ces nouvelles, & ne voulant pas être généreux à demi, j'ai pris le

le seul parti qui puisse ouvrir la prison de votre Amant. J'ai écrit à Madame l'Abbesse de St. Etienne, & en lui découvrant votre nom, je l'ai instruite de votre constance pour son neveu & lui fais espérer la possibilité de vaincre quelques obstacles qui naissent de l'inégalité de la fortune. Je me flattois de toucher au moment où vous m'eussiez dû votre bonheur, lorsque j'ai découvert l'obstacle invincible que ma Mere apporteroit toujours à la réussite de mes projets, & la maniere indigne dont elle se servoit pour vous arracher un consentement qui ne pourroit me rendre heureux s'il n'étoit volontaire; je m'en suis expliqué sur ce ton avec elle, & au lieu d'entrer dans mes vues, elle s'est mocquée de ma délicatesse, & m'a fait entendre que le cœur d'une femme importoit peu au bonheur d'un Epoux auquel elle apportoit une grande fortune: je connois ma Mere, & je ne me flatte pas de la faire changer de sentiments, il ne me restoit donc qu'à assurer votre fuite: il faut repasser en France, Mademoiselle, & vous refugier dans un Couvent obscur, où vous puissiez être ignorée; laissez-moi le soin du reste; j'espere tirer mon Oncle de Turin, & dans

un voyage que je lui ferai faire à Paris, je parviendrai sans doute à détruire sa répugnance pour votre mariage; puisqu'elle ne lui a été inspirée que par ma Mere. N'adorez-vous pas St. Far, me dit Annette en l'interrompant? Pour moi, Madame, mes sentiments pour lui devinrent tels, que je ne puis m'empêcher de soupirer en pensant à l'inévitable nécessité où je me trouvois de le rendre misérable. Je ne lui cacha point ce mouvement, & j'ajoutai: Non, ami généreux, vous ne serez point la victime du sacrifice que vous me faites; l'estime la plus parfaite, l'affection la plus tendre, vous dédommagera de l'amour que je ne suis pas la maîtresse de vous offrir. L'impossibilité d'être à moi vous guérira d'une passion qui troubleroit votre repos, & j'aurai la douce satisfaction de vous voir un jour aussi heureux que vous méritez de l'être. Je m'abandonne à votre conduite, ordonnez, décidez de mon sort.

St. Far m'avoit appris ensuite qu'il avoit une chaise de poste à cent pas de la maison, qu'il falloit prolonger ma promenade jusqu'à la nuit, & que la femme de chambre qui le sçavoit avec moi seroit tranquille: j'ai, ajouta-t-il,

la clef d'une porte qui conduit au grand chemin, je vous remettrai moi même entre les mains d'un homme à moi qui vous conduira où vous lui ordonnerez, & où vous attendrez le succès de mes desseins. Je cherchai long-temps dans mon esprit une retraite sûre; enfin, je me rappellai un Couvent de Bénédictines dont j'avois beaucoup entendu parler à Rouen. Il étoit situé dans le Boug d'Yvetot en Normandie, & il n'y avoit pas d'apparence qu'on parvint à m'y déterrer. Le valet de chambre qu'il m'avoit destiné pour guide, devoit me présenter dans cette maison sous le titre de Pere, & rester dans le voisinage pour assurer ma correspondance avec mon libérateur. Il restoit encore une heure de jour, je la passai à témoigner ma reconnoissance à St. Far, qui, en me quittant, me remit une bourse où il y avoit trois cent louis: je me récriai sur cette somme qui me paroissoit trop considérable: il me fit remarquer qu'il me falloit du linge & des habits; d'ailleurs, ajouta-t-il, je tiens tout ce que j'ai de la libéralité de Mr. le Marquis; c'est donc votre propre bien que je vous remets, & vous ne devez avoir aucun scrupule d'accepter cette somme; je pré-

tends pourtant une marque de reconnoissance, ajouta-t-il; ma Mere, à ma priere m'a remis une bague où est votre portrait, que je le garde de votre aveu: l'heureux Deshomais ne doit point être jaloux de me voir possesseur de cette copie, dans le moment où tous mes soins tendent à lui assurer l'original.

Je ne sçais, Madame, si je puis justifier le consentement que je donnai au dessein qu'avoit St. Far; ce qu'il y a de sûr, c'est que je le donnai de bon cœur, & que lorsqu'il voulut me baiser la main avant de me mettre dans la chaise, je l'embrassai de mon propre mouvement avec autant de satisfaction que j'en aurois eue à embrasser mon Pere, si j'eusse été assez heureuse pour le retrouver. Nous marchâmes toute la nuit, & nous fimes une telle diligence, qu'en deux jours nous fumes hors du Piémont. St. Far avoit soupiré de la nécessité de me confier à un domestique, il vouloit assurer ma fuite, & empêcher ma femme de chambre d'en avertir sa mere; apparemment qu'il y réussit, car nous ne fumes pas poursuivi. J'achetai sur la route du linge & des habits, & aucun accident n'ayant troublé mon voyage, j'arrivai heureusement à Rouen,

mais si fatiguée que je résolus de m'y reposer un jour. Je m'étois logée à l'extrémité du Fauxboug qui conduit à Yvetot dont je n'étois plus qu'à sept lieues, & je me flattois d'y arriver le surlendemain : je dormis d'un sommeil si tranquille que j'entendis sonner dix heures en m'éveillant : j'appellai mon guide qui avoit couché dans une chambre voisine, une servante me dit qu'il étoit sorti dès le matin avec la chaise de poste où il y avoit quelque chose à racommoder. Je restai tranquille jusqu'à onze heures, & ne le voyant pas paroître, je commençai à soupçonner le malheur dont j'étois ménacée, j'en fus bientôt certaine, car m'étant levée, je trouvai que ma malle & ma bourse avoient disparu & qu'il ne m'avoit laissé que les habits de voyage avec lesquels j'étois arrivée. Il me restoit une ressource, je pouvois faire courir après ce scélérat : la crainte de faire un éclat m'en empêcha, & je rêvois tristement au parti que je devois prendre, lorsque la maîtresse de l'Auberge me remit une lettre qu'un payſan venoit d'apporter. Elle étoit conçue en ces termes :

Vous connoissez bien peu les hommes, Mademoiselle, si vous avez cru

que mon Maître cherchoit à vous rendre ſervice en vous éloignant de Turin ; il vouloit vous perdre dans l'eſprit de votre grand-pere, & il y a réuſſi. Ce Seigneur, outré de votre fuite vient de vous deshériter & eſt déterminé à ſe joindre à M. Deshomais pour faire exécuter l'ordre de vous enfermer. Rendez grace à ma pitié qui vous ſauve ce malheur, & cachez-vous ſi bien qu'elle ne vous devienne pas inutile. C'eſt l'avis que vous donne votre ſerviteur. La plume me tombe des mains en écrivant un trait ſi noir ; je maudis St. Far ; Annette me fait remarquer que je commets la même faute qu'elle, en précipitant mon jugement. Je l'accuſois comme vous, dit-elle, & ce n'eſt qu'en combinant, par la ſuite, toutes les circonſtances de cet événement, que j'ai oſé juſtifier St. Far, & lui écrire en conſéquence. Je me picque de quelque pénétration, on ne joue point la ſincérité, la pitié, l'amour avec tant d'intrépidité : ſi St. Far avoit eu deſſein de me trahir, il lui étoit facile de me faire arrêter en entrant en France ; la Lettre de cachet qu'on avoit donnée contre moi n'étoit point revoquée, elle ſuffiſoit pour me faire renfermer ; il n'étoit queſtion

que de faire avertir le Lieutenant de Police à Paris où j'avois passé. Cette lettre n'étoit donc qu'un artifice du valet de chambre qui vouloit m'empêcher de le faire poursuivre & de m'adresser à son Maître pour l'instruire du vol qu'il m'avoit fait. Voilà ce que je n'ai pensé que depuis que je suis tranquille ; dans ce premier moment, je détestoit St. Far, & dans le désespoir où j'étois, peu s'en fallut que je ne fusse moi-même m'offrir à mes persécuteurs. J'avois un louis dans ma poche surquoi il falloit payer ma dépense : je n'avois ni parents ni amis, ni connoissance, ni ressource. En vérité je ne sçais comment la tête ne me tourna pas. Ne pourrois-je pas dire plutôt qu'elle me tourna, & une personne de bon sens eût-elle pû prendre le parti... Comment dirai-je, Madame, je m'exprimerois mal si j'appellois ce que je fis ce jour-là des desseins, des résolutions, des projets ? Ce n'est rien de tout cela, je payai l'hôtesse, je sortis, mes jambes se remuerent machinalement & m'entraînerent loin de cette maison, sans savoir si c'étoit ou par montagne ou par vallée, & je suis persuadée que si par malheur j'avois rencontré une riviere dans mon chemin, j'y serois entrée &

ne ſerois noyée ſans m'en appercevoir. Il étoit midi quand je ſortis de l'auberge, je marchai juſqu'au ſoir ſans avoir eu une ſeule penſée que je puiſſe me rappeller, quelquefois ſeulement je levois les mains & les yeux vers le ciel, & mes levres prononçoient quelques paroles entrecoupées, à ce que me dit une payſanne qui faiſoit même chemin que moi, qui me prit pour une folle qui s'étoit échappée, qui conſéquemment n'oſa s'aprocher de moi crainte d'être battue, mordue, ou maltraitée ; mais ſe voyant proche de ſon hameau, & à portée de recevoir du ſecours, elle s'enhardit à me regarder de plus près, & m'ayant priſe par le bras, elle me dit, vous allez bien vîte la belle fille, & vous devez être fatiguée. Ces mots me reveillerent comme d'un profond ſommeil, je regarde cette femme & lui dis : Ah ! ma bonne mere, où ſuis-je ? Si mes yeux étoient égarés, cette femme m'a raconté que le ſon de ma voix avoit quelque choſe de ſi touchant dans ce moment qu'elle en fut attendrie. Mon Dieu, me dit-elle, vous êtes-vous égarée ? où voulez-vous aller, je vous enſeignerai le chemin ; mais, ajouta-t-elle en entrant dans une cour, il eſt bien tard & vous ne pour-

rez gagner aucun village, assoyez-vous sur ce banc, & elle m'en montra un qui étoit devant la porte de sa chaumiere; vous êtes épuisée, je vais vous donner un morceau à manger. A ces mots qu'elle me dit avec un air de bonté, mon insensibilité m'abandonna; j'avois passé tout le jour sans réfléchir & sans avoir aucune idée de ma situation, il me sembla qu'on tiroit le rideau qui me l'avoit cachée, & j'en conçus un tel effroi que je fus tentée de m'aller cacher. Je regardai autour de moi, comme pour y chercher un azyle, & n'en trouvant point, je me mis à pleurer d'une telle force, que la bonne femme chez laquelle j'étois en fut attendrie. Eh! mon Dieu, me dit-elle, consolez-vous, ma belle enfant; avez-vous quelque malheur; puis-je vous rendre service? Eh mon Dieu! quelle pitié, reprenoit-elle; cela est beau comme un Ange, & paroît un enfant de famille, & cependant çà se désespere. Dans la situation où j'etois on se prend à tout: la compassion de cette femme me parut une faveur du Ciel, & joignant les mains, je lui dis: que Dieu vous récompense de votre pitié pour une infortunée qui n'a plus personne sur la terre qui s'intéresse à son sort, & qui

sans vous auroit peut-être couché sur le chemin sans penser à chercher une retraite. Oh! pour ce qui est de çà, reprit cette femme, qui commençoit à prendre une meilleure opinion de mon esprit, vous ne coucherez pas dans la rue, je ne le souffrirai pas; entrez dit-elle, en me prenant pas le bras, contez-moi ce qui vous afflige, peut-être pourra-t-on trouver quelque reméde à votre mal; mais auparavant mangez un morceau, ce qu'elle disoit en tirant d'une petite armoire un pain & du fromage: je voulus m'efforcer d'en manger, mais il me fut impossible de rien avaler, & voyant dans cette armoire un pot plein de lait, je priai cette charitable femme de m'en donner un coup. Ce peu de nourriture me fortifia, car j'étois épuisée, & il y avoit près de vingt-quatre heures que je n'avois mangé: je dis à cette femme que je fuyois ma famille parce qu'on vouloit me marier malgré moi, que j'allois pour me retirer dans un Couvent dont j'étois proche, lorsque l'homme qui me conduisoit, m'ayant volée, m'en avoit ôté les moyens, & que de peur de retomber entre les mains de mes parens m'ayant ôté toute autre pensée, je m'étois mise en

route sans sçavoir où j'allois : il me reste pourtant quelque bagatelle, & si vous voulez me garder deux ou trois jours je vous payerai ma dépense. Cette paysanne crut ce qu'elle voulut de mon histoire, & n'en parut pas moins disposée à me rendre service ; elle étendit une toile grossiere sur un peu de paille qui étoit renfermée entre deux morceaux de bois qui ne ressembloient pas mal à une bierre, excepté que cela étoit plus large, & m'invita à me coucher. Vous croyez peut-être, Madame, après m'avoir vue si abattue que je passai la nuit à me désespérer, point du tout, je dormis, d'accablement il est vrai, mais ce sommeil rétablit mes forces épuisées, & je me reveillai plus tranquille, rougissant de m'être abandonnée au désespoir, & déterminée à lutter contre le sort. Le fond de ma petite pension étoit restée entre les mains du Notaire, je travaillois assez bien pour gagner ma vie en attendant que je pusse prendre un parti : j'essuyai donc les larmes qui s'échappoient encore de mes yeux malgré moi, & ma paysanne fut aussi joyeuse que surprise de me trouver toute consolée en sortant de mon misérable lit : je n'étois pourtant encore déterminée à rien ;

les ressources dont j'ai parlé s'étoient offertes en gros à mon esprit sans que j'eusse décidé où, & comment j'en ferois usage. Mon hôtesse m'apprit qu'elle étoit d'un Village proche de Caen, & me vanta beaucoup cette Ville ; tout d'un coup je me résolus d'y aller, & d'écrire de là à ma Nourrice auprès de laquelle je pourrois me rendre lorsque j'aurois amassé assez d'argent pour cette longue route. Vous sentez que le calme apparent dont je jouissois n'étoit qu'une continuation de l'espece de délire où j'étois depuis mon départ de Rouen ; mais il étoit d'une autre espece & ne se dissipa que sur la route, car dans le moment où ces pensées m'occupoient, rien ne me paroissoit si facile que l'exécution de mes desseins ; je trouvois même une sorte de satisfaction à penser que seule, ignorée, je n'allois plus dépendre que de moi sans avoir à craindre des persécuteurs. Pleine de cette pensée, je proposai à cette femme de trocquer ses habits contre les miens, & je ne dus qu'à sa bonne foi le dédommagement qu'elle s'obstina à me faire prendre & qui consistoit en quelques chemises & cornettes grossieres. Pour ma coëffure qui étoit de dentelles, elle refusa de s'en charger,

& me dit que sa sœur à laquelle elle vouloit m'adresser, pourroit m'en faire avoir une bonne somme à Caen. Elle ajouta que je pourrois me reposer chez son pere qui n'étoit qu'à deux lieues de cette Ville, & qu'il me donneroit un de ses freres pour m'y conduire : elle ne sçavoit pas écrire ; je lui offris d'être son secretaire, & cela étoit bien juste, puisqu'elle ne vouloit que me recommander à ses parents, auxquels elle m'annonça comme une Fille de sa connoissance qui alloit à Caen pour y chercher du service ou du travail. Munie de ce passeport, je me mis en route, & je fus six jours entiers à faire trente lieues : les gros souliers qu'on m'avoit donnés m'avoient mis les pieds tout en sang, & quand j'arrivai chez le pere de ma bienfactrice, je ne pouvois plus me soutenir. Ce payſan me reçut avec humanité & m'offrit ses services à Caen, en me conseillant de me reposer quelques jours chez lui ; j'acceptai ses offres, & pendant ce temps j'examinai mon projet d'un esprit plus calme : quoiqu'il n'y eût pas d'apparence qu'on eût envoyé mon signalement dans une Ville si éloignée, quelque malheureux hazard pouvoit y conduire cet Exempt que

j'avois rencontré à Châlons, ou quelques-uns de ſes pareils; d'ailleurs mon Hôte m'apprit que la ville de Caen étant remplie d'un grand nombre d'Ecoliers qui étudioient à l'Univerſité, c'étoit un lieu très dangereux pour une jeune & jolie perſonne. Cette découverte me rendit tout mon déſeſpoir qui n'avoit été que déguiſé, & peut-être allois-je par mes pleurs, ou plutôt par mes cris, apprendre à mon hôte que je n'étois pas ce que je voulois paroître, lorſque le Concierge de votre Château vint chez cet homme pour lui commander quelque ouvrage. Il lui dit que M. le Marquis s'étoit remarié, & qu'il avoit épouſé une femme dont on diſoit des merveilles: c'eſt la défunte toute crachée, ajoûta-t-il; comme elle, elle aime les pauvres, les aſſiſte, & n'a de plaiſir qu'à faire du bien; nous l'attendons inceſſamment, ajoûta-t-il, & je me fais une grande fête de voir une ſi bonne femme.

Pendant ce diſcours ce brave homme m'avoit regardée fort ſouvent, & tirant le payſan en particulier, il lui demanda qui j'étois. Je ne la connois pas, répondit cet homme; elle eſt des Amies d'une de mes filles qui eſt mariée à trente lieues d'ici, & qui me

l'adresse pour la faire conduire à Caen, où elle veut se placer. Je ne le lui conseille pas; il y a tant d'égrillards dans cette ville qu'elle n'y seroit pas en sûreté avec son minois. Vous avez raison, reprit le Concierge, je veux lui parler. Notez, Madame, que cette conversation qui s'étoit tenue à dix pas de moi, avoit été faite si haut que je n'en avois pas perdu un mot. Le Concierge s'étant rapproché, me demanda ce que je sçavois faire, & si j'avois déja servi. Hélas non! lui répondis-je, je crois que je ne sçais pas grand' chose, excepté travailler de l'aiguille. Oh! pour de cela, nous n'en avons que faire, répondit-il; mais si vous ne sçavez rien, vous pourrez apprendre quelque chose; voyez si vous voulez venir au Château, vous aiderez à notre femme à faire le ménage. L'éloge que ce Concierge avoit fait de votre humanité, Madame, me détermina tout d'un coup; je suivis cet honnête homme, que sa femme gronda beaucoup pour la belle emplette qu'il avoit faite d'une telle Servante. Cela est si fluet, dit-elle, que voulez-vous qu'on en fasse? Patience, notre ménagere, répondit le Fermier, si elle est toute neuve, elle durera plus long-temps;

& puis de la force, elle en prendra. Tant y a que je l'ai amenée, & elle restera jusqu'à l'arrivée de notre Maîtresse. Le bon homme n'aura pas manqué, Madame, de vous instruire de ma maladresse; j'impatientai tellement sa femme, qu'il fut forcé de m'ôter de dessous ses yeux. Vous arrivâtes, & dès le premier instant où j'eus l'honneur de vous voir, je sentis un mouvement de joie & de confiance qui sembloit me présager que vous êtiez destinée à finir mes malheurs. Ce mouvement ne m'a pas trompée, & c'est à vous, après Dieu, à qui je dois des avantages beaucoup plus précieux que ceux que j'avois lieu d'attendre, puisque vous m'avez rendue à une mere que je mets au-dessus de tous les biens que j'ai perdus.

Continuation de la Lettre de LUCIE *à* EMERANCE.

Voilà, Madame, un récit bien capable de vous attendrir sur le sort de la plus aimable fille qui fût jamais. Que n'a-t-elle pas souffert! Vous trouverez ce papier arrosé de mes larmes en plusieurs endroits, je n'ai pu m'empêcher d'en répandre, & je suis bien sûre que vous

vous y mêlerez les vôtres. Sçavez-vous bien que votre Annette eſt une héroïne ? Quel courage dans une ſituation auſſi déſeſpérée que la ſienne ! Tout autre y auroit ſuccombé. C'eſt à St. Far & à ſa Nourrice qu'étoient adreſſées les deux lettres que mon Epoux a miſes à la poſte ; elle n'a point reçu de réponſe, & n'y penſe guere. Tous ces malheurs ſont finis, elle le répéte à chaque moment, & elle me perſécute tellement, qu'il faut lui laiſſer la ſatisfaction de l'écrire.

ANNETTE à ÉMERANCE.

Ouï, Madame, ma chere, ma tendre Mere, tous les maux de votre heureuſe fille ſont finis. Elle bornoit ſes déſirs à vivre ignorée à l'ombre de la protection de votre Illuſtre Amie ; pouvoit-elle prévoir le bien ineſtimable que ſes bontés lui procurent. Je brave actuellement tous les coups du ſort, puiſque je touche au moment de ne me ſéparer jamais de la plus reſpectable de toutes les meres, de celle que mon cœur eût voulu s'il eût abandonné à ma volonté le choix de celle qui devoit me donner le jour. Ouï, Madame, la connoiſſance de votre caractere & des grandes qualités

qui vous rendent à mes yeux la premiere de toutes les femmes, connoissance que je dois à la lecture de vos lettres, & à Madame la Marquise de Villeneuve, ont ajoûté aux sentiments de l'amour filial tous ceux que peuvent produire le respect, la gratitude, l'admiration & l'estime.

LUCIE à ÉMERANCE.

Je lui ôte la plume, sans quoi elle ne finiroit pas, & s'abandonneroit sans mesure aux sentiments de son cœur. Mais il est temps de fermer cet écrit qu'il a fallu remplir d'expressions trop avantageuses pour moi. Telle étoit la volonté de cette petite fille, & je n'aurois rien gagné à la chicaner sur cet article. Adieu, ma Chere, mon heureuse Amie; conservez-vous pour embrasser le chef-d'œuvre de la nature; c'est la seule expression qui satisfasse, lorsqu'il est question d'exprimer ce qu'on sent en faveur de la belle Annette.

Fin de la premiere Partie du Tome premier.

Rob. Heydtmann

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn816119309/phys_0397
DFG

conduire à Caen,
. Je ne le lui con-
t d'égrillards dans
ſeroit pas en ſûreté
us avez raiſon, re-
e veux lui parler.
que cette conver-
nue à dix pas de
ſi haut que je n'en
ot. Le Concierge
e demanda ce que
j'avois déja ſervi.
ndis-je, je crois
nd' choſe, excepté
le. Oh! pour de
ns que faire, ré-
us ne ſçavez rien,
re quelque choſe;
venir au Château,
femme à faire le
ce Concierge avoit
té, Madame, me
coup; je ſuivis cet
ſa femme gronda
lle emplette qu'il
Servante. Cela eſt
voulez-vous qu'on
notre ménagere,
ſi elle eſt toute
plus long-temps;

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn816119309/phys_0399
DFG